Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES ELEGIES D'OVIDE

E'CRITES DANS LA PROVINCE DE PONT.

LES OEUVRES D'OVIDE,

TRADUCTION NOUVELLE
PAR MONSIEUR

DE MARTIGNAC;

AVEC DES REMARQUES.

TOME SIXIE'ME,

CONTENANT

LES QUATRE LIVRES DES ELEGIES QU'IL a écrites dans la Province de Pont.
& Les IMPRECATIONS CONTRE IBIS.

PREMIERE EDITION.

A LYON,
Chez HORACE MOLIN, vis-à-vis le Grand College, & ruë Neuve à l'Image S. Ignace.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TABLE DES ELEGIES D'OVIDE

ECRITES DANS LA PROVINCE de Pont, contenuës dans le Tome sixiéme.

LIVRE PREMIER.

ELEGIE I. à Brutus. *Il le prie de recevoir agreablement les livres qu'il lui envoye.* page 1.

Elegie II. à Maxime. *Il luy fait un ample recit de ses miseres.* page 7

Elegie III. à Rufin. *Qu'il ne peut se consoler dans son exil.* p. 16

Elegie IV. à sa femme. *Que sa vieillesse & ses chagrins le rendent infirme.* p. 22

Elegie V. à Maxime. p. 26

Elegie VI. à Grecinus. *Il lui demande la continuation de son amitié.* page 32

Elegie VII. à Messalin. *Qu'il souhaitte passionnement la continuation de son amitié.* page 36

Elegie VIII. à Severe. *Qu'il aime la vie champestre.* p.41

Elegie IX. à Maxime. *Il regrette la mort de Celsus.* p. 46

Elegie X. à Flaccus. *Que ses miseres l'ont reduit à une grande langueur.* p.50

LIVRE SECOND.

ELEGIE I. à Germanicus. *Il lui exprime la joye qu'il a de lui avoir appris le triomphe de Tibere.* page 53

Elegie II. à Messalinus. *Il implore son credit auprés d'Auguste.* p. 58

Elegie III. à Maxime. *Qu'il ne sçauroit trop donner de loüanges à sa fille.* p.66

Elegie IV. à Atticus. *Il lui demande la continuation de son amitié.* p. 72

Elegie V. à Salanus. *Il le remercie de la part qu'il prend à son malheur.* p.75

Elegie VI. à Grecinus. *Il implore son credit.* page 80

Elegie VII. à Atticus. *Qu'il espere beaucoup de son amitié.* p.83

Elegie VIII. à Cotta. *Remerciement d'un present.* p. 88

Elegie IX. au Roy Cottis. *Il implore le secours de ce Prince.* p. 93

Elegie X. à Macer. *Que le souvenir de ses divertissemens augmente encore son chagrin.* p.98

Elegie XI. à Ruffus. *Que son exil ne l'empêche pas de se souvenir toûjours de lui.* p.102

LIVRE TROISIE'ME.

ELEGIE I. à sa femme. *Il la conjure de solliciter Livie à rendre son exil plus doux.* page. 105

Elegie II. à Cotta. *Il se loüe de son amitié qu'il tâche de rendre immortelle par ses Poësies.* page 115

Elegie III. à Fabius Maximus. *Recit d'un songe.* p. 121

Elegie IV. à Rufin. *Il s'excuse de ne pouvoir pas chanter dignement le triomphe de Tibere.* page 127

Elegie V. à Cotta. *Il le remercie d'une harangue qu'il luy avoit envoyé de Rome.* p. 134

Elegie VI. *A un de ses amis qui ne vouloit pas estre nommé dans ses Poësies à cause d'Auguste.* page 138

Elegie VII. à ses amis. *Qu'il ne veut plus leur parler de son exil.* p. 142

Elegie VIII. à Maxime. *Il lui fait present d'un carquois garni de flêches.* p. 145

Elegie IX. à Brutus. *Ovide fait l'Apologie des Ouvrages qu'il a fait dans son exil.* p. 147

LIVRE QUATRIE'ME.

ELEGIE I. à Sextus Pompeius. *Qu'il se souviendra toûjours de ses bienfaits.* page 151

Elegie II. à Severe. *Il s'excuse de n'avoir point encore mis son nom dans ses Poësies.* p. 154

Elegie III. à un ami volage. *Il lui reproche l'inconstance de son amitié.* p. 158

Elegie IV. à Sextus Pompeius. *Il le felicite d'être designé Consul.* p. 162

Elegie V. à Sextus Pompeius Consul. *Prosopopée d'Ovide à ses vers, les chargeant d'aller feliciter Sextus Pompeius sur son Consulat.* page 166

Elegie VI. à Brutus. *Qu'il sera toûjours reconnoissant à l'égard de ses amis.* p. 169

Elegie VII. à Vestalis. *Il lui demande sa protection.* p. 173

Elegie VIII. à Suillus. *Eloge de la Poësie.* page 177

Elegie IX. à Grecinus. *Il luy témoigne sa joye de ce qu'il est designé Consul.* p. 183

Elegie X. à Albinovanus. *Qu'Ulisse dans ses*

voyages ne souffrit point de travaux comparables aux rigueurs de son exil. p. 191

Elegie XI. à Gallion. *Qu'il n'ose entreprendre de le consoler sur la mort de sa femme.* p. 196

Elegie XII. à Tuticanus. *Aprés luy avoir dit la cause pourquoy il ne met pas son nom dans ses vers. Il parle de leur étroite amitié.* p. 198

Elegie XIII. à Carus. *Qu'il a fait des vers en Langue Getique à l'honneur d'Auguste.* p. 202

Elegie XIV. à Tuticanus.. *Ceux de Tomes s'étant plaints qu'Ovide les avoit outragé dans ses vers, il s'en justifie.* p. 206

Elegie XV. à Sextus Pompeius. *Il le conjure de demander à Tibere un autre pais pour son exil.* p. 210

Elegie XVI. à un envieux. *Il lui reproche son injuste médisance.* p. 213

Imprecations contre Ibis. p. 216

Remarques sur les Imprecations d'Ovide contre Ibis. p. 246

Fin de la Table.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, en date du 13 Septembre 1688. signé LE POULLAIN, Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris le 23. Septembre 1688. Signé J. B. COIGNARD Syndic. Il est permis à ESTIENNE ALGAY SIEUR DE MARTIGNAC, de faire Imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, le Livre par luy composé, intitulé: *Les Oeuvres d'Ovide, avec une nouvelle Traduction*; & ce pendant le tems & espace de huit années, à commencer du jour que lesdites Oeuvres seront achevées d'Imprimer pour la premiere fois: avec defenses à toutes personnes d'en vendre d'autre Impression, à peine de confiscation des Exemplaires contre-faits, & de trois mille livres d'amande.

Ledit sieur a cedé le droit dudit Privilege à HORACE MOLIN, Libraire de Lyon, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'Imprimer le dernier Juillet 1697.

Les exemplaires ont été fournis.

LE

LES OEUVRES D'OVIDE.

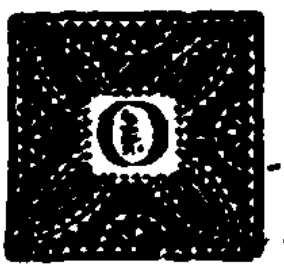
LIVRE PREMIER. DES ELEGIES

Ecrites dans la Province de Pont.

ELEGIE I.

A BRUTUS.

Il le prie de recevoir aggreablement les Livres qu'il luy envoye



VIDE qui a déja le malheur d'être ancien Habitant de Tomes, vous envoye ces Ouvrages du pays des Getes. Si vous avez du loisir, mon cher Brutus, recevez chez vous [a] ces étrangers, & cachez-les où il

a *Peregrinos libellos.* Il appelle ainsi ses Livres, parce-qu'il les avoit composé dans un pays étranger.

vous plaira. Ils n'osent se montrer en public, craignant que le nom de leur Auteur ne les empêche. Ha combien de fois leur ay-je dit vous n'enseignez-rien de mauvais! Allez, vos Poësies chastes vous feront ouvrir ce chemin. Ils ne s'y hazardent pourtant pas, mais comme vous voyez-vous même ils se croyent mieux en seureté dans la maison d'un particulier. Vous me demandez où vous les mettrez sans risque d'offenser personne. L'endroit où vous serriez l'art d'aimer est vuide presentement. Peut-être voudrez-vous sçavoir ce qu'ils apportent de nouveau? Quelque matiere qu'ils traittent, vous pouvez-les recevoir, pourveu qu'ils ne parlent point d'amour. Quoiqu'ils ne paroissent pas lugubres à leur inscription, vous verrez qu'ils sont aussi tristes que ceux qui ont déja paru. Ils contiennent le même sujet sous un titre different; & les [a] noms des gens à qui j'écris ne sont plus cachez dans mes Lettres.

Vous n'approuvez point cela, mais vous ne sçauriez l'empêcher, & ma Muse reconnoissante vous va trouver malgré vous. Quoiqu'il en soit, on peut ajoûter ces vers à plusieurs autres que j'ay faits. Bien qu'ils

a *Non occultato.* Ovide écrivoit alors ouvertement à ses amis, ce qu'il n'osoit faire auparavant.

soient enfans d'un banni, rien n'empêche qu'ils ne joüissent des privileges de la ville, observant les loix qui leur sont imposées. Il n'y a rien à craindre pour vous. Ne lit-on pas les écrits de [a] Marc-Antoine, & ceux du sçavant Brutus? Je n'ay pas l'extravagance de me comparer à ces grands hommes, Mais au moins je n'ay jamais porté les armes contre les Dieux. Au reste quoique Cesar ne soit point avide de loüange, je n'ay pas laissé de lui en donner dans tous mes livres.

Que si vous faites difficulté de recevoir ces Poësies, lisez les éloges que j'y donne aux Dieux; & aprés avoir suprimé mon nom, vous pouvez garder mes vers. Une branche d'Olivier sert de passe-port en tems de guerre; ne servira-t'il de rien de porter les noms du maître de la paix? Lorsqu'Enée portoit son pere, on dit qu'une flamme le guida; un des descendans [b] d'Enée est celebré dans mon livre; ne pourra-t'on pas avec cela aller librement par tout le monde? Celui-cy est pere de la Patrie, & l'autre est pere d'Auguste. Qui est-ce qui oseroit chasser du Temple un Prestre [c] Egip-

a *Antoni scripta.* On ne laissoit pas de lire les Ouvrages de Marc Antoine & de Brutus quoy qu'ils fussent ennemis d'Auguste.

b *Æneæ cervix.* Enée emporta sur ses épaules son pere Anchise à travers les flammes de Troye.

c *Pharia manu.* L'Isle de Pharos en Egipte donne lieu à cette façon de parler.

tien joüant du Sistre ? Et qui pourroit refuser une petite piece de monnoye à un joüeur de flute qui joüeroit devant l'Autel de Cibelle ? Nous sçavons pourtant que Diane n'ordonne point ce salaire, mais il sert à faire subsister son Prestre qui prononce les Oracles. Nos esprits sont inspirez des Dieux, & il n'est pas honteux de le croire. Vous voyez qu'au lieu de Sistre & de Flute, je porte les noms sacrez de la [a] famille de Jules Cesar.

Je vous avertis en Prophete que vous devez me laisser passer à cause des choses sacrées que je porte : Ce n'est pas pour moy ; mais pour un grand Dieu qu'on vous demande passage. Au reste ne pensez pas que pour avoir merité l'indignation de Cesar, & pour en avoir senti les effets, je sois malheureux jusques à ce point qu'il ne veüille pas que je l'adore. J'ay connu un homme qui se repentant d'avoir offensé la Deesse [b] Isis, lui offroit de l'encens sur ses Autels. Vn autre privé de la lumiere pour un même crime, crioit dans les ruës qu'il meritoit un tel châtiment. Les Dieux aiment ces sortes d'aveux, pour donner des

a *Gentis Julea.* Auguste estoit neveu de Jules Cesar qui se disoit décendu d'Iule Ascagne fils d'Enée.

b *Linigera sistris.* Les Prestres d'Isis avoient la teste couverte d'une toile de lin.

marques de leur puissance ; & lorsqu'ils voyent un homme touché d'un vif repentir, il leur arrive souvent de lui ôter le peine qu'ils ont imposée, & de lui rendre la veuë.

Que s'il y a un miserable que l'on doive croire repentant de sa faute, c'est moy qui me repens de la mienne & je suis sur ce sujet mon propre bourreau. Elle me fait plus de mal que mon exil ; & ma plus grande douleur, est d'avoir merité ce châtiment. Que les Dieux & même Cesar qui est le Dieu le plus visible me soient favorables tant qu'ils voudront, ils peuvent me delivrer de la peine que je souffre, mais le souvenir de ma faute ne s'effacera jamais de mon esprit. Il est tres certain que la mort me tirera quelque jour du lieu où je suis banni, elle ne sçauroit pourtant faire que je n'aye point commis de faute.

Il ne faut donc pas s'étoner si mon esprit languissant se fond ainsi que la neige trempée d'eau. Comme le bois d'un navire se gâte insensiblement par une vermine cachée, & que l'eau salée creuse les pierres qui sont au bord de la mer : comme la roüille use le fer qu'on ne met point en usage, & qu'un livre est gasté par les vers, ainsi mon cœur est rongé par de continuels remords qui ne lui donnent aucun relasche.

Ces secrets reproches de ma conscience ne finiront qu'avec moy ; & mon esprit affligé verra bien plustôt la fin de ma vie que la fin de son affliction. Si les Dieux à qui tout appartient sont persuadés de ce que je dis ; peut-estre me croiront-ils un peu digne de leur assistance, & je seray relegué hors de la Seythie. Que si j'en demandois davantage, je pourrois passer pour impudent.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE II.

A MAXIME.

Il lui fait un ample recit de ses miseres.

MAXIME, qui soutenez dignement un si grand nom, & qui par vos belles qualitez augmentez l'éclat de vôtre race ; la Parque a voulu qu'aprés la mort des trois cens [a] Fabiens qui furent tuez en un même jour, Il en restât un pour vous faire naître. Peut-être voudrez-vous sçavoir de qui vous

a *Non omnes Fabios.* Trois cent Fabiens furent tuez à la guerre d'Etrurie contre les Vejentins

vient cette lettre, & quelle en eſt la teneur ?

Helas que feray-je ? Je crains fort qu'à la lecture de mon nom, vous ne preniez un air de ſeverité, & que vous ne liſiez tout le reſte avec beaucoup d'averſion. Que ſi quelqu'un voit ces choſes, j'auray la hardieſſe d'avoüer que je vous ay raconté les maux qui me font gemir. Oüi ſi quelqu'un le voit, je ne craindray pas de dire que je vous ay écrit, & que je vous ay fait ſçavoir de quelle maniere je ſuis affligé pour la faute que j'ay commiſe.

Je confeſſe neanmoins que je ſuis encore digne d'un plus grand ſupplice, quoique j'euſſe bien de la peine d'en pouvoir ſupporter un plus grand. Je ſuis aſſiegé de mille ennemis, avec riſque de ma vie, comme ſi on vouloit m'en priver, auſſi bien que de mon pays. Ces ennemis augmentant par de cruelles bleſſures les deteſtables cauſes de la mort, empoiſonnent tous leurs traits avec du fiel de vipere. Leur cavalerie armée de ces flêches porte la terreur juſques dans nos murs, faiſant pluſieurs mouvemens aux environs, comme un loup autour d'une bergerie.

Leur arc tendu d'un nerf de cheval, eſt toûjours preſt à lancer des traits : les toits des maiſons en ſont tout heriſſez, ainſi qu'un champ de bataille ; & à peine les

portes de la ville peuvent elles resister à leurs armes. Ajoûtez à cela l'affreux aspect de ce lieu, où il n'y a nul arbre & nul feüillage, & où l'on voit un enchaisnement d'hivers continuels.

Voici la quatriéme année que j'y combats sans relasche contre la rigueur du froid, contre les flêches des ennemis, & contre mon propre destin. Je ne cesse de verser des larmes, si ce n'est lorsque le cours en est arresté par une foule de chagrins qui me rendent engourdi comme un mort. Que Niobe me paroît heureuse, car quoi qu'elle ait vû mourir tous ses enfans, elle devint insensible à ses maux, aprés qu'elle fut changée en pierre. Et vous sœurs de Phaëton vous me semblez fortunées d'avoir esté transformées en peupliers, quand vous eûtes jetté de grands cris à la mort de vôtre frere pour moy je suis assez mal-heureux pour ne pouvoir pas être changé en arbre ni en rocher, quand même je le voudrois. Ce seroit en vain que Meduse se presenteroit à mes yeux; elle ne pourroit rien faire contre moy. Je ne vis que pour estre en bute aux plus sensibles douleurs, & le temps ne fait qu'augmenter mes peines.

C'est ainsi que le cœur de [a] Titye ne se

a *Thii jecur.* Titie voulant violer Latone, Apollon le tua à coups de flêches & le precipita aux enfers, où son cœur estoit continuellement rongé par un vautour.

consumant jamais, mais renaissant toûjours, est condamné à estre immortel pour mourir souvent. Mais quand je crois que la nuit me délivrera de mes maux à l'heure que viendra le sommeil qui donne ordinairement du relasche, & du soulagement à nos chagrins, les songes me viennent effrayer par la vive representation de mes mal-heurs: Et mes sens alors se reveillent pour m'accabler de misere. Tantôt il me semble que je me garantis des flêches des Sarmates, & tantôt que je me laisse attacher les mains pour estre emmené captif. Mais quand les songes me trompent par des illusions plus agreables, tantôt je vois ma Patrie d'où l'on m'a chassé; tantôt je suis avec vous, mes chers amis que j'honnore, & tantôt j'ai de longs entretiens avec ma femme.

Ainsi aprés n'avoir joüi qu'un moment de ce faux plaisir, je retombe dans un pire état par l'idée d'un bon-heur imaginaire. Je mene donc jour & nuit une vie miserable, & mon cœur accablé d'ennuis se fond comme la Cire prés du feu. Souvent j'appelle la mort à mon secours, & aprés je la conjure de ne pas venir, afin que mes os ne soient point enterrez au pays des Sarmates.

Lorsque je fais reflexion à la clemence d'Auguste, il me semble qu'on peut esperer d'être reçû dans quelque bon port aprés avoir échoüé. Mais d'ailleurs quand je

considere l'opiniatreté de mon mal-heur, je suis entierement abbatu, & la grande crainte dont je suis saisi renverse ma foible esperance.

Je n'espere neanmoins, & je ne demande pour toute faveur que d'estre envoyé dans un autre lieu, fut-il aussi detestable que celuy-cy. Comme ce que je pretens n'est, presque rien, vous pouvez tenter la chose avec retenuë, sans avoir sujet de craindre de passer pour effronté. Maxime qui estes le modelle de l'éloquence Romaine, entreprenez doucement la defense d'une cause qui est difficile à traitter. J'avouë qu'elle n'est pas favorable, mais elle le deviendra dans vôtre bouche : employez les termes les plus doux pour un miserable banni. Car bien que les Dieux sçachent toutes choses, Cesar ne sçait pourtant pas quel est l'estat du pays où je suis relegué à l'extremité du monde.

Ce grand Dieu n'est occupé que du gouvernement de l'empire, & tout ce qui me regarde est au dessous d'un esprit celeste comme le sien. Il n'a pas le temps de s'informer en quel climat est située la ville de Tomes, ni de ce qui se fait chez les Sauromates, chez les Jaziges, & dans la Chersonneze Taurique où la sœur d'Oreste est adorée ; ni quels sont les autres peuples qui passent sur le Danube à cheval lorsque ce

fleuve est glacé. La plus part de ces Nations ne se mettent pas non-plus en peine de ce qui se passe chez toy, florissante Rome, & elles ne craignent point tes armes.

Ces peuples ont le courage enflé par la bonté de leurs arcs, & de leurs flêches, par l'ardeur de leur chevaux qui font d'aussi longues traittes qu'il leur plaît & par la facilité qu'ils ont à supporter la faim & la soif, sans aucune crainte faute d'eau, d'estre poursuivis par leurs ennemis. Quelque colere que puisse avoir le Dieu clement que j'adore, il ne m'auroit jamais relegué dans le climat où je suis s'il en eust eu une entiere connoissance. Il ne pretend pas que des Barbares oppriment aucun Romain, & moy encore moins qu'un autre, puis qu'il m'a donné la vie. Il n'a pas voulu comme il le pouvoit, me perdre d'un seul clin d'œil, il ne falloit pas pour cela avoir recours à des Getes. Il n'a rien trouvé en moy qui me rendit coupable de mort, & il ne sçauroit avoir plus de colere qu'il en a déja témoigné; car je l'obligeay par mes actions à me traitter comme il fit. Il me paroist même que son indignation ne fut pas si grande que ma faute. Faisent donc les Dieux que Cesar qui est le plus clement d'entre eux, soit aussi le plus grand des mortels, & que l'univers soit toûjours gouverné par ses descendans.

Mais vous Maxime faites en sorte que vostre éloquence secondant mes larmes me rende ce Prince aussi indulgent dans le pardon, qu'il le fut lorsqu'il me jugea. Ne demandez pas qu'il me mette à mon aise, mais qu'au moins si l'on m'envoye dans un autre endroit incommode j'y sois plus en seureté : & que m'envoyant dans un pays éloigné de ces barbares, les Getes ne me fassent point expirer sous leur épée, puisqu'un Dieu visible m'a donné la vie.

Que si je suis condamné à mourir, que mes os soient mis dans un lieu plus tranquille que n'est le climat des Scythes, & que les chevaux des [a] Bistoniens ne marchent pas sur mes cendres qu'on n'aura pas bien recueillies, comme on le doit faire à un banni. Si les morts ont quelque sentiment, je ne voudrois pas que l'ombre d'un Sarmate effrayât icy la mienne.

Je m'attens, Maxime, que ces paroles toucheront le cœur de Cesar, si le vôtre en est touché auparavant. Que vostre éloquence attendrisse les oreilles de ce Prince qui est si favorable aux criminels affligez, & que vos sçavans discours fléchissent par leur douceur accoutumée un Heros qui est comparable aux Dieux.

a *Bistonii.* Les Thraces sont appellez Bistoniens à cause du lac Biston qui est dans leur pays.

Ce n'eſt point [a] Theromedon, ni l'impitoyable Atrée à qui vous avez à parler; ce n'eſt pas non plus le cruel Diomede qui nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine. Vous parlerez à un Prince qui eſt auſſi lent à punir, que promt à recompenſer, & qui a l'ame penetrée de douleur, lorſqu'il eſt contraint d'être ſevere. Il a toujours remporté la victoire pour avoir le glorieux plaiſir de pardonner aux vaincus; & il a fermé pour jamais la porte aux guerres civiles. Il empêche pluſieurs crimes par la crainte de la punition, & il en reprime bien peu par un châtiment effectif. C'eſt bien rarement & malgré lui qu'il lance ſes foudres.

Puis donc que vous devez plaider une cauſe devant un Prince ſi clement, priez-le de me releguer, dans un lieu qui ſoit plus proche de mon pays. Je vous ay toûjours honoré, & vous ne donniez point de feſte que je n'y fuſſe invité.

C'eſt moy qui chantay vôtre Epithalame, & mon Poëme parut digne de vôtre hymen. Je n'ay pas même oublié que vous avez loüé mes écrits, à la reſerve de ceux qui ont cauſé la perte de leur Auteur. Vous m'avez auſſi lû quelquefois les vôtres qui m'ont paru admirables.

a *Theromedon.* Ce Tiran ſe nourriſſoit de chair humaine.

Ma femme à l'honneur d'être vôtre parente ; & dez son enfance elle a part à l'estime, & à la bien-veillance de Martia, qui la met au rang de ses compagnes. La [a] tante même de Cesar la consideroit comme une personne qui lui estoit entierement devoüée ; & elle a passé parmi ces deux Dames pour une femme de vertu. Que si elles eussent parlé aussi avantageusement de Claudia, sa reputation en eust esté meilleure, & elle n'auroit pas eu besoin d'avoir recours à Cybele pour la justification de sa pureté.

Pour moy j'ay passé sans tâche les premieres années de ma vie : les autres qui vinrent aprés se devoient passer sous silence. Mais laissant à part mes interests, vous devez prendre soin de ma femme, & vous ne sçauriez vous en dispenser, si vous avez quelqu'égard à la bonne foy. Elle va se refugiér auprés de vous, & embrasser vos Autels, car c'est a bon droit que chacun recherche la protection des Dieux qu'il adore, elle vous conjure donc, les larmes aux yeux, de flêchir Cesar par vos prieres pour en obtenir que son mari finisse ses jours plus prés de Rome.

a *Marcia.* Cette Marcia estoit femme de Maxima.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE III.

A RUFIN.

Qu'il ne peut se consoler dans son exil.

VOSTRE Ovide, mon cher Rufin, vous envoye cette recommandation; si un malheureux comme moy peut appartenir à quelqu'un. La lettre remplie de consolation que vous m'écrivites dernierement dans le trouble de mon esprit, adoucit mes maux par l'esperance que vous m'avez fait concevoir. Et comme l'Illustre Philoctete sentit beaucoup de soulagement à sa blessure par les remedes

de Machaon ; ainsi tout abbatu que j'estois, & tout penetré de douleur, je repris courage par vos conseils.

J'estois déja tombé en defaillance, mais vos paroles me firent revenir les esprits, comme le vin que l'on boit fait revenir le sang dans les veines. Vôtre éloquence neanmoins ne me donne pas d'assez grandes forces, pour guerir entierement les maux de l'ame. Quelque grand nombre de chagrins que vous ôtiez du fond de mon cœur, il ne m'en restera pas moins pour cela. Peut-estre qu'à la longueur du temps ma blessure se fermera, mais les playes nouvellement faites craignent ordinairement le premier appareil. Il n'est pas toûjours au pouvoir des Medecins de rendre entierement la santé aux malades, car souvent la maladie est plus forte que les remedes. Vous voyez comme l'on meurt infailliblement, quand il sort du sang des poulmons. [a] Esculape ne sçauroit guerir la moindre blessure du cœur avec les plus salutaires herbes du monde. C'est en vain que la Medecine épuise tous ses secrets pour la cure de la goute & de la rage. L'ame a souvent des chagrins qui sont de même incurables ; & il y en a d'autres qu'on ne peut guerir que par la longueur du temps.

a *Epidaurius.* Esculape estoit adoré dans la ville d'Epidaure.

Quand mon esprit abbatu a repris ses forces par vos avis, & que je me suis muni de vos armes, l'amour de la Patrie qui est plus fort en moy que toutes vos raisons, vient détruire tout vôtre Ouvrage. Appellez cela comme vous voudrez ou affection ou foiblesse, j'avoüe malheureux que je suis que j'ay le cœur tendre à cet égard. Personne ne doute qu'Ulisse n'ait esté sage & prudent, il souhaitteroit pourtant de revoir son pays.

Tout le monde est attiré par je ne sçay quel agrément à l'amour de la Patrie, dont jamais on ne se defait. Qu'est-ce qu'il y a de plus charmant que Rome? Qu'est-ce qu'il y a de plus detestable que le climat de Scythie? Cependant les Scythes barbares quittent avec joye cette ville pour s'en retourner en leurs pays. Le [a] Rossignol qui est à son aise dans une cage, fait pourtant de continuels efforts pour s'envoler dans les bois. Les taureaux recherchent les buissons où ils ont accoûtumé de paître, & quelque feroces que soient les Lions, ils ne laissent pas de rechercher les cavernes & leur repaire. Croyez-vous qu'avec vos remedes je puisse arracher de mon cœur les deplaisirs que me donne mon exil? Faites

a *Pandione nata*. Progné & Philomele estoient filles de Pandion Roy d'Athenes.

donc que je vous aime moins, afin qu'il ne me soit pas si fâcheux de supporter vostre absence. Mais je pense que mon malheur a voulu qu'estant relegué je sois confiné parmi des barbares.

Je suis à l'extremité du monde dans une plage deserte & sablonneuse, qui est couverte en tout temps de neige. Les champs n'y produisent point de fruits, ni les collines de raisins. Il n'y a point de saules le long des rivages, on n'y voit nul chesne sur les montagnes. La mer n'y vaut pas mieux que la terre, la fureur des vents y regne toûjours, & le Soleil n'y paroît jamais. Quelque part qu'on tourne les yeux, on voit de vastes campagnes qui ne sont point cultivées, & qui n'appartiennent à personne en propre. On est harcelé à droit & à gauche par de redoutables ennemis, dont le voisinage dangereux est à craindre de ces deux endroits. D'un côté les Bistoniens font sentir leurs javelines, & de l'autre les Sarmates lancent vigoureusement leurs dards.

Venez maintenant nous rapporter les exemples des anciens qui ont souffert avec courage les disgraces de la fortune; & admirez la grandeur d'ame de [a] Rutilius qui

a *Rutili* Rutilius qui avoit esté Questeur en Asie ayant esté accusé injustement de concussion fut banni dans Smyrne.

ne voulut point revenir d'exil, quoiqu'il en fut rappellé. Oüy mais il estoit relegué dans Smyrne, & non pas dans la Province de Pont qui est un pays ennemi. Et puis il n'y a point de lieu plus agreable que Smyrne. Le [a] Cynique de Sinope ne fut pas fasché d'estre banni parcequ'il s'établit dans l'Attique. [b] Themistocle qui défit les Perses, passa son premier bannissement dans Argos, & lorsqu'Aristide fut banni d'Athenes, il se retira à Lacedemone qui lui donna lieu de douter s'il n'y estoit pas aussi bien qu'en son pays.

Patrocle dans son enfance ayant fait un meurtre dans Opunte, s'en alla en Thessalie se refugier chez Achille.

Jason chef des Argonautes estant chassé, d'Emonie fut reçû du Roy des Corinthiens. Le fameux Cadmus fils d'Agenor quitta la Cour de Sidon pour un meilleur établissement. Tydée chassé de Calydon trouva un azile chez Adraste : Et l'Isle de Cypre si chere à Venus donna retraitte à [c] Teucer.

a *Cynicus sinopeus.* Diogene surnommé le Philosophe Cynique estoit de Sinope.

b *Neoclides.* Themistocles ce fameux Capitaine Athenien qui defit les Perses à Salamine estoit fils de Neocles.

c *Teucrum* Teucer fils de Telamon & frere d'Ajax fut chassé par son propre pere & se retira en Cypre où il bâtit Salamine.

Que diray-je des anciens Romains qui ne releguoient jamais leurs Cytoyens plus loin qu'à Tivoli ? Quand même je parcourrois tout le reste, on n'a point veu jusques à present que l'on ait banni quelqu'un dans un pays plus horrible & plus éloigné que celui où je suis. C'est pourquoy vôtre sagesse aura d'autant plus d'indulgence pour mon affliction, si je ne prattique pas tous les conseils que vous me donnez. J'avoüe pourtant que si mes playes pouvoient se fermer, ce seroit par vos remedes. Cependant je crains que vous n'entrepreniez inutilement ma guerison, & que je n'aye le malheur de ne recevoir aucun soulagement de vôtre secours. Je ne vous dis pas ces choses pour me croire plus capable que vous, mais pour vous montrer que je me connois mieux que ne fait mon Medecin. Quand même mon mal seroit incurable, je considere vostre intention comme un grand present, & je vous en sçay bon gré.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IV.

A SA FEMME.

Que sa vieillesse & ses chagrins le rendent infirme

MON âge penchant sur son declin me fait déja blanchir les cheveux : Déja mon visage est tout ridé de vieillesse ; & mon corps déja cassé manque de vigueur & de force. Je n'aime plus les plaisirs que j'aimois dans mes jeunes années, & je suis maintenant si changé, que vous auriez de la peine à me connoître.

J'avoüe que les années peuvent avoir fait ce changement ; mais il y a encore un au-

tre cause qui est le chagrin de l'esprit & le travail continuel. Que si quelqu'un supputoit mes maux par la longueur des années, je paroîtrois plus vieux que Nestor.

Vous voyez comme les bœufs qui sont les plus forts des animaux se fatiguent au labourage, & comme les champs qu'on ne laisse point reposer, mais qui sont toûjours semez, se lassent enfin de porter des grains. On creve à la fin un cheval, si on le fait courir aux jeux du Cirque, sans lui donner de relasche. Quelque bon que soit un navire, il ne manquera pas de faire eau, s'il n'est jamais mis à sec. Je suis de même affoibli par les maux infinis que je souffre, & j'en ay vieilli avant le temps. Le repos maintient en vigueur le corps & l'esprit, au lieu que le travail excessif ruine l'un & l'autre.

Considerez combien Jason s'est rendu celebre à la posterité pour estre venu en ce pays: Cependant j'ay plus souffert que lui, si un homme obscur comme moi merite d'entrer en comparaison avec ce Heros. Il vint icy dans le Pont par les ordres de [a] Pelias qui estoit à peine redouté sur les frontieres de la Thessalie, & moy je suis relegué par la colere de Cesar, qui fait trem-

a *Pelia mittente.* Pelias fils de Neptune obligea Jason d'aller enlever la toison d'or à Colchos.

bler tout le monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. La Thessalie est plus proche de la Province de Pont, que Rome ne l'est du Danube, ainsi le voyage de Jason n'a pas esté si long que le mien. Ce Prince eut eu pour compagnons les premiers d'entre les Grecs, & personne n'a voulu me suivre dans mon exil. J'ay traversé une grande mer sur un mechant vaisseau, & il estoit dans un bon navire. Je n'ay pas eu comme lui [a] Tiphis pour Pilote, & Phinée ne m'a point montré la route que je devois prendre, ni celle qu'il falloit éviter. Pallas & Junon l'ont protegé, & je n'ay senti le secours d'aucune puissance Divine. Il se trouva bien d'avoir prattiqué des artifices secrets de l'amour; & moy je voudrois que les amans n'en n'eussent jamais de moy. Enfin il s'en retourna dans son pays, & je finiray mes jours dans celui-cy si le Dieu que j'ay offensé persiste dans sa colere. Je suis donc, ma chere femme, dans un estat plus deplorable que n'estoit Jason.

Mais vous que je laissay jeune en partant de Rome, vous me donnez lieu de croire que vous estes bien changée à cause de mes malheurs. Veüillent permettre les Dieux que je puisse vous revoir telle que vous estes, &

a *Tiphis.* Fameux Pilote des Argonautes.

baiser

baiser avec tendresse vos cheveux qui ont changé de couleur. Puissay-je vous embrasser, quoique vous n'ayez plus dembonpoint, & vous dire que vous l'avez perdu par le chagrin que vous a donné mon abscence. Puissay-je vous raconter mes miseres, les larmes aux yeux, & vous voir pleurer de joye de mon retour. Veüillent encore les Dieux que je joüisse de vostre entretien, que je n'ose pourtant plus esperer, & que par reconnoissance aussi bien que par devoir j'offre de l'encens aux Cesars, & à l'Auguste Livie digne Epouse de l'Empereur. Fasse le Ciel que l'Aurore amene bien-tôt ce jour heureux, quand la colere du Prince sera passée.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE V.

A MAXIME.

CET Ovide qui avoit l'honneur de n'estre pas autrefois le dernier de vos amis, vous prie de lire cet ouvrage : Mais Maxime n'y cherchez plus cet esprit que j'y repandois auparavant, si vous ne voulez pas que je croye que vous ignorez les maux de mon exil.

Ne voyez-vous pas comme l'oisiveté cause de dommage aux corps paresseux, & comme les eaux croupissantes se corrompent? Si j'ay eu quelque facilité à faire autrefois

des vers, je ne l'ay plus maintenant, & je la sens diminuée par une longue paresse. Ceux même que vous lisez, mon cher Maxime, ont esté faits avec peine, & malgré moy. Mon esprit ne se porte plus à cette sorte d'Etude, & ma Muse n'aime pas à venir parmi les Getes.

Je m'efforce neanmoins comme vous voyez, à faire des vers, mais ils ne sont pas moins durs que mon destin. J'en rougis de honte, quand je les relis; parceque j'y vois plusieurs choses que je condamnerois moi-me à estre entierement supprimées. Je ne les corrige pourtant pas, car j'y trouverois bien plus de peine qu'à les faire, tant mon esprit accablé d'ennuis a de repugnance au travail. Prendrai-je la lime la plus forte, & faut-il que j'examine severement chaque mot? Il est vray que la fortune me tourmente peu maintenant, & qu'il faut pour grossir l'Hebre y faire tomber les eaux du Lycus, & joindre les bois du Mont Athos aux vastes forets des Alpes?

On doit excuser un homme comme moy qui est penetré de douleur. Les bœufs accablez de travail, ne subissent pas le joug volontairement; Mais l'utilité qui nous engage justement à travailler ne nous manquera sans doute pas, & nôtre champ produira un ample recolte. Parcourez tous mes Ouvrages, vous ne trouverez pas que

jusqu'à present j'en aye tiré le moindre profit, & pleust aux Dieux qu'ils ne m'eussent pas esté si nuisibles.

Peut-estre vous étonnez-vous de ce que j'écris encore ? J'en suis étonné aussi-bien que vous, & je cherche souvent en moi-même quel est l'avantage que j'en puis tirer. Le monde a donc bien raison de dire que les Poëtes sont fous. Pour moy je rends ce Proverbe veritable ; car aprés avoir esté si souvent frustré d'une terre ingratte & sterile, je ne laisse pas d'y semer toûjours. Il est vray que tous les hommes aiment l'exercice de leur profession, & y employent leur temps. Un Gladiateur qui se voit blessé, fait serment de ne plus combattre ; mais ensuite il r'entre au combat, sans se souvenir de ses blessures. Un homme échappé d'un naufrage, proteste qu'il ne veut plus se remettre en mer, & il reprend le même aviron sur lequel il s'est sauvé à la nage. Ainsi je m'attache opiniatrement à une étude inutile, & je renoüe commerce avec les Muses que je voudrois n'avoir jamais cultivées.

A quoy me dois-je plustôt occuper ? Je n'aime point à mener une vie oisive; le temps qui est mal employé est une espece de mort. Je ne trouve aucun plaisir à passer les jours à boire, & je deteste les jeux de hazard. Quand j'ay donné au sommeil les heures

dont le corps a besoin, à quoy emploiray-je estant éveillé un si long temps qui me reste? Faut-il qu'oubliant ce que j'ay appris autrefois dans ma Patrie, j'apprenne à tirer de l'arc à la mode des Sarmates, & que je suive l'usage du lieu où je suis? C'est encore un exercice que mes forces ne me permettent pas de faire, & mon corps déja extenué a beaucoup moins de vigueur que mon esprit.

Quand vous aurez bien examiné à quoy je dois m'occuper, vous trouverez qu'il n'i a rien de plus utile pour moy que la Poësie, quelqu'inutile qu'elle me soit: car j'en tire cet avantage d'assoupir le souvenir de mes miseres. C'est bien assez que ma terre me rende cette moisson.

Que la gloire vous excite à reciter vos Poësies, pour en recevoir des loüanges, frequentez assidument les Muses. C'est bien assez que sur des matieres faciles, je rejette celles qui demandent un genie laborieux & appliqué. Pourquoi me tourmenterois-je à polir mes vers avec tant de soin? craindrois-je de n'en pas faire d'assez beaux au goust des Getes? Peut-être parlay-je trop hardiment, lorsque je me vante qu'il n'y a point de plus bel esprit que le mien sur les rives du Danube. Il me suffit de passer pour Poëte parmi les Getes, puisque je suis obli-

gé de vivre avec ces inhumains. Que me ſerviroit ce grand travail pour acquerir de la gloire en d'autres climats ? Le pays que la fortune m'a donné me doit tenir lieu de Rome. Ma pauvre Muſe eſt contente de paroître maintenant ſur ce theatre : je l'ay merité & les grands Dieux l'ont voulu ainſi.

Je ne m'attens pas que mes vers aillent de Scythie à Rome, où le vent de Septentrion ne peut aller qu'avec peine, quelque fortes que ſoient ſes aîles. Nous ſommes ſous des étoilles bien differentes des vôtres, & l'Ourſe qui eſt proche des Getes eſt fort éloignée de la ville de Romulus. Ainſi comme il y a tant de païs & des mers à traverſer, j'ai bien de la peine à croire que la connoiſſance de mes occupations puiſſe parvenir juſqu'à vous. Suppoſé pourtant que mes Ouvrages puiſſent eſtre lûs des Romains, & que par une merveille ils ſe trouvent à leur gouſt, il eſt certain que l'Auteur n'en tire aucun avantage. Dequoy vous ſerviroient les loüanges qu'on vous donneroit dans le chaud climat de [a] Syene, ou dans l'Iſle de Taprobane qui eſt environnée de la mer des Indes ? Je veux encore monter plus haut, ſi vous eſtiez eſti-

a *Calida Syene* C'eſt une ville d'Egypte ſur les frontieres de l'Ethiopie.

mé dans la region des Pleïades, que vous en reviendroit-il ? Mais mon genie mediocre ne me rend pas digne d'aller jusqu'à vous, & ma reputation fut bannie de la ville, dans le même temps que j'en fus banni. Et vous dans l'esprit desquels je mourus, lorsque ma reputation fut ensevelie vous ne direz rien non plus de ma mort.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VI.

A GRECINUS.

Il lui demande la continuation de son amitié.

NE futes vous pas bien affligé, lorsque vous apprites ma disgrace ? Car vous n'estiez point à Rome dans le temps que j'en partis. Quand même vous le dissimuleriez, & que vous craindriez, de l'avoüer, je suis assuré mon cher Grecin, que vous en eustes un grand deplaisir, si je ne me trompe pas dans la connoissance que j'ay de vôtre ame. Un homme fait comme vous ne tombe jamais dans cette dureté que tout le monde

deteste ; & à regarder vos inclinations, vous en paroissez fort éloigné.

Les belles lettres que vous cultivez avec grand soin, attendrissent le cœur des hommes, & en chassent la rudesse : personne ne les embrasse plus passionnement que vous, autant que vous le permettent les emplois penibles de la guerre. Je vous proteste qu'aussitôt que je connus l'estat malheureux où j'estois reduit, & que je fus revenu du profond étonnement qui me rendit interdit quelque temps, je m'apperçûs d'une autre infortune, c'est que vostre absence me privoit d'un ami fidelle & d'un grand secours. Je me vis alors privé de vous qui pouviez me consoler dans ma tristesse, par la confiance que j'ay en vôtre amitié & en vos conseils.

Maintenant j'ay à vous prier de m'accorder une grace dans le lieu éloigné où vous estes, c'est de vouloir soulager par vos lettres les chagrins qui me devorent. Et si vous avez quelque creance en moy qui suis vostre ami, vous devez estre persuadé que ma disgrace est plustôt l'effet d'une imprudence que d'aucune mechanceté. Il n'est pas aisé ni seur de vous écrire la cause de la faute que j'ai faite. Mes playes sont si si sensibles que j'aprehende d'y toucher. Ne vous informez pas je vous prie comment j'ay esté blessé, & ne mettez pas la main à mon

mal, si vous desirez que j'en guerisse. Quoiqu'il en soit de ma faute, je puis dire qu'elle est impudente non pas criminelle. Mais enfin de quelque maniere qu'on offense les grands Dieux c'est toûjours un crime.

Cependant mon cher Grecin, il me reste encore quelque esperance de voir finir mes tourmens. [a] Cette Deesse demeura seule sur la terre quand tous les Dieux en furent partis, ne pouvant souffrir les crimes des hommes. L'esperance fait que les esclaves qui travaillent à la terre les fers aux pieds, aiment encore la vie, & s'attendent d'estre un jour restablis en liberté. Elle fait encore que dans un naufrage, lors même qu'on ne voit plus la terre, on nage au milieu des eaux. On a souvent veu des malades qui aprés estre abandonnez des plus sçavans Medecins ne perdoient pas l'esperance de guerir, quoiqu'ils fussent presque à l'agonie. Ceux qui sont dans les cachots, esperent d'en estre tirez, & l'on a veu des gens au gibet qui ne desesperoient pas d'estre sauvez.

Combien d'hommes qui s'alloient pendre de dessein premedité ont esté sauvez par cette Deesse? Moi-même qui me voulois passer l'épée au travers du corps pour terminer mes miseres, je fus empêché par l'Espe-

a *Hæc Dea.* Parmi les Vertus qui s'en retournerent au Ciel, il n'y eût que la seule esperance qui demeura sur la terre.

rance ; & d'une main elle détourna le coup mortel. Que faites-vous me dit-elle ? Il n'est pas besoin de verser du sang, mais des larmes, c'est par les larmes que le Prince se laisse souvent flechir dans sa plus grande colere. Quoique je n'aye rien en moy qui me doive rendre digne de ce bon-heur, j'espere pourtant beaucoup en la bonté de ce Dieu. Priez-le donc ardemment, mon cher Grecin, de m'estre un peu favorable, & secondez en cela mes vœux. Si vous n'y consentez pas, puissai-je finir mes jours dans le territoire de Tomes. Mais plustôt on verra les colombes abhorrer les toits des maisons, plustôt les bêtes sauvages n'iront point dans les cavernes, ni les plongeons dans les eaux, que Grecin en use mal avec son ancien ami. Je ne me crois pas si mal-heureux d'avoir ainsi toutes choses contre moy.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VII.

A MESSALIN.

Qu'il souhaitte passionnement la continuation de son amitié.

LA lettre que vous lisez, mon cher Messalin, vous porte du païs des Getes un salut que je vous faisois accompagné de paroles. Le lieu d'où je vous l'écris, ne vous fait-il pas connoître qui en est l'Auteur ? Ou ne sçaurez-vous qu'Ovide vous écrit, qu'aprés avoir lû son nom ! Quel de vos amis, excepté moy, qui vous prie de me mettre au rang des personnes qui sont à

vous, est maintenant confiné au bout du monde ? veüillent les Dieux que tous ceux qui vous honnorent & vous aiment, ne connoissent jamais la Nation où je suis.

C'est bien assez que je vive parmi les glaçons des Scythes & parmi leurs flêches, si une espece de mort doit être appellée vie. Que la terre continuë de m'accabler par la guerre, & le Ciel par la rigueur du froid ; que les Getes inhumains me combattent par les armes, & l'hyver avec la gresle ; que je sois banni dans un pays qui ne produit ni fruits ni raisins, & qui est exposé de tous costez aux courses des ennemis, je souffriray patiemment ces choses, pourveu que les Dieux maintiennent en prosperité le grand nombre de vos Cliens dont j'estois une petite partie.

Que je serois mal-heureux si vous sentant offensé de ce que je viens de dire, vous ne vouliez pas me mettre au rang de vos serviteurs. Quand même je ne dirois pas vray, vous devez excuser mon mensonge, puisque la gloire que je tire d'être un de vos serviteurs, ne fait aucun tort à vostre reputation. Tous ceux qui sont connus des [a] Cesars, ne recherchent-ils pas leur bienveillance ? Excu-

a *Cæsaribus.* On se vante volontiers de la faveur des grands.

ſez ce que j'ay dit, vous me tiendrez lieu de Ceſar. Je n'entrois pas bruſquement chez vous, où il eſtoit défendu d'aller : c'eſtoit aſſez pour moy d'eſtre admis dans voſtre ſale. Et comme vous n'avez eu avec moy d'autre commerce que celui de vous faire la cour, vous trouverez que je ſuis le ſeul client qui vous manque. Voſtre pere neanmoins ne m'a pas deſavoüé pour ami ; c'eſt lui qui me porta à l'étude, & qui m'y ſervit de guide & de flambeau. Auſſi pour lui rendre les derniers devoirs je verſay des larmes à ſa mort, & je fis ſon oraiſon funebre que je prononçay en public.

Ajoûtez que voſtre frere que vous aimez auſſi tendrement, que s'aimoient les Tydarides & les Atrides, ne m'a pas dedaigné pour compagnon, ſi vous croyez que ce que je dis ne puiſſe point nuire à ſa fortune. Mais ſi cela lui fait tort, je diray auſſi qu'à cet égard je ne ſuis pas veritable. Je conſens même pluſtôt qu'on me ferme entierement la porte de vôtre maiſon. On ne doit pas neanmoins me la fermer ; car quelque puiſſant que ſoit un homme, il ne ſçauroit empêcher avec toute ſa puiſſance qu'un ami ne faſſe quelque faute. Et comme je ſouhaiterois que ma faute ſe pût nier, ainſi tout le monde ſçait qu'elle n'eſt pas criminelle.

Que ſi ma faute n'eſtoit excuſable, je ne

serois pas assez puni par un simple bannissement. Mais Cesar qui penetre tout, a bien veu que cette faute n'estoit qu'une pure imprudence. Aussi m'a t'il esté indulgent, autant que je lui en ai donné sujet, & que la chose l'a permis de là vient qu'il n'a lancé sur moy que des petites étincelles de foudre. Car il ne m'a point osté la vie, ni mon bien, ni l'esperance d'estre rappellé, si vos prieres peuvent vaincre l'indignation qu'il a contre moy.

Il est vrai que ma disgrace est grande: Mais doit-on trouver étrange qu'un homme frappé des foudres de Jupiter n'en soit pas blessé sensiblement? Achille ne voulant point lancer quelquefois ses dards de toute sa force, ne laissoit pas de donner de grands coups. Puis donc que le Prince qui m'a puni ne m'a point jugé dans la derniere rigueur, je ne vois aucun sujet qu'on doive me dire à vôtre porte que l'on ne me connoit pas.

J'avoüe sincerement que je n'ay pas assez cultivé vostre bienveillance, mais c'est encore un effet de ma mal-heureuse étoille. Je n'ay pourtant pas fait voir que je me sois attaché à d'autres maisons plus qu'à la vôtre; je la regardois toûjours comme un lieu de protection pour moy. Et puis vous aimez vos proches d'une maniere si tendre, qu'un ami de vostre frere a une espece de droit sur

voſtre amitié, quand même il ne la cultiveroit pas.

Au reſte comme il faut toûjours remercier ceux qui ſe ſont acquittez de leur devoir, auſſi eſt-ce à vous de les aſſiſter. Que ſi vous me permettez de vous dire ce que vous devez demander aux Dieux, c'eſt d'être en eſtat de faire du bien, pluſtôt que d'en recevoir. Vous ne manquez pas d'en uſer ainſi, autant que je puis m'en ſouvenir; car vous aviez accoûtumé d'obliger pluſieurs perſonnes: Mettez-moy comme il vous plaira parmi le nombre des gens qui ſont attachez à voſtre maiſon. Et ſi vous n'eſtes point affligé des maux que je ſouffre, parce qu'il paroît en quelque façon que je les ay meritez, ſoyez au moins affligé que je m'en ſois rendu digne.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VIII.

A SEVERE.

Qu'il aime la vie champestre.

SEVERE mon intime ami, recevez de vostre cher Ovide, le salut qu'il vous envoye dans cette lettre. Ne vous informez pas de l'estat où je suis; si je vous en écrivois tout le detail, vous en verseriez des larmes; c'est assez que vous scachiez mes miseres en abregé.

Les rudes attaques que nous soûtenons contre les flêches des Getes, nous font continuellement tenir sous les armes, sans pou-

voir jamais vivre en paix : & de tant de Romains bannis, je suis le seul obligé de faire le mestier de soldat. Tous les autres sont en seureté dans un tranquille repos, dont je ne leur porte point d'envie. Dailleurs pour vous persuader qu'il faut estre indulgent à mes vers, c'est que je viens de les composer dans une expedition militaire. Sur les rives du Danube qui est aussi connu sous un autre nom. Il y a une ville ancienne, qui par ses ramparts & par sa situation est d'un accés difficile. La tradition du pays porte qu'elle doit son nom & sa fondation à [a] Caspius Egipsus. Les Getes feroces l'ayant prise inopinément d'assaut, taillerent en pieces tous les Odrisiens, & ensuite ils firent la guerre au Roy de cette Nation. Ce Prince dont le courage surpasse l'éclat de son origine, alla d'abord assieger cette ville avec de puissantes troupes, & ne quitta le siege qu'aprés avoir passé au fil de l'épée tous les coupables, se rendant coupable lui-même par une trop grande vangeance.

Vaillant Roy, puissiez-vous toûjours porter honnorablement le Sceptre; & pour comble de souhaits, puissiez-vous entrer en alliance avec Rome & le Grand Cesar. Mais je reprens mon sujet. Je me plains ai-

a *Caspius Ægipsus* Donna son nom à la ville qu'il fonda, comme ont fait Alexandre & Adrien & plusieurs autres.

mable Severe, que par un surcroit de malheur je suis obligé de porter les armes. Depuis que je suis éloigné de vous sur les frontieres de Scythie, la constellation des Pleïades nous a fait voir quatre Automnes. Mais ne croyez pas que je recherche les commoditez de la vie que je menois dans la ville; je les souhaitterois neanmoins, car tantôt l'idé de mes chers amis, tantôt celle de ma femme se presentent à mon esprit, & tantôt sortant de ma maison je parcours les beaux endroits de Rome, & je les regarde tous des yeux de l'ame. Je va tantost voir les places publiques, tantôt les maisons superbes, les theatres revêtus de marbre, les portiques pavez uniment, les Pelouses du champ de Mars qui a la veuë sur de beaux jardins, tantost les étangs & les canaux, & les fontaines jalissantes. Mais si je suis assez malheureux pour estre privé des plaisirs de la ville, qu'il me soit au moins permis de joüir de ceux de la campagne en quelque lieu que ce soit.

Je ne souhaite point de voir les terres que j'ay laissées, ni celles que je possedois dans le territoire des Peligniens, ni les beaux jardins situez sur ces collines de pins vis à vis la voye de Flaminius & celle de Clodius. Helas je ne sçay pourquoy j'ay pris tant de soin de les cultiver, & je n'ay pas honte de dire que souvent je prenois la pei-

ne d'arroser moi-même les plantes. On y peut encore voir des arbres, s'ils ne sont pas morts, que j'ai greffez de ma main, mais je n'en cueilliray pas les fruits.

Je souhaitterois neanmoins d'avoir icy durant mon exil quelque petit coin de terre à cultiver. O que je voudrois estre en estat de mener paître moi-même des chevres sur le penchant d'un rocher, ou de garder des brebis appuié sur une houlette? Moi-même pour dissiper les chagrins qui me devorent, je mettrois les bœufs au joug pour le labourage des champs j'apprendrois les mots des [a] Getes que ces animaux entendent, & je les ferois marcher par les menaces qu'on leur fait. Je tiendrois moi-même à la main le manche de la charruë, & en labourant la terre je tâcherois de repandre la semence que j'aurois jetté. Je ne feindrois pas d'arracher les mechantes herbes à coups de besche, & d'arroser les jardins quand je les verrois sechez.

Mais d'où pourrions nous attendre ce bon-heur, nous qui ne sommes separez des ennemis que par l'enceinte d'un petit mur, & par une porte fermée? Pour vous aimable Severe, je regarde avec plaisir que les Parques ont filé vos jours heureusement.

a *Et discam Getici.* Il faut sans doute parler aux bestes le langage de leur païs.

Tantôt vous-vous promenez dans le champ de Mars, & tantôt à l'ombre sous un portique. Quelquefois, mais rarement, vous vous occupez au barreau. Tantost vous retournez en Umbrie, tantôt vous faites rouler rapidement le carrosse dans la voye d'Appius pour aller à vos terres d'Albe. Peut-être souhaittez-vous dans ces lieux, que Cesar quitte la colere qu'il a justement conçûë contre moy, & que vous me donniez retraitte dans une de vos maisons de campagne.

He mon cher ami, c'est trop demander: faites un souhait plus moderé, & reserrez, je vous prie, les voiles de vos desirs. Je serois content qu'on me releguât dans un lieu plus proche de Rome que je ne suis, & qui ne fust point exposé à la guerre. Ainsi je me verrois delivré d'une grande partie de mes maux.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IX.

A MAXIME.

Il regrette la mort de Celsus.

LA lettre que vous m'avez écritte, où vous m'apprenez la mort du pauvre Celsus a esté dés ce moment arrosée de mes larmes, & par un étrange avanture que je ne devrois pas dire, & que je n'aurois pas crû devoir arriver, j'ay lû cette lettre à contre cœur. Depuis que je suis relegué dans le Pont, je n'ay point reçû de nouvelle plus affligeante, & je prie les Dieux qu'il ne m'en arrive jamais de semblable.

L'Image de cette illustre mort est toûjours presente à mes yeux, & ma tendresse me persuade qu'il est encore vivant. Mon esprit me represente souvent les divertissemens de nous jeux, & les entretiens serieux que nous avons eus ensemble avec une foy sincere & pure. Il n'y a point de momens dans ma vie dont je me souvienne si souvent que de ceux là : Et pleust aux Dieux que la Parque eust alors fini mes jours?

Quand ma maison fut frappée de ce grand coup de tonnerre qui la mit subitement en ruine, & qu'elle tomba sur la teste de son maître, Celsus vint s'offrir à moy dans le temps que la pluspart de mes amis m'abandonnerent laschement; & il parut bien qu'il ne suivoit pas la prosperité de ma fortune. Je lui vis pleurer mon funeste exil, comme si on eust mis son frere sur le bucher funebre. Il m'embrassa tendrement, & me consolant dans l'affliction qui m'abbatoit le courage, il mêla ses pleurs avec les miens. O combien de fois cet ami que je regardois comme un importun qui vouloit sauver ma vie malgré moy, m'empêcha t'il de me tuer moi-même? O combien de fois me dit-il, la colere des Dieux se peut appaiser. Vivez & ne dites pas que vôtre faute est irremissible. Mais sur tout je remarquay ces paroles qu'il me dit; regardez quel grand secours vous devez attendre de Maxime. Il s'attachera à

vous servir, & comme il est genereux, il fera par ses prieres que Cesar ne s'opiniatrera pas à pousser son indignation jusques à l'extremité. Il joindra le credit de son frere au sien, & mettra tout en usage pour rendre vos maux plus supportables. Ces paroles adoucirent l'amertume de mes douleurs. Mais, Maxime, prenez garde qu'elles ne soient par dites en vain.

Il m'avoit encore souvent protesté qu'il viendroit me voir dans mon exil, si vous ne l'empechiez pas de faire un si long voyage, car il avoit autant de veneration pour vous, que vous en avez pour les maistres de la terre. Au reste soyez bien persuadé que parmi beaucoup d'amis que vous avez acquis dignement, Celsus n'en n'estoit pas le dernier, s'il est vray que ce n'est point par les grands biens, ni par l'éclat de la naissance, mais pour la bonté des mœurs & de l'esprit que l'on s'erige en grand homme.

C'est donc justement que je verse des larmes à la mort de Celsus, puisqu'il en a repandu pour moi, quand je fus banni. C'est encore avec justice que je celebre sa probité dans mes vers, pour faire connoître à la posterité l'illustre nom de Celsus. Voilà tout ce que je puis vous envoyer du païs des Getes. C'est la seule chose dont je puisse disposer au lieu où je suis.

Je

Je n'ay pû assister à vos funerailles ni [a] ambaumer vôtre corps, car un monde entier me separe de vôtre bucher funebre. Maxime que vous reveriez pendant vôtre vie comme une Divinité, n'a pas manqué de vous rendre tous les devoirs qu'il a pû. Il vous a fait des obseques, & vous a rendu des honneurs funebres avec beaucoup de magnificence. Il a repandu de bonnes senteurs dans vostre sein glacé; & aprés avoir detrempé des [b] onguens precieux dans ses larmes, il a enterré vos os dans un lieu qui est proche de sa sepulture. Comme il rend à ses amis les devoirs qui leur sont dûs aprés leur mort, il peut aussi me compter parmi ceux qui ne sont plus en vie.

a *Ungere corpus.* L'onction des morts se faisoit diversement selon les richesses & la qualité des gens.

a *Amoma.* Cet onguent se composoit d'un arbrisseau odoriferant de même nom.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE X.

A FLACCUS.

Que ses miseres l'ont reduit à une grande langueur.

VIDE qui est en exil envoye un salut à son cher Flaccus, si quelqu'un peut neanmoins envoyer ce qu'il n'a pas lui même. Car la langueur où je suis depuis long-temps par l'amertume de mes chagrins, m'a rendu si extenué que je ne sçaurois reprendre mes forces. Je ne sens aucune douleur; je n'ay point de fievre chaude qui m'empêche la respiration, mon poulx va toûjours com-

me à l'ordinaire. Cependant je suis dégoûté des meilleures viandes qu'on puisse servir, & j'ay tant d'aversion à manger que quand l'heure du repas arrive, je ne puis m'empêcher de m'en plaindre. Donnez-moy ce que la mer, & que la terre & l'air fournissent de plus exquis, je n'y trouveray rien à mon goust. Qu'une [a] jeune & charmante fille me presente avec sa belle main le Nectar & l'ambrosie les liqueurs & les mets des Dieux, tout cela ne m'aiguisera point l'appetit, tant j'ay le goût dépravé; & ce que je mangeray me demeurera sur l'estomach, sans en pouvoir faire la digestion.

Quoique ces choses soient vrayes, je n'oserois pourtant les écrire à qui que ce soit, de peur que l'on n'attribue ces maux à delicatesse. Il est vray qu'en l'estat où je suis, & que dans la situation de ma fortune, je puis estre delicat? Je souhaite cette sorte de delicatesse à ceux qui craignent que Cesar ne me soit trop indulgent.

Le sommeil même qui est une espece de nourriture aux corps extenuez, ne fait point cet effet sur moy. Mais je veille nuit & jour; & mes douleurs ne me donnent en tout temps aucun relasche, parceque le lieu où je suis m'en fait toûjours naître de nou-

a *Juvenis manu.* Il parle d'Hebé fille de Junon qui servoit les Dieux à table; les Latins la nommoient jeunesse.

velles. Vous auriez-donc de la peine à reconnoître mon visage, & vous auriez sujet de me demander ce qu'est devenu le teint que j'avois auparavant. Mon corps amaigri, prend peu d'alimens, & je suis plus jaune que de la cire. Ce n'est point l'excés du vin qui m'a causé cette indisposition, vous sçavez que je ne bois presque que de l'eau. Je ne mange pas non plus excessivement. Si j'aimois à faire bonne chere, le païs des Getes ne sçauroit me contenter là dessus. Je n'ay point perdu mes forces aux plaisirs nuisibles de l'amour, car ils ne recherchent pas des gens comme moy accablez de chagrin. L'eau de ce climat, & le climat même sont contraires à ma santé, mais sur tout les inquietudes qui tourmentent toûjours mon esprit. Que si vous & vôtre frere n'aviez la bonté de les soulager, j'aurois de la peine à m'empêcher de ne pas succomber sous leur poids.

Mon vaisseau qui a échoüé, trouve une douce retraite dans vôtre port, & vous me donnez un secours que beaucoup d'autres me refusent. Continuez, je vous en conjure, de me le donner toûjours, car j'en auray toûjours grand besoin, tant que le Divin Cesar sera irrité contre moy. Que chacun de vous prie les Dieux qu'il modere au moins sa colere, s'il ne veut pas la finir entierement.

LES ELEGIES D'OVIDE

Ecrites dans la Province de Pont.

LIVRE SECOND.

ELEGIE I.

A GERMANICUS.

Il lui exprime la joye qu'il a d'avoir appris le triomphe de Tibere.

LA nouvelle du triomphe de Cesar est venuë jusqu'ici, où le [a] vent de midi ne vient qu'avec peine, tant il est coy d'un si long voyage. Je ne croyois pas que la Scy-

a *Aura languida.* C'est que le vent du midi a un grand trajet à faire pour arriver au Septentrion.

thie me vit jamais dans la joye ; aussi ce pays me paroît à present moins desagreable qu'autrefois. Enfin le nuage de mes chagrins s'estant dissipé, m'a fait voir un rayon de beau temps, ce qui a bien surpris ma fortune.

Quand Cesar ne consentiroit pas que je prisse part à cette réjoüissance, il ne peut trouver mauvais qu'on ait de la joye dans cette occasion. Les Dieux même voulant que leur culte soit toûjours accompagné d'une gaye pieté, ordonnent à tout le monde de n'estre point tristes pendant leurs festes. Et par une audace extravagante je ne craindray pas de dire que si Cesar vouloit me defendre de me réjoüir presentement, je n'obeïrois pas à ses ordres. Lorsque Jupiter arrose les champs d'une pluye profitable, il croist ordinairement de méchantes herbes parmi les bleds. De même je sens l'influence du Ciel, aussi bien que l'herbe inutile, & souvent je reçois du soulagement d'un Dieu qui m'est favorable malgré lui. Je suis en droit de participer, autant que je puis, à la joye de Cesar, car la maison Imperiale n'a rien qui ne doive estre commun à tout le monde.

Renommée, je te rends graces de m'avoir appris dans mon exil au milieu des Getes un triomphe si pompeux. J'ay sceu

par ta bouche qu'une infinité de [a] Nations sont venuës de tous costez à dessein de voir Cesar, & que la ville de Rome, dont les murs sont d'un immense circuit pouvoit à peine loger tant de monde. Tu m'as raconté que les pluyes causées par un vent de midi ayant duré sans relasche plusieurs jours avant le triomphe, le Ciel donna un temps si riant qu'il s'accordoit en cela avec la joye du peuple.

Tu m'as dit aussi que le vainqueur distribua avec de grandes loüanges des recompenses militaires aux vaillans hommes, & qu'aprés s'estre revêtu d'une robe triomphale qui estoit richement bordée, il offroit premierement de l'encens aux Dieux, & qu'il charma ses parens par l'équité qui reside dans son cœur comme dans un Temple. J'ay encore appris que tous les lieux par où passoit le triomphateur retentissoient d'applaudissemens accompagnez d'heureux pronostics, & que le pavé des ruës estoit tout rouge des roses que l'on avoit répanduës. On a veu dans ce triomphe plusieurs figures d'argent qui representoient des murs renversez, des villes conquises sur les Barbares, des fleuves, & des montagnes, des forets & des torrents avec des Trophées d'ar-

a *Innumeras Gentes.* Ces magnifiques triomphes attiroient à Rome une infinité d'Etrangers.

mes. Et l'on dit que dans cette pompe les toits des maisons du marché Romain paroissoient dorez de l'éclat que le soleil faisoit rejallir. Il y avoit un si grand nombre d'Officiers de guerre chargez de chaisnes, qu'on en auroit pû faire une armée. On a accordé la vie & le pardon à la plus grande partie de ces captifs, & même à l'Auteur de cette guerre.

Pourquoi donc desespererois-je de voir diminuer la colere du Dieu que j'ay offensé, voyant que les Dieux usent de clemence envers leurs plus grands ennemis ?

Au reste, Germanicus, j'ay encore appris par la renommée, que vostre nom paroissoit écrit à la representation de ces villes, & qu'elles n'ont pû tenir contre vous, ni par leurs murs fortifiez, ni par la valeur de leurs garnisons, ni par la situation de leurs places. Que les Dieux vous donnent une longue vie ! Car pour les autres avantages vous les prendrez en vous même, pourveu qu'il vous reste assez de temps pour faire éclater vostre vertu. Mes souhaits seront accomplis ; les Poëtes ont le don de predire : & par un heureux presage j'ai un pressentiment qu'Apollon fera reussir mes vœux. Les Romains comblez de joye vous verront monter vainqueur au Capitole sur un char attelé de chevaux qui seront couronnez de Laurier : & le Prince qui a don-

né tant de sujets d'allegresse à ses peuples, prenant part à cette réjoüissance sera lui-même spectateur des honneurs que l'on rend à son fils.

Vous qui surpassez tous les jeunes gens dans la science de la guerre & de la Magistrature, gravez dans vôtre memoire tout ce que je vous predis. Peut-estre decriray-je en vers ce triomphe, si ma vie miserable dure encore quelque temps, & si je ne peris point auparavant, ou par les flêches des Scythes, ou par l'épée des Getes. Que si l'on vous donne pendant ma vie la couronne triomphale dans les Temples, vous direz que j'ay esté deux fois veritable dans mes predictions.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE II.

A MESSALINUS.

Il implore son credit auprés d'Auguste.

OVIDE qui dés son jeune âge a toûjours porté un grand honneur à vôtre illustre maison, Ovide qui est relegué sur la rive gauche du Pont-Euxin, vous envoye du païs des Getes un salut qu'il avoit accoûtumé de vous rendre autrefois en personne.

[a] Helas Messalinus, que je serois mal-

Hei mihi. Ovide craint que Messalinus ne change de visage à la lecture de sa lettre sçachant qu'il est disgracié de Cesar.

heureux si vous changiez de visage, aprés avoir lû mon nom, & que vous fussiez en doute si vous devez achever de lire le reste ? Continuez de lire, & ne bannissez pas avec moy la lettre que je vous écris. Il est permis à mes vers d'estre dans Rome. Je n'ay jamais eu le dessein de mettre Pelion sur le Mont Ossa pour escalader le Ciel, & je n'ay pas eu la folie d'entrer dans le parti d'Encelade en veuë de faire la guerre aux Dieux. Je n'ay pas non plus eu la temerité, comme [a] Diomede, de lancer des javelots contre Venus.

Ma faute est sans doute grande, mais elle n'a pû causer d'autre perte que la mienne, & rien audelà. Ainsi l'on ne sçauroit m'accuser que d'imprudece & de timidité. Voilà les deux noms qui me conviennent veritablement. J'avoüe de bonnefoy qu'ayant le malheur de m'estre attiré la juste colere de Cesar, je n'ai pas raison d'attendre, que vous soyez favorable à mes prieres : car estant affectionné comme vous estes à toute la maison d'Iule, vous vous croyez offensé lorsqu'elle se trouve offensée. Mais quand vous tourneriez contre moy vos armes, & que vous me menaceriez des plus cruelles blessures, je ne serois point intimidé.

a *Tydida*. Diomede fils de Tydée blessa Venus dans le combat.

Les Troyens receurent sur leur flotte le mal-heureux [a] Achemenidés qui estoit Grec. Achille donna la vie au Roy des Misiens. Il arrive même quelquefois que les sacrileges trouvent un azile auprés des Autels, & qu'ils ne craignent point d'implorer le secours de la Divinité qu'ils ont outragée. Si quelqu'un me dit que je m'appuïe sur un fondement mal assuré, j'en demeure moi-me d'accord : mais aussi mon vaisseau ne va pas sur des eaux tranquilles. Que les autres prennent une voye seure. La fortune d'un miserable est exemte de tout peril, puis qu'elle n'a rien de pire à craindre dans l'évenement.

Ceux qui sont le joüet du destin, que cherchent-ils au dela ? Ne voit-on pas que les roses naissent parmi les épines ? Un homme qui est tombé dans la mer, & que les vagues emportent, se prend à des ronces & à des Rochers. Un oiseau poursuivi d'un Vautour se jette tout effrayé entre les bras des hommes, n'ayant plus la force de le soutenir : & la biche épouventée qui s'enfuit devant les chiens ne craint pas de se refugier dans la premiere maison qu'elle rencontre. Laissez-vous donc toucher à mes larmes, vous qui estes si bon & si humain,

a *Achamenidem*. C'est ce Grec compagnon d'Ulisse qu'Enée receût dans son vaisseau lorsqu'il aborda en Sicile.

& ne rejettez-pas la priere que je vous fais en tremblant. Presentez d'une main favorable ma requeste aux Dieux de Rome, pour qui vous avez autant de veneration que pour Jupiter : & chargez-vous de deffendre ma cause, quoiqu'elle ne soit point bonne.

Déja presque abandonné comme un malade mourant, je conserveray ma vie par vos soins, s'il est vray que je la conserve. Employez donc vigoureusement pour un malheureux disgracié la faveur que vous avez auprés d'un Prince immortel. Faites éclater cette éloquence qui est hereditaire dans vôtre maison, & qui peut estre d'un grand secours aux criminels les plus étonnés. Vous ne paroissez pas moins éloquent que vostre pere, vous estes en cela son heritier legitime.

Je ne revere pas ce talent, pour vous obliger de l'employer à ma defense : Un homme qui avoüe son crime ne merite pas d'avoir un defenseur. Voyez neanmoins si vous devez excuser ma faute sur mon imprudence, ou bien s'il n'en faut rien dire. Comme ma playe est incurable, je pense que le plus seur est de n'y pas toucher. Silence ma langue, n'en parle plus. Je voudrois pouvoir ensevelir ce secret avec mes cendres.

Messalinus parlez-donc pour moy, comme si je n'avois point manqué par une erreur

d'imprudence ; ainsi je joüiray de la vie que je dois à la clemence de Cesar. Et quand il aura l'esprit tranquille, aprés avoir quitté cet air grave de maître du monde & de l'Empire, priez-le instamment de ne pas souffrir que je sois la proye des Getes, & faites en sorte qu'il me relegue dans un climat temperé.

L'occasion est favorable à mon dessein ; l'Empereur se porte bien, & de plus il voit à quel point de grandeur il a fait valoir les forces de Rome. L'Imperatrice qui joüit d'une parfaite santé, maintient sa maison dans la splendeur ; son fils étend les limites de l'Empire. Le courage de Germanicus est au dessus de son âge ; & la valeur de Drusus n'est pas inferieure à sa noblesse. Ajoûtez à cela la pieté de ses belles filles, & de ses Nieces, sa tendre affection pour ses petits fils, & tout le reste de la maison d'Auguste qui est dans un estat tres florissant. Ajoûtez-y la victoire qu'il vient de remporter sur les Peoniens, & les troubles de la Dalmatie pacifiez. L'Illirie posant les armes, n'a pas dédaigné de se soumettre à Cesar. Ce Prince monté dans un char de triomphe mon-

a *Conjux*. Les Anciens mettoient des statuës des Dieux penates sur de petits carreaux ou coussins qu'ils appelloient *pulvinaria*, Quelques Interpretes disent qu'Ovide designe icy la chasteté de Livia. *Pulvinar pro Thalamo.*

troit un visage plein de douceur, & il estoit couronné de laurier. Ceux de sa famille le suivoient, dignes enfans de leur pere, & des noms qu'on leur a donnez.

Le Divin Jules Cesar semblable à ses freres qui sont reverez dans les Temples voisins regarde du Ciel cette Pompe. Messalinus ne disconvient pas que ceux à qui toutes choses doivent ceder, ne prennent le plus de part à cette joye; mais il prétend disputer aux autres une telle marque d'affection: & personne n'emportera cet avantage sur lui. Vous faisiez la cour à ce Prince, avant qu'on lui eust decerné la Couronne de laurier qui estoit deüe à son merite.

Quel bonheur à ceux qui ont pû estre spectateurs de ce triomphe, & voir ce Grand Capitaine qui a l'air & la Majesté des Dieux? Pour moy, au lieu de joüir de la presence de Cesar, je ne verray que des Sauromates, dont le païs est toûjours en guerre, & couvert de glace en tout temps. Que si vous écoutez ma priere, & qu'elle parvienne jusqu'à vous, employez vostre faveur pour me faire releguer parmi d'autres peuples. Vostre pere que j'ay respecté dez mon jeune âge, vous demande cette grace pour moy, si l'ame aprés cette vie peut estre capable de sentiment. Vostre frere vous la demande aussi, quoiqu'il soit peut-estre en crainte

que le soin que vous prenez de me sauver ne vous fasse tort. En un mot toute vôtre maison vous fait la même priere, & vous ne pouvez pas nier que je n'aye esté un de vos cliens.

Vous avez eu de l'estime pour les productions de mon esprit, à la reserve de mon art d'aimer. Helas je ne sens que trop combien mon esprit m'a esté nuisible? Neanmoins si vous exceptez les dernieres fautes de ma vie, tout le reste ne sçauroit faire honte à vostre maison. Je souhaite donc que vostre famille subsiste toûjours dans sa prosperité, & que vous soyez attaché au culte des Dieux & de Cesar. Adorez la clemence d'un Dieu qui est avec raison irrité contre moy, & priez-le de me tirer du païs barbare des Getes. Cela est tres difficile, je l'avoüe, mais la vertu n'entreprend que des choses mal-aisées; aussi la reconnoissance d'un tel merite en sera d'autant plus grande.

Ce ne sera point un Antiphate, ni un cruel Polipheme habitans du mont Etna à qui vous adresserez cette priere, ce sera un pere plein de douceur, qui est traittable & indulgent, & qui tonne bien souvent sans lancer ses foudres. Il est lui-même fâché quand il est contraint de donner des ordres fâcheux, & la peine qu'il impose aux autres, devient presque sa propre peine.

Cependant la faute que j'ay commiſe a ſurmonté ſa clemence, & je l'ai forcé à faire éclater ſa colere contre moy. Et comme je ſuis éloigné de mon païs de toute l'étenduë de la terre, & qu'il ne m'eſt pas permis de me proſterner devant nos Dieux, parlez-leur pour moy, vous qui eſtes leur Preſtre, & qui leur donnez l'encens. Mais ſur tout ajoûtez vos prieres à celles que je leur fais. Tentez neanmoins ces choſes d'une telle ſorte, que vous ſoyez aſſuré de ne pas me nuire. Meſſalinus, pardonnez-moy : Il n'y a point de mer que je ne craigne depuis le naufrage que j'ai fait.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE III.

A MAXIME.

Qu'il ne sçauroit trop donner de loüanges à sa fille.

MAXIME, qui soutenez la grandeur de vostre nom par l'éclat de vos vertus, & qui faites voir que vostre esprit n'est pas au dessous de vostre naissance; je vous ay toûjours honnoré jusqu'au dernier moment de ma vie, car dans l'état où je suis, en quoi suis-je different d'un mort? Quand vous n'abandonnez point un ami dans l'affliction, c'est faire

une chose la plus rare qui se voye dans ce siecle. Il est honteux de le dire, mais si l'on veut avoüer la verité, ce n'est que sur l'interest que les amitiez vulgaires s'établissent.

On s'attache beaucoup plus à l'utile qu'à l'honnête, c'est la seule fortune qui fait subsister la foy, & qui la detruit. A peine trouverez-vous une personne entre mille qui veüille embrasser la vertu pour son unique recompense. Quelque belle & juste que soit un action, on n'en n'est nullement touché, si elle n'est accompagnée de quelques avantages; & l'on seroit bien fasché d'être homme de bien gratuitement. On n'aime que l'utilité, & si vous ostez à l'esprit l'esperance avide du gain, on ne recherchera l'amitié de personne.

Chacun borne maintenant son amour à ses richesses, & l'on s'attache beaucoup à compter avec ses doigts le profit que l'on peut faire. Le nom d'amitié qui estoit autrefois si venerable, se prostituë pour de l'argent comme une femme perduë. Ainsi vous en estes d'autant plus admirable, que vous ne vous laissez point entraisner par le torrent d'un vice qui est si commun. On n'aime aujourd'huy que les gens à qui la fortune est favorable: mais sitost que sa colere, éclate, elle met en fuitte tout ce qui est prés d'eux.

Moy par exemple j'estois autrefois pourveu de beaucoup d'amis, quand j'avois le vent en poupe, mais sitôt qu'il excita des orages sur la mer, je me vis abandonné au milieu des vagues avec mon vaisseau tout brisé. Et dans le temps que les autres ne vouloient pas faire voir qu'ils m'eussent seulement connu, à peine futes-vous deux ou trois à me secourir dans mon affliction. Vous en estiez le premier: car un homme comme vous meritoit de marcher à la teste & non pas en rang, puisque vous donniez exemple aux autres de vous suivre. L'aveu que je fis de ma faute porta vôtre humeur genereuse à m'assister.

Vous tenez que la vertu n'a besoin d'aucune recompense, & qu'il faut la rechercher pour elle même, sans qu'elle paroisse accompagnée des biens étrangers. Vous regardez comme une infamie d'abandonner & de méconnoître un ami qui est dans le malheur. Il est plus humain de soutenir sous le menton un homme qui ne peut plus nager, que de le laisser aller au fond de l'eau. Considerez-bien ce que fit [a] Achille pour son ami, aprés qu'Hector l'eut tué: ne doutez pas que la vie que je mene ne soit comparable à la mort. Thesée accompagna Pirithoüs jusques aux Enfers: en quoy trouve t'on ma

a *Æacides*. Achille estoit petit fils d'Eac.

mort differente de celle qui nous envoye en ces lieux-là ? Le Prince de Phocée n'abandonna point l'insensé Oreste. Le souvenir de ma faute me fait presque perdre l'esprit.

Aprouvez-donc les loüanges que je donne à ces grands hommes, dans ma misere accablante, secourez-moy comme vous faites, autant que vous le pouvez. De la maniere que je vous connois, vous estes le même qu'autrefois, & vous n'avez point changé de sentiment. Plus la fortune exerce sa rage, & plus vous lui resistez, prenant bien garde, comme il est juste de ne pas vous laisser vaincre.

Cette cruelle ennemie fait par ses rudes combats que vous combatez rudement, & c'est ainsi que la même cause m'est avantageuse & nuisible. Oüi merveilleux jeune homme, vous croyez qu'il est indigne d'être compagnon d'une Deesse qui est toûjours dans l'instabilité, vous estes toûjours constant, & comme les choses ne sont pas dans l'estat que vous souhaitteriez, vous ne laissez pas de mettre à la voile mon miserable vaisseau, tel qu'il est dans son debris : Et quoiqu'il paroisse si brisé, qu'il menace de naufrage, il vogue encore sur mer par l'appui que vous lui donnez.

Vous aviez raison au commencement d'estre en colere contre moy ; aussi n'estiez-vous pas moins irrité que le Prince qui a

sujet de me haïr. Et vous protestiez que le deplaisir qui touchoit le cœur de Cesar, estoit devenu le vostre propre. Mais quand vous eutes appris la cause de mon mal-heur, on dit que vous futes affligé de mon imprudente conduite. Aussitôt vous commençates à me consoler par une lettre, & à me faire esperer qu'on pourroit flêchir le Dieu que j'ay offensé. Vôtre ame fut attendrie par cette constante & ancienne amitié que j'avois pour vostre maison, avant même vôtre naissance. Ainsi vous estiez né mon ami, au lieu que vous l'estes devenu des autres. Et puis je vous ay donné les premiers baisers dans vôtre berceau.

Comme donc j'ay eu depuis mon jeune âge beaucoup de veneration pour vôtre famille, je me vois contraint comme un vieux serviteur de vous estre maintenant à charge. Vostre pere qui estoit le modelle de l'éloquence Romaine, & qui égaloit en cela la grandeur de son extraction m'a le premier excité à exposer mes vers en public au caprice de la renommée; & c'est lui qui a formé mon esprit. Pource qui regarde vostre frere, il peut vous dire lui même que je l'ay toûjours honnoré dés mes plus tendres années.

Je me suis pourtant attaché à vous preferablement à tous les autres, pour trouver en vous seul un azile dans toutes les occa-

sions qui me pourroient arriver. Nous nous trouvâmes ensemble sur les frontieres d'Italie que nous arrosâmes de nos larmes. Et quand vous me demandiez s'il étoit vray que je fusse aussi criminel qu'on vous avoit dit, je n'osois le confesser ni le nier, tant la crainte me rendoit timide. Je fondois en pleurs comme la neige qui se fond par un vent de midi.

Vous résouvenant de ces choses, & considerant que mon imprudence est excusable, quelque criminelle qu'elle soit vous regardez favorablement un ami qui est tombé dans un mal-heur, & vous soulagez mes playes par les doux remedes que vous y mettez. Que s'il m'est permis de faire des souhaits en reconnoissance de ces biens, je vous souhaite mille avantages pour tant de faveurs que vous me faites. Mais si l'on ne veut accomplir mes vœux, que selon les vôtres, je prieray seulement pour la prosperité de Cesar, & pour celle de vôtre mere, car je me souviens que quand vous offriez de l'encens sur les Autels, vous demandiez ces deux graces aux Dieux preferablement à toutes les autres.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IV.

A ATTICUS.

Il luy demande la continuation de son amitié.

MON cher Atticus, qui ne m'avez jamais donné sujet de vous soupçonner d'inconstance, recevez la lettre que je vous envoye des rives glacées du Danube, Vous souvenez-vous encore du plus malheureux de vos amis ; & vôtre amitié languissante ne fait elle plus son devoir ? Les Dieux ne sont pas si contraires que je puisse m'imaginer, & même je ne crois pas possible que je ne sois pas presentement dans vostre souvenir. Je me

me represente à tout moment devant les yeux l'idée de vostre personne, & il me semble que je vois sans cesse vostre visage.

Je me remets dans l'esprit beaucoup de choses serieuses qui se sont passées entre vous & moy, & même plusieurs divertissemens que nous avons pris ensemble. Souvent nos longs entretiens ont trouvé le temps trop court, & souvent le jour ne suffisoit pas aux discours que je vous tenois. Je vous ay plusieurs fois recité les vers que je venois de faire, & je soumettois à vostre jugement ces nouvelles productions de mon esprit. J'estois persuadé que le public recevroit agreablement tout ce que vous approuviez, en quoi mon travail reçût une douce recompense. Et pour bien polir mes ouvrages par vostre lime officieuse, j'y faisois plusieurs ratures selon les avis que vous me donniez. Le Barreau, tous les Portiques, les ruës & les theatres nous ont veus souvent ensemble.

En un mot, mon tres cher Atticus, nostre amitié pouvoit s'égaler à celle d'Achille, & de Patrocle. Pourquoy je ne sçaurois croire que vous pussiez oublier ces choses, quand même vous auriez bû des eaux du fleuve Lethé. Plustost les jours paroîtront de longue durée en hyver, & l'on trouvera les nuits courtes dans la saison des frimats : Plustost Babilone n'aura plus de chaud, ni le pont-Euxin de gelée; & plustôt l'odeur

des soucis sera plus exquise que celle des [a] roses, que vous puissiez oublier ce qui c'est passé entre nous. Ce destin ne m'a pas encore poussé jusqu'à cet excez d'infortune. Prenez garde neamoins que cette confiance ne me trompe, & que je ne sois la dupe de cette credulité. Conservez à vostre ancien ami une inviolable fidelité, autant que vous le pourrez, & que je ne vous seray point à charge.

a *Paranas rosas*. La ville de Peste en Lucanie estoit celebre pour les bonnes roses.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE V.

A SALANUS.

Il le remercie de la part qu'il prend à son malheur.

J'ENVOYE cette Elegie à mon cher Salanus, & aprés lui avoir fait mes complimens, je souhaite qu'il se porte bien, & que la chose étant en effet comme je la desire, il puisse lire ma lettre dans une parfaite santé. Vostre probité qui est une vertu presque morte en ce siecle, exige ces vœux de moy qui vous suis tout devoüé. Car quoyque nous n'ayons pas eu une grande societé ensemble, vous avez

pourtant paru affligé du malheur de mon exil ; & lorſque vous avez lû les vers que j'ay envoyés du pays de Pont, vous les avez fait valoir par voſtre credit autant qu'ils le meritoient. Vous avez même ſouhaité que Ceſar ne fuſt pas long-temps irrité contre moy. En effet il ne deſaprouveroit pas des ſouhaits de cette nature.

Ces vœux remplis de bonté montrent la douceur de vôtre naturel, ce qui me les rend encore plus agreables. Mais Salanus, il y a ſujet de croire que le deteſtable lieu de mon exil fait voſtre plus grande affliction. Vous devez eſtre perſuadé qu'on auroit bien de la peine à trouver un autre pays moins paiſible que celui-cy : Cependant les vers que vous liſez ont eſté faits parmi des combats. Et non content de les lire favorablement, vous leur donnez voſtre approbation.

Vous applaudiſſez à mes écrits comme s'ils venoient d'une riche ſource ; & de ce petit ruiſſeau vous en faites un grand fleuve. J'avoüe que je reçois agreablement ces marques d'eſtime, quoique vous ayez peine à croire qu'un miſerable comme moy puiſſe eſtre capable de quelque plaiſir. Neanmoins quand j'entreprens de faire des vers ſur de petits ſujets, mon genie fournit à cela. Dernierement que j'appris la nouvelle d'un grand triomphe, je formay le hardi deſſein

de traitter cette grande matiere. Tout audacieux que j'estois je succombay sous le poids des belles choses que j'avois à dire,& je ne pûs soûtenir le fardeau dont je m'étois chargé. En cela ma bonne volonté pourra meriter vos loüanges, mais le reste est contraint de ramper, surmonté par la matiere.

S'il arrive neanmoins que vous entendiez parler de mon Ouvrage, je vous conjure instamment d'en estre le protecteur. Quand même je ne vous en prierois pas, peut-être le feriez-vous par un petit surcroît d'amitié qui vous porteroit à m'obliger. Je ne suis pas digne de loüanges; mais vous l'êtes, Salanus, par la candeur de vôtre ame qui est plus blanche que le lait, & que la neige quand elle n'est pas encore foulée. Et vous qui admirez les autres, vous n'estes pas seulement admirable par vostre sçavoir, mais encore par vôtre éloquence que vous ne sçauriez cacher.

Cesar surnommé le Germanique qui est Prince de la Jeunesse vous admet ordinairement à ses études, & comme vous estes dans cette liaison depuis vos jeunes années, & que la bonté de vos mœurs égale les belles qualitez de vostre esprit vous lui estes fort agreable. Vous ne commencez pas plustôt à parler, que le torrent de son éloquence se deborde, & il vous tient prés de

lui pour exciter ses discours par les vostres. Mais quand vous cessez de discourir à la maniere des hommes, & que l'on a gardé le silence un peu de temps, ce jeune Prince qui est digne de porter le nom d'Iule, se leve comme l'étoile qui nous annonce le jour : Et lorsqu'il se tient debout sans dire mot, sa contenance & sa mine montrent qu'il est éloquent. Ainsi cette belle apparence fait esperer un discours rempli de Doctrine. Ensuite aprés quelque pause, quand il ouvre sa Divine bouche on jureroit que les Dieux parlent comme lui : Et l'on diroit que son éloquence est digne d'un Prince ; tant il y a d'élevation & de grandeur.

Cependant quoique vous soyez agreable au jeune Cesar, & que ce bon-heur vous éleve au dessus des hommes, vous ne laissez pas de souhaiter les Ouvrages d'un Poëte banni. C'est à dire qu'il y a quelque simpathie entre les esprits assortis ensemble, & que chacun regarde naturellement tout ce qui convient à sa profession. Les vilageois considerent les laboureurs. Les soldats frequentent ceux qui font la guerre, les matelots aiment les Pilotes.

Et vous Salanus qui aimez l'étude, vous estes charmé de la Poësie, & vostre esprit vous invite à favoriser le mien. Nos genres d'écrire sont differens, mais ils viennent

d'une même source, & nous cultivons tous deux les belles lettres, vous portez le [a] Tyrse, & moy le laurier, & il faut du fer dans nos Ouvrages. Que si l'éloquence donne à la Poësie de la force & de la vigueur, l'éloquence tire son éclat de la Poësie.

Il est donc vrai que les vers ont beaucoup de convenance avec vôtre étude, & que vous pretendez maintenir les sacrez mysteres de nôtre milice dans une étroitte liaison. Je prie les Dieux que le Prince dont vous estes favori persiste dans ce sentiment jusques au dernier moment de vôtre vie, & que selon mes prieres & celles du peuple, il succede quelque jour au gouvernement de l'Univers.

a *Tyrsis enim.* Le Tyrse est icy le simbole de la vehemence qui est necessaire à un Orateur.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VI.

A GRECINUS.

Il implore son credit.

COMME je suis confiné sur les rives du Pont Euxin, je vous saluë maintenant en vers, moy qui avois accoûtumé de vous saluër de vive voix. C'est un banni qui vous parle ; cette lettre me tient lieu de langue, & s'il ne m'est point permis de vous écrire, je seray muet. Vous faites selon vôtre devoir une correction à vostre ami touchant sa folle conduite, & vous m'apprenez qu'elle meriteroit d'estre plus severement punie.

Vous avez raison de me reprendre, mais vous le faites trop tard : ne me traittez pas si rudement en paroles, puisque j'avoüe mon crime. Dans le temps que je pouvois passer les rochers affreux du mont [a] Ceraunien à pleines voiles, je devois alors en estre averti; Maintenant que j'ay fait naufrage, que me sert-il de m'apprendre la route que devoit tenir mon vaisseau ? Tendez-moy plustôt les bras, n'ayant pas la force de nager, & soutenez-moy sous le menton. C'est-ce que vous faites aussi, & je vous supplie de continuer à me rendre de bons offices. Je souhaite en recompense que vostre mere, vostre femme, & vos freres & toute vostre maison soient dans une florissante prosperité, & que selon vos souhaits ordinaires vous fassiez bien vôtre cour à Cesar.

Il vous seroit bien honteux de ne pas secourir un ancien ami dans le deplorable estat de ses affaires. Il y auroit de la lascheté de reculer & de lascher le pied, & d'abandonner un vaisseau qui se trouveroit dans le peril. Ce seroit une infamie de laisser sans assistance un ami tombé dans le malheur, & de renoncer à son amitié, lorsque la fortune lui seroit contraire. Ce n'est pas ainsi que vivoient [b] Pylade & Oreste ;

a *Strophio.* Pylade comme nous avons dit estoit fils de Strophius, & Oreste l'estoit d'Agamemnon.

& ce n'eſt pas de la ſorte qu'en uſoient Theſée & Pirithoüs, leur fidelité conſtante a été l'admiration de l'antiquité, & les ſiecles à venir l'admireront éternellement. De la vient que tous les theatres retentiſſent de leurs noms.

Vous eſtes ſans doute digne d'avoir place parmi ces Heros, pour avoir eſté fidelle à vos amis pendant leur adverſité. Vous meritez cet honneur par vôtre tendre affection; auſſi verrez-vous que vos bons offices ſeront publiez avec reconnoiſſance. Soyez perſuadé que ſi mes Poëſies peuvent devenir immortelles, la poſterité parlera de vous. Continuez ſeulement à donner des marques d'une conſtante amitié à l'infortuné Ovide, & faites que cette ardeur ſoit d'une longue durée. Quand vous agirez de la ſorte, je me ſerviray de la rame & du vent; On ne ſe trouve pas mal de donner de l'Eperon.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VII.

A ATTICUS.

Qu'il espere beaucoup de son amitié.

LA lettre que je vous écris du païs des Getes [a] ennemis de la paix, a charge sur toutes choses de vous saluër de ma part. Ensuitte je serois bien aise de sçavoir ce que vous faites, & si vous prenez quelque interest en ce qui me touche. Je ne doute pas de vôtre affection, mais la crainte de mes miseres

a *Male paratis*. Quoique la paix regnât alors par tout le monde, les Getes ne laissoient pas de faire des courses sur leurs voisins.

me donne souvent de vaines frayeurs. Pardonnez-moy je vous prie cette excessive apprehension : Un homme sauvé d'un naufrage craint même les eaux tranquilles. Les poissons qui ont esté une fois attrapez à l'hameçon trompeur, s'imaginent qu'il y a toûjours des crochets d'airain cachez sous les appats qu'on leur donne. Souvent les brebis prennent pour des loups les chiens qu'elles apperçoivent de loin, & fuyent leur propre defenseur. On craint le moindre attouchement aux endroits où l'on a eu des blessures. Les Esprits timides ont peur de l'ombre. Ainsi je ne pense rien que de triste, depuis que je suis en bute aux funestes traits de la fortune.

Je suis maintenant persuadé que le destin va toûjours selon son train ordinaire. Bien plus, mon cher Atticus, je m'imagine que les Dieux s'opposent obstinement à mon bonheur, & qu'on auroit de la peine à empêcher la fortune de me persecuter. Elle prend soin de me perdre, & quoiqu'elle soit ordinairement variable, elle paroist ferme à me nuire. Si vous avez quelque foy en mes paroles, vous devez croire que j'endure une infinité de maux. Il vous seroit plus aisé de compter tous les [a] épics de

a *Ciniphia segetis.* Le fleuve Cynips dans la Lybie arrosoit une contrée fertile en blede.

bleds de la Libie, & les fleurs de Thim du Mont Hiblé : vous sçauriez plustôt le nombre des oyseaux qui volent en l'air, & combien il y a de poissons dans la mer, qu'il ne me seroit possible de vous dire en detail les miseres qu'il m'a fallu endurer par mer & par terre.

Les Getes qui sont les peuples les plus inhumains du monde, ont esté même touchez de mes maux. Si j'entreprenois de vous les decrire en vers, ce Poëme qui contiendroit mes avantures, seroit aussi long que l'Iliade. Je n'ay rien à craindre de vous, aprés mille témoignages d'amitié que vous m'avez donnez : mais c'est que les miserables comme moy sont d'ordinaire craintifs, & qu'il y a long-temps que la joye ne veut plus m'ouvrir sa porte.

Ma douleur s'est tournée en coutume, & comme les eaux par leurs frequentes chûtes creusent à la longue les rochers, ainsi je suis tout percé des coups que la fortune me donne continuellement ; & il n'y a nul endroit sur mon corps où je pusse recevoir une nouvelle blessure. La charruë n'est pas plus usée à force de labourer ; & la voye d'Appius n'est pas plus foulée & battuë par les roües des chariots, que je sens mon cœur déchiré par la multitude infinie de mes traverses, sans que j'aye pû trouver de soulagement.

Plusieurs hommes ont acquis de la glo-

re, pour s'être rendus habiles aux arts liberaux ; & moy mal-heureux que je suis je me suis perdu moi-même par mes Poësies. Souvent on pardonne une faute à la priere des amis, & personne n'a osé parler pour moy. La presence sert beaucoup dans les affaires fâcheuses, & mon absence de Rome m'accable d'une horrible tempeste. Helas ! Qui ne trembleroit de peur à la colere de Cesar, quand même il ne diroit rien ? Mais en m'imposant ma peine, il m'a parlé rudement.

Il y a des temps qui soulagent la fatigue des voyageurs ; & moy je me mis en mer durant la saison des tempestes. On a souvent en hiver des jours favorables à la navigation, mais nostre vaisseau fut plus agité que la flotte du Prince d'Itaque. La fidelité des gens qui m'escortoient, pouvoit adoucir mes maux, & cette troupe perfide de gens s'est enrichie de mes dépoüilles. Les lieux peuvent quelquefois diminuer les peines de l'exil, mais il n'y a point de païs sous les deux poles plus triste que celui-cy.

C'est quelque chose dans l'exil de n'estre pas éloigné de sa Patrie, & moy je suis confiné aux extremitez de la terre. Les autres bannis joüissent de la paix que les lauriers de Cesar ont donné au monde, & la Province de Pont est couverte d'ennemis. On se divertit agreablement à l'agriculture, & l'on

ne ſçauroit icy cultiver les champs, à cauſe des irruptions des Barbares. Le corps & l'eſprit ſe trouvent bien de reſpirer un air temperé; mais le froid regne en tout temps dans le pays des Sarmates. Il y a du plaiſir à boire de bonne eau; & nous ne beuvons que des eaux de marais mélées avec le ſel de la mer.

Quoique je manque de tout, je ſurmonte toutes choſes par mon courage; & c'eſt de là que mon corps tire aſſez de forces pour reſiſter. Si l'on veut ſoûtenir ce fardeau, il faut neceſſairement tenir la teſte ferme; car pour peu qu'on plie on ſuccombe. L'eſperance même dont je me repais de pouvoir flêchir la colere du Prince, fait que je veux conſerver la vie & ne pas mourir. Et vous, mes amis, qui m'avez paru ſi fidelles dans mes mal-heurs, vous ne me donnez pas peu de conſolation. Continuez-moy, je vous prie, ces témoignages d'amitié; n'abandonnez point mon vaiſſeau qui eſt agité ſur la mer, & me protegeant jugez-moy toûjours digne de vos bonnes graces.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VIII.

A COTTA.

Remerciment d'un present.

JE reçûs de vôtre part, illustre Cotta, deux statuës qui representent le Divin Auguste & le Divin Tibere; & pour rendre ce present complet comme il le doit estre, vous m'avez aussi envoyé celle de Livie. Ces heureuses figures d'argent que j'estime plus que tout l'or du monde, quoiqu'elles n'ayent pas reçû la derniere main de l'ouvrier, me tiennent lieu de Divinité.

Quand même vous m'auriez donné toutes les richesses imaginables, vous ne pouviez pas me faire un plus riche don; qu'en m'envoyant les statuës de ces trois [a] personnes celestes. C'est quelque chose de regarder des Dieux, de se les imaginer presens, & de pouvoir leur parler comme s'ils y étoient eux mêmes.

Je m'imagine déja qu'on m'a rappellé en Italie, que je ne suis plus au bout de l'Univers, & que je suis comme auparavant au milieu de Rome, Je vois, ce me semble, les Deux Cesars, ainsi que je les voyois avant mon bannissement, ce que je n'eusse jamais osé esperer. Je saluë maintenant ces Dieux comme je les saluois. Et pour moy je pense que vous ne sçauriez me faire un plus grand present à mon retour.

Qu'est-ce qui manque à mes yeux que de voir leur magnifique Palais? Mais Cesar en estant absent, ils ne me paroîtroient pas considerables. Il me semble que je vois Rome, quand je regarde ce Prince: car c'est lui qui soûtient sa Patrie. N'est-ce point que je me trompe? Son visage paroît-il irrité dans sa figure? Me regarde t'il de travers avec un air menaçant? Grand Prince dont le merite est d'une immense étenduë,

a *Celitibus missis* Ovide a porté la flatterie dans toute cette Elegie au dernier exceds.

ne soyez plus indigné contre moy, & ne laschez-point la bride à vôtre juste vangeance.

Et vous jeune Prince pardonnez-moy, Vous qui serez l'ornement éternel de nôtre siecle; & qui par le soin que vous prenez du gouvernement de l'Univers, meritez d'en estre le maître. Je vous demande cette grace par le nom de la Patrie que vous aimez plus que vous-même: je vous en conjure par les Dieux que vous ne priez jamais en vain. Je vous en supplie par vôtre Epouse qui seule a merité cet honneur, & qui vit toûjours bien avec vous. Je vous en conjure encore par vôtre fils qui est la vive Image de vôstre vertu, & qui par cette conformité fait connoître qu'il vous appartient. Enfin je vous en supplie par vos neveux, qui sont dignes de leur pere & de leur ayeul & qui selon vos souhaits marchent à grands pas aux grandes choses. Soulagez & diminuez un peu les cruelles peines que j'endure, & faites moi releguer dans quelqu'autre lieu éloigné des Scythes.

Tibere qui tenez le second rang dans l'Empire aprés Auguste, ne rejettez point mes prieres, si cela se peut. Puisse la fiere Germanie avec un visage effrayé marcher en esclave devant vos chevaux le jour de vôtre triomphe. Puisse parvenir vostre pere aux années de Nestor, & Livie vôtre mere

à l'âge de la Sibille de [a] Cumes ; puissiez-vous estre long-temps leur fils.

Et vous digne Epouse d'un Grand Prince, soyez favorable à mes vœux. Puissiez-vous & vostre mari voir un jour vos petits fils mariez, & voir marier les enfans que leur belles filles mettront au monde. Pour vous Auguste Princesse, je souhaite que Drusus qui mourut en Germanie, soit l'unique de vostre posterité que vous mettiez au tombeau : & puissiez-vous bientôt voir vanger la mort de Drusus par les armes triomphantes de son frere.

Favorisez donc mes vœux, & donnez des marques de vôtre clemence, Divinitez, que j'invoque : qu'il me soit avantageux d'avoir vos images devant moy. Quand Cesar arrive au Cirque, le gladiateur sort de l'Arene ; & la veuë de ce Prince le delivre de ses fers. Et moy qui ai reçû chez-moy trois Divinitez, n'en pourrois-je pas tirer quelque avantage considerable ?

Heureux ceux qui voyent ces Dieux mêmes, au lieu de leur simulacres. Mais puisque le destin ne veut pas que j'aye ce grand bon-heur, il faut que je les adore en sculpture. C'est comme les hommes ont connu les Dieux que le Ciel cache à leur veuë;

a *Cumæos annos.* La Sibile de Cumes si celebre dans Virgile a vecu fort long temps.

c'est ainsi que l'on revere l'Effigie de Jupiter, ne pouvant le voir lui-même. Cependant, grans Dieux, prenez-bien garde que vôtre statuë que j'ay chez moy, & que je conserveray toute ma vie, ne soit pas entre les mains des ennemis. En effet je souffrirai plustôt que l'on me coupe la teste, & qu'on m'arrache les yeux, que j'endure qu'on vous oste de mes mains; Puissantes Divinitez que tout le monde revere, vous estes le port & l'Autel où j'auray recours dans mon exil, & je vous embrasseray si je me vois poursuivi des Getes; je marcherai même sous vos étendards comme sous les aigles Romains.

Ou je me trompe, & je m'abuse par l'excez de ma passion qui me flatte d'une esperance que mon exil va estre plus doux: Car il me semble maintenant que ces Statuës ont le visage moins severe qu'elles n'avoient, & qu'elles m'accordent ma priere. Je souhaite que ces presages qui partent d'un esprit crâintif, soient entierement veritables, & que la juste colere du Dieu que j'ai offensé s'adoucisse à mon égard!

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IX.

AU ROY COTTIS.

Il implore le secours de ce Prince.

GRAND Roy qui tirez vôtre origine [a] d'Eumolpe, si la renommée qui parle sans cesse vous a fait sçavoir que je suis relegué sur la frontiere de vos Etats, écoutez ma tres humble priere, ô Prince le plus humain de l'Univers, ne me refusez-pas dans mon exil une assistance que vous pouvez me donner.

a *Eumolpi.* Il estoit fils de Neptune & de Chione, fille de Borée & d'Orithie. Il vint de Trace dans l'Attique.

La fortune m'a livré à vous, dont je n'ai pas sujet de me plaindre, car en cela seulement elle ne m'a point paru ennemie. Je viens de faire naufrage, recevez-moy favorablement dans vos ports, afin que je trouve autant de seureté sur vos terres que sur la mer. C'est sans doute une vertu Royale d'assister les malheureux : elle est digne d'un grand Prince comme vous; & même elle est convenable à l'élevation de vostre fortune : elle ne sçauroit égaler la grandeur de vostre courage.

La puissance ne paroist jamais avec tant d'éclat, que lorsqu'elle ne souffre pas qu'on lui fasse des prieres vaines. La splendeur de vostre race qui tire son origine des Dieux, demande cela de vous. Eumolpe cet illustre Auteur de vostre maison, & [a] Ericton son ayeul maternel vous persuadent la même chose. C'est en quoi vous ressemblez aux Dieux, car vous exaucez les prieres de ceux qui implorent vostre secours.

Pourquoy rendrons-nous des honneurs aux Dieux, si on leur ôte le desir de faire du bien aux hommes? Si Jupiter fait la sourde oreille à ceux qui le prient, pourquoy immolerat'on des victimes sur ses Autels? Si Neptune ne rend pas la mer calme pen-

a *Erichthonius.* Ericthon fils de la Terre fut institué par Minerve Roy des Atheniens.

dant ma navigation, pourquoy lui offriraije en vain de l'encens ? Et pourquoy le laboureur immolera-t'il à Cerés une truye pleine, s'il se voit frustré dans ses esperances ? un vigneron qui ne verra pas couler de vin doux sous ses pieds, n'égorgera point en sacrifice un bouc à Bacchus. Je prie les Dieux que Cesar gouverne aussi-bien l'Empire qu'il prend soin de sa Patrie.

C'est donc par l'utilité que les hommes & les Dieux sont appellez grands, selon le bien qu'ils procurent. Et vous, illustre Cotis, digne fils de vôtre pere, secourez aussi un mal-heureux qu'on a relegué pres vos estats. C'est un sensible plaisir à un honneste homme d'assister les gens dans leur besoin, il n'y a pas un meilleur moyen pour parvenir à la gloire. Qui est-ce qui ne maudit pas la memoire d'Antiphate Roy des Lestrigons ? Et qui ne loüe au contraire l'humeur liberale d'Alcinoüs ? Vous n'avez pas eu pour pere ni [a] Cassander, ni Capharée, ni le Tiran Phalaris. Mais vous estes fils d'un vaillant homme qui estoit invincible à la guerre, & qui n'aimoit point le sang pendant la paix.

Au reste le soin que l'on a pris de vous élever aux beaux arts, vous a inspiré des

a *Cassandrous.* Il s'empara de la Macedoine & fit égorger toute la race d'Alexandre.

mœurs douces, & entierement éloignées de toute ferocité. Aussi n'y a t'il point de Roy qui ait fait un si grand progrez aux sciences, ni qui s'y soit attaché plus que vous. le faites voir par vos Poësies, car si l'on y supprimoit vostre nom, je ne dirois pas qu'elles vinssent d'un Auteur de Thrace. Orphée n'est donc pas le seul qui a illustré ce païs; la Thrace est aussi superbe de vous avoir mis au monde. Comme vous avez un grand courage, vous prenez les armes dans le besoin, & vous revenez alors tout couvert du sang de vos ennemis. Mais quand vous avez quitté le javelot, & que vous n'estes plus à cheval; lorsque vous avez ainsi employé le temps aux travaux de Mars, selon le desir de vostre pere, & que vous vous dechargez de ce fardeau, ne voulant pas languir dans l'oisiveté, vous taschez par la voye des Muses de vous élever au dessus des Astres.

Vostre inclination aux belles lettres me donne quelque commerce avec vous : car nous offrons vous & moy nôtre encens dans le même temple. Grand Prince qui faites de si beaux vers, je vous supplie humblement en qualité de Poëte, d'ordonner à vos sujets de ne me pas inquieter dans mon exil. Je ne suis pas relegué dans la Province de Pont pour avoir fait quelque meurtre, ni pour avoir donné du poison, non plus que pour avoir mis mon seing & mon nom à

quelque

quelque fausse écriture, ni enfin pour avoir fait des choses contre les loix.

Cependant il faut que j'avoüe que je suis encore plus criminel, que si j'avois commis tous ces crimes. Ne demandez pas ce que c'est; j'ay eu l'imprudence de faire l'art d'áimer, sans quoy je serois innocent; mais ne vous informez pas si je suis d'ailleurs coupable, afin que je fasse voir que cette Poësie fait toute ma faute. Neanmoins le Prince que j'ay offensé a paru bien moderé dans sa vangeance, puisqu'il ne m'a rien osté que le bonheur de voir ma patrie. Maintenant que j'en suis éloigné, faites que le voisinage de vos Estats me fasse vivre en seureté dans le malheureux sejour de mon exil.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE X.

A MACER.

Que le souvenir de ses divertissemens augmente encore son chagrin.

NE reconnoîtrez-vous pas à mon cachet qu'Ovide vous écrit cette lettre ? Que si mon anneau à cacheter ne vous le fait point sçavoir ; ne le connoîtrez vous pas à mon écriture ? Auriez-vous par la longueur du temps perdu tout à fait l'idée de ces choses ? Seroit-il possible que vos yeux n'en pussent plus discerner les traits ?

Mais n'importe que vous ne vous souve-

niez plus quelle est la graveure de mon cachet, & mon écriture, pourveu que vous m'ayez conservé dans vôtre souvenir. Vous me devez cette marque d'amitié par les longues habitudes que nous avons eu ensemble, par l'alliance qu'il y a entre ma femme & vous, & par nos communes études que vous sceutes mieux employer que moy, ne vous estant attiré par vôtre science aucune méchante affaire.

Vous faites un Poëme qui continuë l'Iliade de l'immortel [a] Homere; ainsi vous nous ferez voir toute la guerre de Troye. Mais l'imprudent Ovide reçoit une recompense funeste, pour avoir enseigné l'art d'aimer. Les Poëtes ont neanmoins beaucoup de mysteres communs entre eux, quoiqu'ils suivent des routes differentes. Vous vous souvenez apparemment de toutes ces choses, quoique nous soyons fort éloignez l'un de l'autre; & je pense que vous souhaiteriez de me soulager dans mes malheurs.

Nous avons veu par vostre moyen les plus belles villes de l'Asie, & parcouru la Sicile. Nous avons veu le Ciel éclairé des flammes du Mont Etna, qu'un Geant enseveli dans ses cavernes vomit de sa gorge

a *Restabat Homero.* Homere finit l'Iliade à la mort d'Hector, & Macer avoit en repris de continuer ce beau Poëme jusqu'à la prise de Troye.

épouvantable ; nous avons encore veu les lacs d'Enna, les étangs puants de Palice, & les ruisseaux de Cyane que l'Anope mesle avec ses eaux. La Nimphe Arethuse n'est pas loin de là, qui pour s'échaper d'un fleuve d'Elide, se cache quelque temps sous la mer, & montre ensuitte son cours dans la Sicile. Je passay prés d'une année en ce pays là. Ha qu'il est bien different du climat des Getes ? Mais qu'est-ce que tous ces lieux en comparaison de plusieurs autres que nous avons veus ensemble dans nôtre agreable voyage ?

Soit que nous ayons voyagé par mer dans des vaisseaux embellis de peintures, ou par terre dans de bons carrosses, nous avons trouvé souvent le chemin trop court pour nôtre conversation, & nous avions beaucoup plus des choses à nous dire, que de chemin à faire. Souvent le jour ne suffisoit pas à nos entretiens, & les plus grands jours de l'Esté finissoient plûtost que nos discours. Les amis comptent pour quelque chose d'avoir craint ensemble les perils de la mer, d'avoir fait des affaires ensemble, & ensuite d'en tirer des sujets de divertissements qui ne fassent point rougir. S'il vous souvient toûjours de cela, quoique je sois éloigné de vous, je seray devant vos yeux comme je l'estois avant ma disgrace.

Pour moy tout relegué que je suis sous le

pôle au bout du monde, où jamais les aſtres ne ſe couchent dans les eaux de l'Ocean, je ne laiſſe pas de vous voir des yeux de l'eſprit, & ſouvent je m'entretiens avec vous ſous la froide conſtellation de l'Ourſe. Vous eſtes icy ſans le ſçavoir, & j'y parle avantageuſement de vous pendant voſtre abſence : vous venez au pays des Getes du milieu de Rome ſans en partir. Uſez-en de même à mon égard, & comme vous eſtes dans un climat beaucoup plus heureux que celui-cy, conſervez moy toûjours dans vôtre cœur & dans voſtre ſouvenir.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XI.

A RUFUS.

Que son exil ne l'empeche pas de se souvenir toûjours de luy.

OVIDE qui a eu le malheur de composer l'art d'aimer, vous envoye cette lettre avec precipitation, pour vous témoigner qu'il se souvient de vous, quoique nous soyons éloignez l'un de l'autre de toute l'étenduë du monde. J'oublierai plustost mon nom, que je ne perdray le souvenir de vostre amitié. Je mourray même plûtôt que je manque de reconnoître les marques que

vous m'avez données d'une sincere tendresse.

Je me tiens fort obligé à vôtre bonté, d'avoir répandu des larmes sur mon visage, quand l'excés de ma douleur étouffoit les miennes. Je me sens fort redevable à vôtre amitié, de m'avoir voulu consoler, quand vous même aviez besoin de consolation. J'avoüe que j'ay sujet de me loüer de ma femme, puisqu'elle est tres-sage naturellement, mais vos remontrances les fortifient dans ce naturel. Je me réjoüis que vous soyez son oncle, comme Castor l'estoit [a] d'Hermione, & Hector d'Ascagne. Aussi prend elle grand soin de vous ressembler du costé des mœurs : & dans sa conduite elle fait bien voir qu'elle tient de vostre sang. Ce qu'elle auroit donc fait d'elle même, elle le fait mieux encore par les bons avis que vous lui donnez. Un cheval qui par sa vigueur pourroit remporter le prix à la course, courra sans doute plus viste s'il est incité par la voix & par l'éperon.

Aureste Rufus, je m'apperçois que vous executez tres-fidelement ce que je vous mande du lieu où je suis, & que vous ne vous rebutez pas de la peine que je

a *Hermiones*. Hermione fille d'Helene estoit Niece de Castor.

vous donne. Que les Dieux vous en recompenſent, puiſque je ne le puis pas moi-même : Ils ne manqueront pas de le faire, s'ils voyent ces actions de bonté. Je ſouhaite cependant que vous ayez une longue vie pour pratiquer la vertu, vous qui eſtes le plus grand ornement de la ville de Fondi.

LES ELEGIES D'OVIDE

Ecrites dans la Province de Pont.

LIVRE TROISIE'ME.

ELEGIE I.

A SA FEMME.

Il la conjure de solliciter Livie à rendre son exil plus doux.

MER funeste qui fus autrefois battuë des rames de Jason : & toy Scithie, que je vois toûjours couverte de neige & d'ennemis, quand est-ce que je vous quitteray pour aller dans un autre païs qui soit moins sujet aux brigandages ? seray-je toute ma vie par-

mi des barbares, & seray-je enseveli dans le territoire des Tomitains ?

Province de Pont, excuse moy si je dis que tes frontieres ne joüissent jamais de la paix, puisqu'elles sont toûjours ravagées par la cavalerie des ennemis. Tu me permettras aussi de te dire que par ton mechant terroir tu me fais paroître mon exil plus rigoureux & plus incommode. Tu n'as jamais le plaisir de sentir les fleurs du Printemps. Tu ne vois jamais de moissonneurs nuds : & l'Automne ne te donne point de pampres embellis de raisins. Mais il y a chez toy en tout temps un hyver insupportable. Tes mers sont glacées, & les poissons y nagent souvent sous la glace, qui les y tient enfermez. Tu n'as pour toutes fontaines que des eaux presque salées comme celles de la mer, & lorsqu'on en boit on ne sçait si elles n'alterent pas plus, qu'elles n'appaisent la soif. Tes campagnes decouvertes n'ont que quelques arbres sans fruit ; elles representent la mer. On n'y entend point chanter les oyseaux, à moins qu'il n'en vienne des bois éloignez pour boire des eaux de la mer avec leur gosier enroüé. Tes champs sont tout herissez d'absinte, & cette moisson amere est fort convenable à ce lieu.

Ajoutez à cela nos continuelles frayeurs, voyant toûjours l'ennemi à nos portes, où il jette mille flèches trempées dans du poison

mortel. Et puis ce païs est éloigné de tout commerce du monde, & l'on n'y sçauroit venir en seureté, ni par terre, ni par mer. Il ne faut donc pas trouver étrange si pour mettre fin à mes maux je demande un autre lieu pour mon bannissement.

Mais il est bien plus étrange, ma femme, que vous regardiez d'un oeil sec toutes mes miseres, & que vous n'en versiez point de larmes. Si vous me demandez ce que vous devez faire, c'est de chercher un remede à mes maux, & vous le trouverez aisément si vous le voulez trouver. C'est peu que de le vouloir, il faut que vous desiriez ardemment d'en venir à bout, & qu'à force d'y penser, vous ne dormiez presque pas.

Je suis persuadé que plusieurs le veulent, car qui pourroit concevoir tant de haine contre moy, que de souhaiter que ma vie se terminât dans l'exil? Il faut donc que vous travailliez à cette affaire & de toutes vos forces, & que vous y passiez les jours & les nuits pour l'amour de moy. Oüi ma femme vous devez estre la premiere à vous acquitter de ce devoir.

J'ai parlé de [a] vous dans mes Ouvrages d'une maniere si glorieuse, qu'on vous regarde comme le modelle d'une femme affec-

a *Magna persona.* Pour dire un grand nom; cette façon de parler est peu commune.

tionnée à son mari. Prenez garde de ne pas perdre cette belle reputation, & ne souffrez point que mes loüanges soient fausses à cet égard. Quand même je ne m'en plaindrois pas, la renommée ne laisseroit pas de s'en plaindre sourdement : & elle auroit raison de le faire, si vous negligez ce qui me regarde.

La fortune m'a suscité des malheurs d'un si grand éclat, que j'en suis plus connu dans le monde que je n'estois autrefois. Capanée devint fameux par les coups de foudre qui le terrasserent. [a] Amphiaraüs n'est connu que pour avoir esté englouti dans la terre avec ses chevaux. Si Ulisse eust esté moins errant, il en seroit moins celebre. Et Philoctete doit à sa blessure sa plus grande reputation.

Si les gens mediocres comme moy peuvent trouver place parmi ces Heros, je puis dire que ma disgrace a donné de l'éclat à mon nom. Mes vers vous feront connoître, puisqu'ils vous ont mis en parallele avec l'illustre Battis de l'Isle de [b] Cos. Toutes vos actions seront regardées sur le grand Theatre du monde, & vous aurez pour té-

a *Amphiaraüs.* Amphiaras de Thebes fut abismé dans la terre avec le chariot qu'il menoit.

b *Coa battide.* Nous avons dit que Philetas avoit fait des Vers à la loüange de Battis qu'il aimoit passionnément.

moins de voſtre vertu une infinité de perſonnes. Soyez perſuadée qu'à tous les éloges que je vous donne dans mes vers, le Lecteur demande ſi vous les meritez. Et comme je croy que pluſieurs vous jugeront digne de ces loüanges; auſſi ſe trouvera-il beaucoup de femmes qui voudront cenſurer vos actions. Faites donc enſorte que ces jalouſes ne puiſſent pas dire de vous: elle eſt bien lente à donner du ſecours à ſon pauvre mari. Et puis que manquant de force, je ne puis pas mener mon chariot, prenez en vous ſeule la conduite.

Epuiſé de ſang par ma maladie; j'ay recours à vous comme à mon Medecin: je n'ai qu'un ſouffle de vie, aſſiſtez-moy: Et puis que vous le pouvez, faites maintenant pour moy ce que je ferois pour vous, ſi j'eſtois en meilleur eſtat que je ne ſuis. L'affection que vous me devez par les liens du mariage demande cela de vous. Bien plus ma femme, vous y eſtes obligée par vôtre propre vertu. Vous devez cela à la maiſon dont vous ſortez, afin que vous ne lui faſſiez pas moins d'honneur par le bon uſage de vôtre devoir, que par vôtre probité. Quand même vous feriez toutes choſes, ſi vous ne donnez pas lieu d'être loüée, on ne croira point que vous ayez frequenté la vertueuſe Martia.

Si vous avoüez la verité, vous ne pour-

rez pas me dire que je sois indigne de vos soins. J'avoüe de mon costé que vous m'en rendez avec usure, & que l'envie la plus obstinée ne sçauroit vous nuire là-dessus. Mais outre les choses que vous avez faites, ayez l'ambition de paroître fort sensible à mes miseres. Taschez de me faire releguer dans une region moins exposée aux courses des ennemis : Je n'auray plus rien à desirer de vos bons offices.

Ce que je demande est considerable ; mais cela ne sçauroit faire tort à celle qui le demandera ; & quand même vous ne l'obtiendriez pas, il n'y a rien à craindre dans ce refus. Au reste ne vous faschez pas si je vous conjure si souvent dans mes vers de faire ce que vous faites, & de vous prendre vous même pour modelle. Le son des trompettes n'est pas inutile à inspirer de l'ardeur aux plus vaillans hommes, & les Capitaines n'oublient pas d'exciter par leurs paroles les plus courageux au combat. On connoit assez vostre vertu par les preuves que vous en avez données en tout temps ; faites que vôtre courage ne cede en rien à vôtre vertu.

Je ne demande pas que vous preniez pour ma defense une hache comme une [a] Amazone, & que vous portiez un bou-

a *Amazonia securis.* Les Amazonnes portoient la hache dans les combats.

clier à la main. Je demande seulement que vous adoriez un Dieu, non pas pour m'en attirer les bonnes graces, mais pour adoucir un peu la colere qu'il a contre moy. Si vous manquez de faveur auprés de lui, vos larmes vous tiendront lieu de faveur; & par cet endroit plustôt qu'autrement vous pouvez flèchir les Dieux. Mes maux ne laisseront point tarir vos larmes, & je pourray vous fournir une ample matiere de pleurs. Dans l'estat où sont mes affaires, je pense que vous aurez de quoy pleurer toute vôtre vie : ma deplorable fortune vous en donne le sujet.

Que s'il vous falloit racheter ma mort par la vôtre, dont je serois bien fâché, vous n'auriez qu'à suivre l'exemple de la femme d'Admet. Et si vous vouliez éluder les galants qui vous presseroient de violer la foy que vous me devez, vous imiteriez Penelope. Que s'il vous prenoit envie d'estre la compagne de vôtre mari en l'autre monde, vous suivriez dans vôtre mort l'exemple de Laodamie. Et si vous souhaitiez de vous jetter toute vive dans le feu du bucher funebre, on vous proposeroit Evadné.

Il n'est pas besoin que vous mouriez, ni que vous brodiez de la toile comme [b] Pene-

a *Admeti conjux.* Il parle d'Alceste.
b *Icarioside tela.* Penelope estoit fille d'Icare.

lope. Vous n'avez qu'à prier Livie, dont l'eminente vertu peut faire vanter nôtre siecle que l'antiquité n'a point d'Heroïne plus recommandable en pudicité. Et comme cette Princesse à la beauté de Venus, & la sagesse de Junon, elle seule a esté digne d'être Epouse d'un grand Dieu.

Pourquoy craignez-vous de l'aborder? vous n'avez-point à flêchir l'impitoyable Progné, ni la cruelle [a] Medée, ni les Danaïdes, ni Clitemnestre, ni Scylla qui est la terreur des Mers de Sicile, ni la magicienne Circé, ni l'épouvantable Meduse avec ses cheveux trassez de serpens. Vous addressez vos prieres à une grande Princesse, en qui la fortune fait bien voir qu'elle est clairvoyante, & que c'est à tort qu'on l'accuse d'estre aveugle. Il n'y a rien aprés Cesar de plus grand qu'elle dans tout le monde.

Tachez de bien prendre vostre temps pour lui demander cette grace, de peur que vous ne vous embarquiez par un vent contraire. Les Oracles ne rendent pas toûjours leurs reponses, & même les Temples ne sont pas toûjours ouverts. Quand la ville sera dans l'estat, où je m'imagine qu'elle est, qu'il n'y aura rien de facheux qui rende le peuple triste. Lorsque la maison d'Au-

a *Filiave Aeta.* C'est Medée fille d'Aete.

guſte, qu'on doit reverer comme le Capitole, ſera dans la joye & dans la paix, abordez l'Imperatrice ſous la conduite des Dieux, & croyez que vos paroles me ſeront de quelqu'utilité.

Si vous la trouvez trop occupée, remettez vôtre deſſein à une autre occaſion, de peur de ruiner mes affaires, en voulant les avancer precipitamment. Je ne vous recommande pas d'attendre qu'elle ſoit entierement deſocuppée; car à peine lui reſte-t'il aſſez de temps pour s'habiller.

Lorſque vous verrez le Senat en corps au Palais d'Auguſte, paſſez à travers la foule: & quand vous ſerez devant Junon, ſouvenez-vous de bien ſoûtenir le perſonnage de ſuppliante. Ne vous aviſez point d'excuſer ce que j'ai fait; il faut paſſer ſous ſilence une affaire qui ne vaut rien. Que vos paroles ſe bornent à exprimer vos prieres avec triſteſſe. Verſez ſur le champ un torrent de pleurs, & vous proſternant à terre, étendez vos bras aux pieds de la Divine Livie. Ne lui demandez pour toute grace que de m'éloigner d'un peuple qui eſt un cruel ennemi; n'eſt-ce pas aſſez pour mon mal-heur d'avoir la fortune contre moy?

Je vous donnerois encore d'autres avis, mais peut-eſtre que la crainte venant à troubler voſtre eſprit à peine pourrez-vous

dire d'une voix tremblante ce que je vous ay déja recommandé. Je crois neanmoins que vôtre trouble ne vous fera point de tort, si Livie voit que son air majestueux vous inspire cette crainte. D'ailleurs s'il arrive que vos pleurs entrecoupent vos paroles, cela ne vous nuira pas. Les larmes sont quelquefois aussi éloquentes que les discours.

Choisissez aussi un jour heureux pour cette entreprise, & qu'elle se fasse à une heure propre, & sous des augures favorables. Mais auparavant allumez du feu sur les saints Autels; ensuite offrez de l'encens & du vin tout pur aux grands Dieux. Adorez sur tout le Divin Cesar, sa famille & son Epouse. Je prie les Dieux qu'ils vous soient propices comme ils ont accoutumé, & qu'ils regardent vos larmes avec un visage riant.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE II.

A COTTA.

Il se loüe de son amitié, qu'il tachera de rendre immortelle par ses Poësies.

JE souhaitte, mon cher Cotta, que le salut que je vous envoye dans cette lettre, aille jusqu'à vous, & vous soit rendu. Car la joye que j'ay d'apprendre que vous vous portez bien diminue mes tourmens, & vous me faites joüir d'une parfaite santé dans une bonne partie de moi-même. Lorsque les autres chancelent, & qu'ils abandonnent les voiles, vous estes

le ſeul qui me ſervez d'anchre à retenir mon vaiſſeau tout briſé qu'il eſt de la tempeſte.

Je ſuis charmé de voſtre affection, & j'excuſe ceux qui m'ont quitté aprés mon malheur. Quand le tonnerre frappe un ſeul homme, pluſieurs autres en ſont effrayez, & ceux qui ſe trouvent prés du foudroyé en ſont auſſi tôt ſaiſis de crainte. Lorſqu'un mur menace de ruine, perſonne ne va à l'entour, de peur d'en eſtre accablé. Ceux qui ſont eſclaves de leur ſanté avec des apprehenſions continuelles évitent la contagion & le voiſinage des malades, pour ne pas gaigner leur mal. Pour moy je ſuis perſuadé que pluſieurs de mes amis m'ont abandonné par crainte, pluſtôt que par haine. Ils ne manquoient point de tendreſſe, ni de bonne volonté à me ſervir; ils ont redouté les Dieux qui ſont irritez contre moy. On peut bien les appeller prudens & timides, mais non pas mechans.

C'eſt ainſi que mon humeur indulgente me porte à excuſer mes amis, & à ne leur reprocher aucun crime. Que ces gens là ſe contentent d'être excuſez, ils pourront même ſe juſtifier par mon temoignage. Mais vous mes fideles amis, vous m'eſtes bien plus conſiderables, quoique vous ſoyez en petit nombre, puiſque vous n'avez pas craint de me ſecourir dans mes plus preſſants mal-

heurs : Aussi la reconnoissance des obligations que je vous ay, ne s'effacera jamais de mon cœur, que lorsqu'il sera reduit en cendres.

Non non je me trompe, cette reconnoissance me survivra, si les siecles à venir se souviennent de lire mes écrits. Nos corps privez de la vie sont brulez dans le bucher funebre, sans que nostre gloire & nôtre nom puissent jamais perir dans ces flammes. Thesée & Orestes sont morts, les loüanges de l'un & de l'autre durent eternellement. La posterité vous loüera aussi, mes chers amis ; & vôtre reputation deviendra celebre par mes Ouvrages.

Vous estes déja connus au pays des Sauromates & des Getes, & ces barbares estiment vostre generosité. Comme j'en parlois dernierement, car j'ay appris la langue des Getes & des Sauromates, un vieillard qui se trouva dans la compagnie où j'estois, nous tint ce discours. Illustre étranger, le nom d'amitié ne nous est pas non plus inconnu, quoique nos rivages du Danube soient fort éloignez de Rome. Il y a en Scythie une contrée que nos Anciens appelloient Taurique, & qui n'est pas loin des Getes. Je suis né en ce païs là, dont je n'ay point de regret. Les Tauroscythes adorent Diane ; on y voit encore aujourd'huy un Temple bâti à son honneur sur de grandes

colomnes, & l'on y monte par quarante degrez. La tradition porte qu'il y avoit une statuë de Diane; mais pour vous donner sujet de n'en pas douter, c'est que son piedestal est maintenant vuide; & l'Autel qui estoit de marbre blanc, n'est plus de cette couleur, à cause du sang qu'on y a répandu.

La Prestresse de ce Temple doit estre Vierge & choisie entre les plus nobles du païs; & par une ancienne coûtume il faut qu'elle égorge un Etranger pour le sacrifier à la Deesse. Sous le regne de Thoas Prince illustre & tres fameux dans les Palus Meotides & sur les rivages du Pont Euxin, une certaine Iphigenie y fut, dit-on, transportée à travers la vaste Region de l'air: On tient qu'estant enlevée sous un nuage par les vents, Diane la mit en ces lieux.

Cette Iphigenie suivant la coûtume, avoit déja fait ces horribles sacrifices avec repugnance, quand deux jeunes hommes embarquez sur mer vinrent moüiller l'anchre à nos costes. Ils estoient de même âge, & s'aimoient également. L'un d'eux s'aploit Oreste & l'autre Pylade, noms fameux dans la posterité. Aussitôt on les mena devant l'Autel inhumain de Diane, les mains liées derriere le dos. La Prestresse tenant ces captifs les [a] arrosa d'eau pour les purifier, &

a *Spargit aqua.* Les Anciens dans leurs sacrifices arrosoient d'eau les victimes pour les purifier avant qu'elles fussent immolées.

leur mit ensuite sur la teste une mitre qui estoit fort haute. Tandis qu'elle preparoit le sacrifice, & qu'elle leur mettoit autour de la teste les bandelettes sacrées : pendant qu'elle cherchoit des pretextes pour retarder cette ceremonie, elle dit à ces jeunes gens, je ne suis point d'une humeur cruelle, ainsi vous me devez pardonner si je fais un sacrifice plus Barbare que le lieu où je suis. C'est une coutume de cette Nation. Mais de quelle ville venez-vous ? Et par quelle route mal-heureuse estes-vous venus debarquer icy ?

Elle parla de la sorte, & quand elle sçeut le nom de leur païs, elle trouva qu'ils étoient de sa ville. Il faut, leur dit-elle, que l'un de vous deux soit immolé pour victime à ce sacrifice, & que l'autre s'en retourne porter la nouvelle chez-soy. Pylade voulant mourir, conjure son cher Oreste de s'en aller : celui-cy ne le veut pas, & tous deux disputent à l'envi à qui s'exposera à la mort. Voila le seul different qu'ils eurent jamais ensemble ; tout le reste de leur vie se passa dans une grande union.

Pendant que ce combat d'amitié se passoit entre ces jeunes gens ; Iphigenie écrivit une lettre à son frere, & par un étrange avanture, ce fut à lui-même qu'elle la donna. Aussitôt ils enleverent du Temple la statuë de Diane, & se sauvant à la derobée,

ils s'en retournerent par mer. La merveilleuse affection de ces jeunes hommes, passe encore aprés plusieurs siecles pour un grand exemple d'amitié parmi les Scythes.

Aprés le recit que fit ce vieillard d'une histoire si connuë, toute l'assemblée loüa l'action, & la constante fidelité de ces deux amis. C'est à dire qu'en ce climat le plus barbare du monde, le seul nom d'amitié est capable de toucher les cœurs les plus inhumains. Que ferez-vous donc vous autres qui estes nez en Italie, puisque de telles actions peuvent amollir les Getes?

Ajoutez à toutes ces choses la douceur de vostre esprit, & la bonté de vos mœurs qui marquent vostre haute naissance. [a] Volesus l'Illustre Auteur de vostre race du costé de vostre pere, & Numa dont vous tirez vôtre origine par vostre mere, vous reconnoitroient à vôtre sagesse pour un de leurs descendans. Vôtre maison même qui periroit, si vous n'estiez plus au monde, prouveroit la grandeur de vôtre ame par le nom fameux de Cotta qu'on lui a donné. Secourez-donc vostre ami dans son malheur, vous qui estes si digne de cette extraction: & soyez bien persuadé que cela convient à un homme de vôtre merite.

a *Volesus.* Il estoit Sabin & vint s'établir à Rome avec Tatius.

LES

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE III.

A FABIUS MAXIMUS.

Recit d'un ſonge.

MAXIME qui brillez comme un Aſtre dans la Famille des Fabiens, s'il vous reſte quelque temps pour écouter un banni que vous honnorez de vôtre amitié, donnez-lui un peu d'audiance. J'ay à vous raconter une choſe que j'ay veuë, ſoit que c'ait eſté l'ombre d'un corps, ou la repreſentation d'un ſonge.

Il eſtoit nuit, & déja la Lune donnoit dans ma chambre par les feneſtres, comme

lorſqu'elle eſt dans ſon plein. Je goutois les douceurs du ſommeil qui ſoulage les chagrins de tout le monde, & j'eſtois languiſſamment couché dans mon lit, quand tout d'un coup j'entendis fremir l'air agité par des aiſles, & la feneſtre ébranſlée fit un petit bruit. Je me reveille en ſurſaut, & m'appuye ſur le coude gauche, mon cœur palpitant de crainte.

L'amour m'apparut debout, avec un viſage tout changé ; il portoit d'une façon triſte un ſceptre de bois d'erable à ſa main gauche. Il n'avoit point de collier, ni de ruban attaché à ſes cheveux ; & bien loin qu'ils fuſſent friſez comme autrefois, ils tomboient tout plats ſur ſon viſage qui me paroiſſoit affreux. Je vis que les plumes de ſes aîles étoient heriſſées comme celles d'une colombe quand pluſieurs mains ont paſſé deſſus.

Sitoſt que je le connus, car nul autre ne m'a jamais eſté plus connu que lui, je lui parlay librement en ces termes. Enfant qui as trompé ton maître, qui es cauſe de mon exil, & à qui je me repens d'avoir donné des preceptes, tu viens donc en ce païs où il n'y a jamais de paix, & où le Danube eſt toûjours glacé ? Quel eſt le ſujet de ton voyage ? viens tu voir les maux que j'endure ? Peut-eſtre ne ſçais-tu pas qu'ils font bien murmurer contre toy.

C'eſt toy qui dans ma jeuneſſe m'as le premier inſpiré des vers amoureux, & qui m'as porté à la Poëſie, où l'on met le Pentamettre aprés l'hexametre. Tu n'as point ſouffers que mon eſprit ſe ſoit élevé comme Homere, ni que j'aye decrit les actions des grands Capitaines. Peut-être que ton arc & tes feux ont diminué le peu de genie que j'avois naturellement. Car tandis que j'ay chanté ce qui ſe paſſe dans ton Empire, & dans celui de ta mere, je n'ay entrepris aucun grand Ouvrage.

Mais pour comble de mal-heurs j'ay eu l'imprudence de faire des vers pour t'inſtruire à devenir habile. Auſſi m'ont-ils attiré pour ma recompenſe un cruel exil qui me fait paſſer triſtement mes jours à l'extremité du monde parmi des Nations turbulentes. Ce n'eſt pas ainſi qu'Orphée fut traitté [a] d'Eumolpe ſon Diſciple : Olimpe ne paya pas d'ingratitude ſon maître le Satyre de Phrigie : Et Chiron ne reçût pas un tel ſalaire d'Achille, dont il avoit eſté gouverneur. On ne dit pas que Numa ait mal-traitté [b] Pithagore, ſous lequel il avoit étudié. Mais pour ne plus raporter de pareils exemples des anciens, je ſuis le ſeul qui ay peri

a *Chionides Eumolpus* Nous avons dit qu'Eumolpe eſtoit fils de Neptune & de Chione.

b *Pithagora.* Numa Pompilius ſecond Roy de Rome eſtudia ſous le fameux Pitagore.

par mon disciple. Dans le temps que je te donne des armes & des instructions, enfant libertin, ton maître reçoit cette recompense pour t'avoir rendu sçavant.

Tu sçais neanmoins, tu pourrois bien l'assurer avec serment que je n'ay jamais attenté à la chasteté du lit Nuptial. Nous avons écrit pour les Dames qui se coiffent & s'habillent en coquettes. De grace dis-moy un peu, quand est-ce que tu appris à tromper les femmes mariées, & à rendre l'origine des enfans douteuse dans les familles? N'ay-je pas exclus de ces écrits avec beaucoup de rigidité toutes les Dames à qui la loy interdit le commerce des galants? Mais à quoy sert tout cela? si l'on croit que j'ay fait un ouvrage pour faciliter l'adultere qui est defendu si severement par nos Ordonnances?

Je souhaitte qu'il n'y ait rien qui puisse éviter tes flêches & que ton flambeau brûle toûjours avec une grande rapidité. Je souhaite que Cesar qui descend d'Enée ton frere, gouverne l'Empire heureusement, & qu'il voye tout le monde soûmis à ses loix. Fais donc ensorte que sa colere ne soit pas toûjours implacable contre moy, & qu'il veüille me punir dans un autre lieu plus commode. J'avois dit ces choses, ce me semble, à l'enfant qui porte des aisles, & voicy comme il me repondit. Je jure par mon flambeau & par mes flêches, qui sont

les armes dont je me sers : je jure aussi par ma mere & par la teste de Cesar que vous ne m'avez rien enseigné qui ne soit permis, & qu'il n'y a rien de mauvais dans tous vos preceptes. Plût aux Dieux que vous puissiez vous justifier aussi bien du reste que de cecy.

Mais Ovide, vous avez plus de mal à craindre d'un autre costé. Quoiqu'il en soit neanmoins, vous ne devez pas renouveller vostre douleur : cependant vous ne sçauriez vous justifier de la faute que vous avez faites. Au reste quoique vous coloriez vostre crime du nom d'erreur, le Prince qui vous punit est plus indulgent que vous ne meritez. J'ay pourtant pris mon essort à travers d'immenses chemins pour venir vous voir, & pour vous donner quelque consolation dans l'excés de vostre misere. J'avois déja veu ce pays à la sollicitation de ma mere, quand je vins lancer mes traits contre la Princesse de Colchos.

Mais si vous voulez sçavoir pourquoy je reviens icy aprés tant de siecles, je vous diray que c'est pour vous voir, vous que j'aime comme un homme qui a combatu sous mes ordres. Bannissez donc toute crainte, la colere de Cesar s'appaisera, & vous verrez quelque jour l'accomplissement de vos souhaits. Ne craignés pas ce retardement, le temps que nous desirons est proche : le

triomphe qui se prepare va remplir de joye tout l'Univers.

Maxime, si je doutois que vous ne fussiez point favorable à ce que je viens de dire, je pourrois croire que les Cignes sont aussi noirs que Memnon. Mais le lait ne perd pas sa couleur par le mélange de la poix, ni le marbre blanc ne sçauroit prendre la noirceur du Terebinthe. Vôtre naissance convient à vôtre courage, vous agissez noblement en tout, & l'on voit reluire en vous la sincerité d'Hercule.

L'envie ce vice si lasche ne s'attaque point aux gens qui ont l'ame élevée, mais elle rampe par terre comme une vipere. Vostre esprit est plus sublime que vôtre illustre extraction, & vôtre genie paroit plus grand que le nom que vous portez. Que les autres nuisent aux miserables, qu'ils aiment à estre redoutez, qu'ils portent des traits trempez dans le fiel, vôtre maison est accoûtumée à secourir ceux qui ont recours à vous, au nombre desquels, je vous supplie de vouloir me mettre.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IV.

A RUFIN.

Il s'excuse de ne pouvoir pas chanter dignement le triomphe de Tibere.

VOSTRE Ovide, mon cher Rufin, vous écrit de Tomes, pour vous saluër de tout son cœur, & pour vous prier de vouloir estre le protecteur de son livre s'il tombe entre vos mains. C'est un tres petit ouvrage, & qui n'est point comparable aux preparatifs que vous faites, mais tel qu'il est je vous prie d'en prendre la protection.

Un homme bien ſain ſe maintient lui-même en ſanté, & n'a que faire de Medecin; mais ceux qui ſont dangereuſement malades cherchent des remedes pour ſe guerir. Les grands Poëtes n'ont pas beſoin de gaigner la bienveillance du Lecteur; quelque malaiſé qu'il ſoit à contenter, ils l'engagent malgré lui à la lecture de leurs ouvrages. Pour ce qui eſt de moy, mes longues miſeres ont affoibli mon eſprit, s'il eſt vray que j'en aye eu auparavant. Dans le peu de forces qui me reſtent je ne me ſoutiens que par voſtre appui, & ſi vous m'abandonnez je me tiens perdu ſans reſſource. Et comme je fonde toutes mes eſperances ſur voſtre protection, je ſuis en droit de pretendre que vous ſerez indulgent au livre que je vous envoye.

D'autres Poëtes ont décrit la magnificence du triomphe, dont ils ont eſté ſpectateurs: C'eſt beaucoup d'avoir veu les choſes que l'on veut tranſmettre à la poſterité. Mais pour moy à peine ay-je entendu le recit de ce triomphe, quoique jaye eſté fort attentif à l'écouter; & la renommée en cela a fait la fonction de mes yeux. Eſt-ce que l'on prend autant d'intereſt à entendre parler d'une choſe, qu'à la voir ſoi-même?

Je ne me plains pas de n'avoir point veu cet argent, cet or & cette pourpre qui jettoient un ſi vif éclat. Mais les

lieux, les combats, & les peuples representez en mille figures auroient enrichi mes vers. Les visages même des Rois captifs qui sont les indices de l'ame auroient peut-estre contribué en quelque sorte à embellir mon ouvrage. Ajoutez qu'il n'y a point d'esprit qui ne puisse s'échauffer aux acclamations de joye, & aux applaudissements du peuple : & par un semblable bruit je n'eusse pas eu moins de vigueur qu'un nouveau soldat en a pour les armes quand il entend sonner la trompette.

Que j'aye l'esprit plus froid que la neige & que la glace & plus que le lieu où je suis relegué, le seul visage du Prince qui est assis dans un char d'yvoire dissiperoit tout le froid de mes sens. Privé de ces avantages, & n'ayant pû rien apprendre que sur des bruits incertains, j'ay recours à vôtre assistance par le droit que m'attribuë vostre protection. Les noms des officiers ennemis, & les noms des places conquises me sont entierement inconnus. Enfin à peine ay-je eu de la matiere. Quelle partie seroit-ce de tant de choses considerables que la renommée pourroit m'apprendre, ou que quelqu'un me pourroit écrire ? C'est pourquoy, mon cher Lecteur, vous devez d'autant plus m'excuser s'il y a quelque faute ou quelqu'omission dans mon ouvrage.

Ajoûtez à cela que ma Lyre accoûtumée

au chant lugubre de mes plaintes a eu de la peine à joüer des airs de réjoüissance. Ainsi aprés une si longue tristesse, mal-aisement me vient-il d'agreables choses dans l'esprit. Il m'a même paru nouveau d'avoir un sujet de joye. Et comme les yeux qui ont perdu la coutume de regarder le soleil, craignent ensuite de le voir, ainsi mon ame abbatuë estoit lente à se réjoüir.

Au reste la nouveauté est charmante en toutes choses, & le retardement m'empêche de plaire de ce costé. Les autres qui ont décrit à l'envi ce magnifique triomphe sont apparemment déja lûs du monde : Le Lecteur estoit alteré à la lecture de leurs ouvrages, & sa soif sera passée quand les miens viendront entre ses mains. Leur eau estoit toute fraische, & la mienne sera tiede. Ce retardement ne vient pas de moy ni de ma paresse, mais c'est que je suis relegué au bout de la terre sur les bords du Pont-Euxin. Si la renommée nous apprend quelque nouvelle, ou que sans perdre de temps on fasse des vers sur ce sujet pour vous les faire tenir, une année entiere se passera. Il y a une grande difference à cueillir les premieres roses, ou à ne prendre que les dernieres qui seront restées sur les rosiers : Aussi ne faut-il pas s'étonner si de ces restes de fleurs on ne peut pas faire une couronne qui soit digne d'un grand Capitaine.

Je prie les Poëtes de ne pas croire que ceci soit dit contre leurs vers : je ne parle icy que de ma Muse. Chers Confreres du Parnasse, nous sacrifions vous & moy au même Dieu, s'il est permis à des miserabes comme moy d'estre de vostre assemblée dans une étroite liaison d'amitié, & je vous revere encore quoique je sois éloigné de vous. Il faut donc que je vous recommande mes Poësies, ne pouvant moi-même les faire valoir.

On n'estime les écrits qu'aprés la mort de leur Auteur, parce que l'envie a coûtume de morde avec injustice les ouvrages des vivans. Que si une vie miserable est une espece de mort, la terre est déja creusée pour moy ; & dans le malheur où je suis il ne reste plus qu'à m'enterrer. Mais quand tout le monde se dechaîneroit contre mon Poëme, il n'y a personne qui puisse desaprouver mon dessein. Que si les forces me manquent, ma volonté est toûjours loüable; & par cet endroit j'espere que les Dieux seront contens de mon offrande. C'est la volonté qui rend le sacrifice du pauvre aussi agreable aux Divinitez par une seule brebis, que s'il leur offroit un bœuf.

Ajoûtez que le sujet de ce triomphe est si grand, qu'il eust même paru difficile, au fameux Auteur de l'Eneïde. Et puis les vers tendres de l'Elegie n'en ont pu soûtenir la

grandeur avec leurs cadences inégales. Je suis maintenant en doute de quelle sorte de vers je me serviray dans l'autre triomphe qu'on va faire des Nations qui habitent les bords du Rhin. Les presages & les vœux des Poëtes ne sont pas vains. Il faut offrir un autre laurier à Jupiter, tandis que le premier est tout verdoyant.

Ce n'est pas Ovide qui vous parle, lui qui est relegué sur les bords du Danube parmi les Getes peuple inquiet & turbulent. Ces paroles viennent d'un Dieu qui reside dans mon cœur : Oüy c'est un Dieu qui m'inspire les presages que vous allez entendre. Livie, pourquoy cessez-vous de preparer le Char de Triomphe, & la Pompe qui l'accompagnera ?

La guerre presente ne doit pas vous causer le moindre retardement. La perfide [a] Germanie deteste & met bas les armes. Vous allez dire que mes predictions ont maintenant leur effet. Croyez ce que je vous dis, vous en serez persuadée dans peu de temps : les honneurs de vôtre fils augmenteront, & il montera comme auparavant sur un autre char de triomphe. Tirez vôtre robe de pourpre, pour vous en parer

[a] *Perfida Germania*. La Germanie se souleva contre les Romains, & leur défit trois legions commandées par Varus.

dans vôtre victoire. La couronne triomphale peut connoître vôtre teste, puisqu'elle y a déja esté mise. Que vostre bouclier & vôtre casque brillent d'or & de pierreries, & que les vaincus portent [a] les trophées. Que les villes soient representées en yvoire avec leurs murailles ceintes de tours, & que cette representation exprime les choses si vivement, qu'on puisse s'imaginer de les voir. Que le Rhin paroisse bourbeux & sanglant, avec ses cheveux épars sous ses roseaux brisez.

Les Rois Barbares captifs demandent déja leurs ornemens, & leurs vestemens Roiaux dont les richesses sont au dessus de leur fortune presente. Preparez donc toutes choses, Divine Princesse, comme vous avez fait plusieurs fois, & comme vous ferez encore, par l'invincible valeur de vos enfans. Dieux qui m'avez inspiré ce que je viens de predire, faites-en voir promptement l'effet conforme à ma prediction.

[a] *Trunca tropæa.* Lorsqu'on dressoit un trophée, on attachoit les despoüilles des ennemis à des arbres à qui l'on coupoit des branches.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE V.

A COTTA.

Il le remercie d'une harangue qu'il lui avoit envoyée de Rome.

SI vous demandez de quel endroit on vous envoye la lettre que vous lisez, elle vient du lieu où le Danube joint ses eaux à celles de la mer. Comme je vous ay déja décrit le pays, vous devez-vous souvenir de l'Auteur, & qu'Ovide s'est perdu par son esprit. Mais, Cotta, j'aimerois bien mieux vous aller saluer moi-même, que de vous saluër de si loin parmi les Getes Barbares.

Tout jeune que vous estes, vous ne degenerez pas de l'éloquence de vos peres : J'ay lû le beau plaidoyer que vous avez prononcé au barreau ; & quoique j'aye employé plusieurs heures à le lire avec une [a] grande rapidité, je me plains de son peu de longueur. Mais je l'ay rendu fort long en le relisant souvent, & la derniere lecture ne m'a pas moins plû que la premiere. Puis donc qu'estant relû tant de fois, il me Paroît toûjours agreable, il est tres beau par lui-même, & non par les graces de la nouveauté.

Heureux ceux qui ont veu ces beautez soûtenuës par l'action, & qui vous ont entendu prononcer ce chef d'œuvre d'éloquence ? Car bien que l'eau transportée puisse estre fort bonne à boire, elle est encore meilleure quand on la boit à la source, & l'on aime mieux manger du fruit sur l'arbre que dans le plat. Si je n'eusse point offensé Cesar, si ma Muse ne m'eust pas fait releguer je vous aurois entendu prononcer cette belle piece : Et peut-être aurois-je esté present à vôtre plaidoyé dans la compagnie des cent Magistrats dont j'avois accoûtumé d'estre autrefois. Ma joye eust esté plus grande de

a *Lingua properante.* Il falloit que ce playdoyé fut bien long. On permettoit à l'accusateur d'employer six heures à son discours & le defendeur pouvoit parler durant neuf heures.

me voir forcé par vos raisons à vous donner mon suffrage.

Mais puisque le destin aime mieux me priver de mes amis & de ma Patrie, pour me releguer parmi les Getes qui sont des peuples inhumains, je vous supplie de m'envoyer souvent des productions de vôtre esprit, puisque vous le pouvez faire afin que je puisse me flatter d'estre souvent avec vous par la lecture de vos écrits. Et si vous me jugez digne d'estre imité, continuez de m'en faire part, ils valent mieux que les miens. En effet, Maxime, comme il y a long-temps que je suis mort à vôtre égard, je tâche de revivre par mon esprit. Rendez-moy donc la pareille, & faites-moy le plaisir de m'envoyer tres souvent les fruits agreables de vôtre travail.

Cependant dites-moy un peu, vous qui estes si rempli de mes vers, ne vous font-ils pas souvenir d'Ovide ? A quelle sorte d'amis recitez-vous les Poësies que je vous ay envoyées. Depuis peu ? Ou ne les leur faites vous pas reciter comme vous avez souvent accoûtumé ? Ne vous plaignez-vous pas quelquefois contre vous même d'avoir oublié je ne sçay quoy qui est absent de vous, & d'avoir senti son absence ? J'ay veu autrefois qu'en ma presence vous disiez beaucoup de choses en ma faveur. Avez-vous presentement le nom d'Ovide à la bouche ?

Puiſſay-je expirer ſous les traits des Getes, & que ce genre de mort qui eſt proche de moy comme vous voyez ſoit la peine de mon parjure, ſi je ne vous vois preſque à tous momens malgré nôtre ſeparation: car graces aux Dieux il m'eſt permis d'aller en eſprit où je veux. Sitoſt que j'arrive dans la ville ſans crainte d'eſtre veu de perſonne, je m'entretiens ſouvent avec vous, & ſouvent vous me parlez.

Il me ſeroit difficile de vous exprimer la joye que je ſens alors, & combien ce temps a pour moy de charmes. Il me ſemble alors, s'il m'en faut croire, que je ſuis parmi les Dieux les plus fortunez du Ciel. Mais quand je reviens icy, je quitte la troupe celeſte, car la Province de Pont eſt peu differente des [a] Enfers. Que ſi malgré le deſtin je pretens ſortir de ce lieu, deſabuſez-moy, Maxime, de cette vaine eſperance.

A Styge. Il pretend que la Province de Pont eſt preſque auſſi deſagreable que l'enfer.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VI.

A un de ses amis qui ne vouloit pas estre nommé dans ses Poësies à cause d'Auguste.

VIDE qui est relegué sur les bords du Pont-Euxin écrit ce billet en vers à son son cher ami, dont il a presque dit le nom. Si j'avois eu l'imprudence de vous nommer, peut-estre me voudriez-vous mal de vous avoir écrit ? Mais pourquoy estes vous le seul qui ne voulez-pas que vostre nom paroisse dans mes Poësies, puisque tous les autres n'ont pas cette crainte ?

Si vous ignorez quelle est la clemence

de Cesar dans sa plus grande colere, vous pouvez l'apprendre de moy, puisque je ne retrancherois rien de la peine qu'il m'a imposée, si j'estois moimême juge de ma cause. Ce Prince ne defend à personne de se souvenir des amis. Il ne nous empêche pas de nous écrire l'un à l'autre : Ainsi vous ne ferez pas un crime de consoler vostre ami, & d'employer des paroles tendres pour soulager la rigueur de son destin.

Pourquoy donc, par une vaine crainte, faites-vous qu'un tel [a] respect attire la haine contre le Divin Auguste ? Nous avons veu quelquefois des gens frappez de la foudre revenir dans leur premier estat, sans que Jupiter en ait paru fâché. Et quoique Neptune eût brisé le vaisseau d'Ulisse, la Nimphe Leuchotheé ne laissa pas de le sauver du naufrage. Soyez persuadé que les Dieux sont quelquefois indulgens aux miserables, & qu'ils n'accablent pas toûjours ceux qu'ils ont punis. Il n'y a point de Dieu plus moderé que Cesar, il regle ses forces par la Justice. Ce Prince la mit dernierement dans un magnifique Temple de marbre, aprés l'avoir fort long-temps logée dans le sanctuaire de son cœur.

a *Reverentia talis.* Ovide veut dire que son amy peut faire passer Auguste pour un Prince trop severe par la crainte qu'il témoigne d'écrire à un simple banni qui n'est pas criminel d'Etat.

Il arrive bien souvent que Jupiter lance inconsiderement ses foudres sur plusieurs personnes innocentes. Parmi tant de gens que Neptune a fait perir dans la mer, combien s'en est-il trouvé qui ayent esté dignes du naufrage ? Quand des vaillans hommes sont tuez au Combat Mars avoüera t'il de n'avoir fait mourir que les méchans ? Que si vous voulez rechercher les actions des Romains, vous n'en trouverez aucun qui n'avoüe qu'il est justement puni. Ajoûtez à cela qu'il n'y a nul retour à la vie pour ceux qui meurent dans l'eau, ou dans le combat, ou dans le feu. Cesar au contraire a donné la vie à plusieurs criminels ; & il s'en trouve beaucoup qui lui doivent le soulagement d'une partie de leurs maux ; je voudrois bien estre de ce nombre.

Puis donc que nous avons le bon-heur de vivre sous un tel Prince, pourquoy croyez-vous qu'il y a du danger d'entretenir un commerce de lettres avec un banni ! Peut-estre que vostre crainte ne seroit pas mal fondée si vous estiez né sous le regne de Busiris ou de Phalaris. Cessez de deshonnorer par une vaine frayeur la clemence de Cesar. D'où vient que vous craignez les écueils dans une eau tranquille ? Moi-même qui m'avisay au commencement de vous écrire sans nom, à peine m'en puis-je excuser. Mais aussi la peur m'avoit alors

privé de l'usage de la raison, & la nouveauté de mon malheur m'avoit ôté toute la prudence. Comme j'apprehendois plus la rigueur de mon destin que la colere du Prince, j'estois effrayé de voir la seule inscription de mon nom.

Aprés cet avis permettez moy, pour témoigner ma reconnoissance, de mettre dans mes Ouvrages les noms de mes chers amis. Il sera honteux à vous & à moy qu'aprés une étroite & longue amitié, on ne voye vôtre nom en pas un endroit de mes Poësies. Mais si vous ne voulez pas que cette crainte vous empesche de dormir, je borneray ma civilité aux termes que vous me prescrirez: Et je cacheray vostre nom jusqu'à ce que vous souhaittiez d'être connu. Je ne contraindray personne de recevoir mes presens. Mais au moins si la chose est douteuse, aimez toûjours en secret, celui que vous pourriez bien aimer ouvertement sans danger.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VII.

A SES AMIS.

Qu'il ne veut plus leur parler de son exil.

JE n'ay plus rien à vous dire sur un sujet que j'ay si souvent rebattu à vos oreilles ; & même je rougis de honte de vous prier toûjours inutilement. Je pense que mes Poësies vous donnent beaucoup de chagrin par le recit uniforme de mes plaintes, & que pas un d'entre vous n'ignore ce que je veux. Vous sçavez aussi ce que porte ma lettre, avant qu'elle soit ouverte. Il faut donc changer de stile pour ne pas aller toûjours contre le torrent.

Mes amis, excusez-moy d'avoir esperé beaucoup de vôtre amitié. Je ne retomberay plus dans cette faute. Je ne seray plus à charge à ma femme dont j'ay lieu de me loüer du côté des bonnes mœurs; mais d'ailleurs elle est timide & peu habile. Ovide tu pourras supporter ce revers de la fortune, puisque tu en as souffert d'autres qui étoient bien plus rigoureux. Il n'y a maintenant aucun fardeau qui puisse t'estre sensible. Un jeune Taureau indompté ne veut point tirer la charruë, ni se laisser attacher au joug qu'il n'a pas accoutumé. Mais moy je suis apprentif depuis long-temps par la rigueur du destin à souffrir toutes sortes de maux.

Nous sommes bannis au païs des Getes, mourons parmi ces Barbares, & que la Parque continuë à me traitter inhumainement jusqu'au dernier jour de ma vie. Fondons-nous à l'avenir sur une esperance certaine, & croyons que nos desirs seront accomplis infailliblement. Le plus seur moyen, est de ne plus esperer de grace[a], & d'estre bien persuadé qu'il faut terminer nos jours dans nostre exil.

Il y a des playes où les remedes ne font qu'augmenter le mal, & où l'on fait mieux de ne pas toucher. On meurt d'une mort

a *Spem juvet.* On se repaist toûjours d'esperance dans les choses qu'on souhaite.

plus douce d'estre tout d'un coup abismé dans l'eau, que de se noyer aprés avoir lutté long-temps contre les vagues.

Pourquoy me suis-je flatté de pouvoir sortir du païs des Scythes pour aller dans un climat plus doux ? Pourquoy ay-je eu la foiblesse de m'imaginer qu'il m'arriveroit quelque bon-heur ? Est-ce ainsi que j'ai connu ma destinéé ? Cependant ma tristesse augmente, & l'idée de ma Patrie me revenant dans l'esprit, renouvelle les chagrins de mon exil, & me le fait paroître tout nouveau.

Il vaut pourtant mieux que mes amis n'ayent point parlé pour moy, que s'ils avoient employé inutilement leurs prieres. L'affaire, mes chers amis, est sans doute difficile; mais si quelqu'un eût voulu la demander, [a] quelqu'un eust bien voulu l'accorder. Pourveu neanmoins que la colere de Cesar nous laisse demeurer icy, nous mourrons fort constamment sur le rivage du Pont-Euxin.

a *Qui dare vellet.* Il accuse icy ses amis de n'avoir pas osé demander son retour à l'Empereur qui l'auroit accordé.

LES

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VIII.

A MAXIME.

Il lui fait present d'un Carquois garni de flêches.

IE cherchois à vous envoyer des presens du territoire de Tomes, pour vous témoigner ma reconnoissance. Vous meriteriez plustôt que l'on vous offrit de l'or & de l'argent, que vous aimez à donner aux autres. Mais bien loin que ce païs soit riche en metaux, à peine l'ennemi permet-il le labourage des champs. La pourpre dont vous vous habillez ne se teint point parmi les Sarmates. Les brebis y portent de

grosses laines, que les femmes du pays ne sçavent pas même filer. Et au lieu de cette occupation, elles écrasent du bled, & portent des cruches d'eau sur leurs testes.

Les ormes de ce climat ne sont point couverts de pampres de vignes ; le fruit n'y fait nulle part courber les branches des arbres ; & les champs affreux à voir n'y produisent que de l'absinthe : Ainsi l'amertume de cette herbe fait connoître que le terroir a la même qualité. Il ne s'est donc rien trouvé aprés une exacte perquisition sur toute la rive gauche du Pont-Euxin qu'un [a] Carquois de Scythes garni de flêches. Je prie les Dieux qu'elles soient teintes du sang de vos ennemis. Voila les plumes, voila les livres que ce païs me fournit ; & voila, mon cher Maxime, la Muse qui regne dans nos climats. Cependant quoique je rougisse de vous envoyer un si petit present, je vous conjure de le recevoir comme une chose agreable.

a *Scythico pharetra.* Maxime avoit eu sans doute envie de voir des flêches & un carquois du païs des Getes, c'est pourquoy Ovide lui en envoye pour contenter sa curiosité.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IX.

A BRUTUS.

Ovide fait l'Apologie des Ouvrages qu'il a faits dans son exil.

VOUS me mandez, illustre Brutus, qu'un critique dechire mes vers, de ce qu'ils traittent toûjours le même sujet: que je supplie sans cesse qu'on m'envoye plus prés de Rome, & que je me plains d'être en tout temps environné d'ennemis. Quel deffaut s'avise-t'on de blâmer parmi tant d'autres ? Si ma Muse ne manquoit qu'en cela, elle seroit digne de loüan-

ge. Mais je vois les fautes de mes livres, quand chacun applaudit à ses vers avec des Eloges excessifs. Un Auteur loüe ses Ouvrages.

C'est ainsi peut-être qu'Accius vanta la beauté de [a] Thersite. Mon jugement neanmoins ne se laisse point seduire par cette erreur, & je ne suis pas admirateur de toutes les productions de mon esprit. Que si vous me demandez pourquoy je ne me corrige pas des fautes que je vois dans mes livres, & pourquoy je les y laisse ? Il y a bien de la difference entre sentir quelque mal & le guerir. Personne n'est insensible à la douleur, mais il n'y a que les remedes qui puissent l'ôter. Souvent je laisse des mots que je voudrois bien changer, mais les forces manquent à mon jugement.

Je vous diray même sincerement que bien souvent il me fasche de corriger mes Ouvrages, & de porter le fardeau d'un long travail. Un Auteur se sent encouragé & soulagé dans sa peine par les applaudissemens; & son Ouvrage se fortifiant aussi bien que son courage en devient plus vif & plus animé. Cependant la correction des écrits est du moins aussi difficile, qu'il est vrai qu'Ho-

a *Thersiten*. Homere dans son Iliade fait le Portrait de Thersite, & le represente tres difforme.

mere surpasse le fameux critique [a] Aristarque. Ainsi les soins de la correction émoussent par leur froide lenteur la vivacité de l'esprit, comme l'impetueuse ardeur d'un cheval est arrestée par le caveçon.

Veüillent donc les Dieux pour m'estre favorables appaiser l'indignation de Cesar, & permettre que mes os reposent dans quelque païs tranquille, comme j'ay donné quelquefois mes soins à corriger mes écrits, mais le triste estat de ma fortune estoit un obstacle à mon dessein.

Pour moy je ne crois pas estre sage de faire à present des vers, & de prendre soin de les corriger parmi la ferocité des Getes. Il n'y a pourtant rien dans mes ouvrages qui me doive estre moins reproché que mon uniformité d'écrire. J'ay chanté des choses gayes, quand la joye regnoit dans mon cœur, & maintenant que je suis accablé de tristesse, je ne puis traitter que des sujets tristes. Chaque chose à sa saison. Dequoy pourrois-je remplir mes écrits que des incommoditez du climat que j'habite, & des prieres que je fais qu'on m'envoye terminer mes jours dans un pays moins fâcheux.

a *Aristarcho*. Ce sçavant critique estoit d'Alexandrie, il revit & corrigea fort exactement les œuvres d'Homere.

Cependant quoique je faſſe ſi ſouvent les mêmes plaintes, perſonne ne daigne m'écouter. Ainſi toutes mes paroles ne produiſent rien, parcequ'on ne fait pas ſemblant de les entendre. Il eſt vray qu'elles ſont les mêmes, mais elles s'adreſſent à diverſes perſonnes & j'implore le ſecours de pluſieurs par la même voye. Mais, Brutus, ne devois-je prier qu'un ſeul ami, afin qu'on ne trouvât point de repetitions dans mes vers? Je n'ay pes eu, je l'avouë, cette conſideration, & j'en demande pardon aux ſçavans. J'ay en ceci moins ſongé à ma reputation qu'aux moyens d'obtenir ma grace. Enfin un Poëte eſt en droit de diverſifier à ſa fantaiſie les ſujets qu'il a feints lui-même. Mais helas ma Muſe n'eſt que trop veritable dans le recit de mes maux: & elle en a des témoins ſi conſiderables, qu'ils ne ſçauroient eſtre corrompus.

Au reſte mon deſſein n'eſtoit que d'écrire ſimplement des lettres, & non pas de faire un livre. Enſuite j'en ay fait un recueil ſans y garder aucun ordre, pour vous faire voir que je n'ay pas pretendu d'en faire un Ouvrage premedité. Soyez indulgent à mes écrits, puiſque je ne les ay faits que pour mon utilité & par devoir, non pas pour acquerir de la gloire.

LES ELEGIES D'OVIDE

Ecrites dans la Province de Pont.

LIVRE QUATRIE'ME.

ELEGIE I.

A SEXTUS POMPEIUS.

Qu'il se souviendra toûjours de ses bienfaits.

POMPE'E à qui je suis redevable de la vie, recevez ces vers agreablement. Si vous ne m'empêchez pas d'y mettre vostre illustre nom, ce sera pour moy un surcroist de graces. Mais si vous en froncez les sourcils, je declareray que je suis criminel. Neanmoins la cause de

ma faute merite des applaudissemens, puisque je ne sçaurois m'abstenir de vous témoigner ma reconnoissance. Ne trouvez donc pas mauvais que je m'acquitte de mon devoir.

O combien de fois me suis-je accusé d'ingratitude de n'avoir jamais parlé de vous dans mes écrits ! ô combien de fois ma main a t'elle écrit vôtre nom sans y penser, lorsque je voulois en écrire un autre ! J'aimois à tomber dans cette erreur, & j'avois beaucoup de repugnance à l'effacer. Enfin disois-je en moi-même, il a beau se plaindre, j'ai honte de ne m'être pas plustôt attiré son indignation. Donnez-moy de l'eau du fleuve Lethé qui ait les qualitez qu'on lui attribue de faire perdre la memoire, je ne sçaurois neanmoins vous oublier.

Laissez-moy faire, je vous prie, ne rejettez point comme une chose odieuse ce que je diray de vous ; & ne croyez pas qu'il y ait de crime à m'acquitter envers vous de mon devoir. Permettez-moy, de vous temoigner un peu de reconnoissance, pour les grands bien-faits que j'ay reçûs de vous; autrement vous me forcerez à estre reconnoissant contre vos propres defenses. Vous avez esté toûjours ardent à me secourir dans mes affaires, & jamais vous n'avez manqué à m'ouvrir vos coffres dans mes besoins. A present même vôtre generosité

n'estant point épouvantée du cruel & surprenant estat de mon sort, ne laisse pas de m'assister, & m'assistera toute ma vie.

Peut-estre me demanderez-vous sur quel fondement j'establis une si grande confiance à l'égard de l'avenir? C'est qu'il n'y a personne qui ne veüille conserver son propre Ouvrage. Comme le tableau qui represente Venus sortant de la mer avec ses cheveux moüillez est le travail & la gloire du pinceau [a] d'Appelle. Comme la gueriere Deesse qui est tutelaire de la Citadelle d'Athenes fut l'ouvrage de Phidias en yvoire aussi bien qu'en bronze. Comme Calamis se rendit celebre par une statuë de quatre chevaux attelez à un chariot. Et comme la vâche que fit [b] Miron ressembloit parfaitement à une vache vivante : Ainsi, genereux Sextus, je ne suis pas le moindre de ceux que vous protegez & gratifiez.

a *Artificis Coi.* Le fameux Apelle estoit de Cos: Il fit un tableau qui representoit Venus sortant de la mer. Auguste le mit dans le Temple qu'il fit bâtir à l'honneur de Iules Gesar.

b *Myronis opus.* Myron celebre statuaire vivoit l'an 310. de la fondation de Rome.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE II.

A SEVERE.

Il s'excuse de n'avoir point encore mis son nom dans ses Poësies.

SEVERE, que je puis appeller le plus grand des Poëtes heroïques, l'Ouvrage que vous lisez vous est envoyé du Païs des Getes. J'avoüe sincerement que j'ay honte d'avoir tant tardé à parler de vous dans mes écrits. Je n'ay pourtant pas manqué de vous écrire de temps en temps en Prose : & ce n'a esté qu'en Vers que je ne vous ay point don-

né des marques de mon souvenir. Mais pourquoy vous envoyer des Poësies que vous faites sibien vous même ? Qui est-ce qui s'avisera d'offrir du miel à [a] Aristée, du vin de Falerne à Bacchus, du froment à Triptoleme, & du fruit à Alcinoüs.

Vous avez l'esprit fertile ; & parmi les habitans d'Helicon il ne s'en trouve pas un qui fasse de plus grandes moissons que vous dans le champ des Muses. Envoyer des vers à un tel homme, c'estoit envoyer des feüilles dans les bois. Et c'est-là, Severe, la seule cause qui m'en a jusqu'à present empêché. Dailleurs mon esprit ne repond pas comme autrefois à mes intentions : je laboure une terre ingrate. Et comme le limon bouche les sources des eaux ; & qu'il en arrête le cours, ainsi le limon de mes maux bouchant ma veine, les vers ont bien de la peine à couler.

Si Homere eust esté relegué dans la contrée où je suis, vous ne devez pas douter quil ne fût devenu Gete. Aureste je ne craindray pas de vous avoüer que je me suis re-

a *Quis mel Aristao.* Ovide veut dire qu'il auroit fait une chose inutile d'envoyer des vers à Severe qui estoit un grand Poëte, comme si on offroit du miel à Aristée qui en estoit l'inventeur.

lasché dans l'étude, & que j'écris rarement. Cet Enthousiasme Divin qui anime les Poëtes, ne m'excite plus comme autrefois. A peine ma Muse vient-elle au secours d'une partie de mes ouvrages, & c'est même lentement & par contrainte qu'elle me met la plume à la main. J'ay peu de plaisir à écrire, ou plustôt je n'en ay point du tout; & je n'ayme plus à faire des vers; soit que je n'en aye tiré aucun avantage, puisqu'ils sont la cause de mes malheurs, soit qu'il vaille autant n'en pas composer, que d'en faire sans pouvoir les lire. L'auditeur inspire de l'ardeur: la capacité augmente par les loüanges, & la gloire est un puissant aiguillon.

Mais à qui pourrois-je reciter mes vers, si ce n'estoit aux Coralles, ou à d'autres peuples voisins du Danube? Que feray-je cependant tout seul? A quoy pourray-je m'occuper dans le malheureux loisir que j'ay icy? Comment passeray-je les jours? Car le vin ni le jeu trompeur qui font que le temps s'écoule insensiblement ne me donnent point de joye: & la guerre continuelle que l'on fait icy, ne me permet pas, selon mes souhaits, d'avoir le plaisir de cultiver la terre. Que me reste t'il en ce pays que la froide consolation de faire la cour aux Muses dont j'ay sujet de

me plaindre ? Mais vous Severe, qui beuvez à longs traits dans la fontaine de ces Deesses, aimez toûjours la Poësie, puisqu'elle vous reüssit si avantageusement. Attachez-vous avec soin aux Mysteres de ces Doctes sœurs, & envoyez-nous-icy les Ouvrages que vous ferez, afin que nous puissions les lire.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE III.

A UN AMI VOLAGE.

Il lui reproche l'inconstance de son amitié.

FAUT-IL que ma plainte éclate? Ou me dois-je taire? Publierai-je vôtre crime, sans vous nommer? Ou vous feray-je connoître à tout le monde? Je cacheray vostre nom, pour ne pas vous rendre fameux par ma plainte & par mes vers. Tandis que j'avois un bon vaisseau, vous estiez le premier à vouloir aller en course avec moy. Maintenant que la fortune ne me regarde plus d'un œil favorable, vous me quittez

laſchement, lorſque vous ſçavez que j'ay beſoin de vôtre aſſiſtance. Vous déguiſez même vos ſentimens, lorſque vous faites ſemblant de ne pas me connoître, & vous demandez qui eſt Ovide quand vous entendez dire ſon nom,

Quoique vous ne vouliez pas m'entendre, je vous diray neanmoins que depuis environ noſtre enfance j'eſtois lié d'amitié avec vous : que j'avois accoûtumé d'avoir plus de part que les autres à vos affaires ſerieuſes, & à vos divertiſſemens. Je ſuis encore cet homme qui mangeois ſouvent chez-vous, & qui n'en Bourgeois : & qui ſelon vôtre jugement eſtoit le ſeul Poëte habile. Enfin je ſuis ce même homme, dont vous demandez ſi peu de nouvelles, que même vous ne ſçavez pas perfide que vous eſtes, ſi je ſuis encore au monde.

Si vous n'avez jamais eſté mon ami, vous avoüez donc que vous eſtes fourbe : & ſi vous m'aimiez ſincerement, vous eſtes d'un humeur bien legere. Dites-moy un peu par quelle colere voſtre cœur eſt-il changé ? Car ſi elle n'eſt pas juſte ; n'ay-je pas un juſte ſujet de me plaindre de vous ? Quelle choſe vous empêche d'être maintenant le même qu'autrefois ? Mon malheur vous donne-t'il lieu de me tenir pour coupable ? Si vous n'aviez point envie de me ſervir, vous deviez au moins m'avoir écrit trois mots. J'ay

peine à croire ce que l'on m'a dit que vous m'insultez dans ma misere, & que vous vous dechaînez contre moy. Vous agissez fort imprudemment ? Pourquoy vous ôtez-vous des larmes que l'on donneroit à vôtre naufrage, si la fortune vous devient contraire ?

Cette [a] Deesse témoigne assez son instabilité par la rouë où elle se tient toûjours debout d'un pied chancelant. Il n'y a point de feüille, ni de vent qui soit plus mobile qu'elle & il n'y a que vôtre indigne legereté qu'on puisse lui comparer avec justice: Toutes les choses humaines sont penduës à un fil délié, & celles qui paroissent les plus fortes tombent quelquefois tout à coup. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler des prodigieuses richesses de Cresus ? Cependant il fut prisonnier de guerre, & l'ennemi lui fit grace de la vie. Ce Tyran de Syracuse si redouté dans sa ville, fut contraint ensuite pour gagner du pain de faire une basse profession. Quel homme a esté plus grand que le Grand Pompée ? Il implora neanmoins d'une maniere humiliée dans sa fuite le secours d'un Roy qui luy avoit fait la cour. Et ce Heros qui avoit veu tout l'Univers soûmis à ses ordres devint le plus

a *Hac Dea.* Il fait une peinture bien juste de la fortune.

[a] indigent des hommes. Ce Romain qui triomphe si glorieusement des Cimbres, & de Jugurtha, & dont les Consulats sont fameux par plusieurs victoires remportées, Marius se tint caché parmi les roseaux d'un Marais bourbeux, & ce grand homme y souffrit des indignitez honteuses.

Les Dieux se joüent des choses humaines: & à peine peut-on s'assurer sur le temps present. Qui m'eut dit-il y a quelques années, vous serez banni vers le Pont-Euxin,& vous y craindrez les flèches des Getes. Je luy aurois d'abord repondu, allez prendre des potions de l'Hellebore [b] d'Antycyre pour guerir vôtre folie. Je suis neanmoins tombé dans ce mal-heur, & quand même j'aurois pû me garantir des mortels: je n'aurois sceu éviter les traits d'un Dieu tout puissant. Craignez donc aussi de vôtre côté; & croyés que la fortune qui vous rit presentement, peut vous regarder d'un œil severe.

a *Indigus effectus*. Le pauvre Pompée aprés la bataille de Pharsale, s'en alla demander du secours à Ptolomée Roy d'Egypte qui luy avoit autre fois fait la Cour.

b *Antycira*. Cette ville estoit celebre par la bonne elebore qui croissoit dans son terroir, l'usage de cette plante est bon pour guerir de la folie.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IV.

A SEXTUS POMPEIUS.

Il le felicite d'être designé Consul.

IL n'y a point de jour si pluvieux par les vents humides de midy, que la pluye ne cesse un peu : & quelque sterile que soit un champ, il s'y trouve de bonnes herbes parmi les buissons. La fortune ne sçauroit traitter si cruellement un homme, qu'elle n'entremesle un peu de joye dans sa misere.

Maintenant que je suis privé de ma maison & de ma patrie, & de la presence de

mes amis, aprés avoir échoüé par un naufrage sur les costes du Pont-Euxin, j'ay trouvé matiere de faire éclatter ma joye sur mon visage, & d'oublier mon mal-heur. Car comme je me promenois tout triste le long du rivage sablonneux de la mer, j'ay entendu derriere moy le bruit d'un battement d'aisles. J'ay regardé, mais il n'y avoit rien que je pusse voir; neanmoins j'ay entendu distinctement ces paroles. Je suis la renommée qui viens de fort loin au travers de l'air, pour t'apprendre une agreable nouvelle; C'est que l'année prochaine te va estre favorable & heureuse par le Consulat de Pompée qui est un des hommes du monde que tu cheris le plus tendrement.

C'est ainsi qu'elle me parla: & aprés avoir répandu l'allegresse dans la Province de Pont, elle s'en alla en d'autres païs. La joye de cette nouvelle dissipa de telle sorte mon chagrin, que ce lieu ne me parut point sauvage comme autrefois. Lors donc que [a] Janus qui a deux visages, aura commencé l'année, & que le mois de Decembre sera passé, Pompée sera vêtu de pourpre, pour marque de sa suprême dignité, afin qu'il ne manque rien aux honneurs de sa famille.

a *Jane biceps.* Janus estoit peint avec deux visages. Cette année paroit longue à Ovide par l'impatience qu'il a de voir son ami Consul.

Il me semble que je vois vos salles si pleines de monde, que l'on y est foulé par la presse : que vous marchez le premier au [a] Capitole ; que les Dieux sont favorables à vos vœux ; & que les bœufs blancs que l'on à nourris dans les pasturages des Falisques tendent le cou à la hache pour estre immolez. Et quand vous aurez prié tous les Dieux, sur tout ceux que vous voulez qui vous soient les plus propices, vous trouverez que Cesar s'accordera en cela avéc Jupiter.

La Cour du Senat vous recevra, & les Senateurs assemblez en corps, selon la coutume, écouteront avec attention vostre harangue. Quand vous les aurez charmez par vôtre éloquence, & que suivant l'usage établi, vous aurez esté felicité quand vous aurez remercié dignement les Dieux avec Cesar, qui vous donnera matiere de rendre souvent ces actions des graces, vous retournerez chez-vous accompagné de tout le Senat, à peine vostre maison pourra t'elle contenir le peuple qui vous ira rendre ses devoirs.

Que je me tiens malheureux de n'être pas de ce nombre, & de ne pouvoir pas assister à cette réjoüissance ? Je verray tout nean-

a *Tarpeia sedis.* Le Capitole estoit situé sur le mont Tarpeien.

moins des yeux de l'esprit ; je regarderay nostre Consul. Veüillent les Dieux, ô Pompée, que vous vous souveniez quelque tems de moy, & que vous disiez, helas que fait maintenant le pauvre Ovide ? Si j'apprens que vous l'ayez dit, je declareray d'abord que mon exil est plus doux qu'autrefois.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE V.

A SEXTUS POMPEIUS CONSUL.

Prosopopée d'Ovide à ses vers, les chargeant d'aller feliciter Sextus Pompeius sur son Consulat.

ALLEZ promptement, mon Elegie, trouver un sçavant pour lui faire un compliment sur sa nouvelle dignité. Vous avez un long voyage à faire, vous boittez même en marchant, & la terre est à present couverte de neige. Lorsque vous aurez passé le climat glacé dela Thrace, les frimats du Mont Hemus, & les rivages de la mer Jonienne, vous arriverez

en moins de dix jours à la ville Capitalle de l'Univers, quoique vous ne marchiez pas à grandes journées.

Demandez d'abord la maison de Pompée qui est attenant le marché d'Auguste. Que si quelqu'un vous demande qui vous estes, & d'où vous venez, dites lui tout autre nom que le mien, à dessein de le tromper. Car bien que je croye qu'il n'y a nul danger de vous faire connoître, il est tres certain que les noms supposez se disent avec moins de crainte. Personne ne vous empêchera de voir le Consul, sitôt que vous serez à sa porte.

Vous le trouverez assis dans un Tribunal d'yvoire, rendant la Justice aux Romains: Où il fera publier les Fermes des deniers publics qu'il voudra mettre à l'enchere. Et quand le Senat se sera assemblé dans le Temple de Jules Cesar, il y traittera des affaires dignes d'un grand Consul. Ou bien selon sa coûtume, il fera sa cour à l'empereur, & à Tibere, ou il se fera instruire touchant les fonctions de sa charge qu'il ne sçait pas bien encore.

Tout le temps qu'il aura de reste, sera donné à Germanicus qu'il honnore aprés les grands Dieux.

Mais lorsqu'il n'aura plus dans l'esprit l'embarras de tant d'affaires, il vous tendra fort honnestement les mains; & peut-estre

vous demandera t'il ce que fait maintenant voſtre pere ? Faites lui cette réponſe ſi vous me voulez contenter. Il eſt encore vivant, & même il avoüe qu'il vous doit la vie qu'il a reçûë autrefois de la clemence de Ceſar. Il n'a pas encore oublié que dans le voyage de ſon exil vous le fites paſſer en ſeureté parmi des Nations Barbares, & que par les ſoins de voſtre bonté il ne fut point égorgé chez les Biſtoniens. Vous euſtes auſſi la generoſité de lui faire des preſens conſiderables pour ſa ſubſiſtance, & pour lui épargner ſon bien.

En reconnoiſſance de tant de graces, il proteſte d'eſtre toûjours devoüé à vôtre ſervice. Car on verra plûtôt les Montagnes ſans ombre & ſans arbres ; On voguera pluſtôt ſur la mer ſans voiles & ſans vaiſſeaux : les fleuves remonteront pluſtôt vers leurs ſources, que je puiſſe jamais perdre le ſouvenir de ces grands bienfaits. Aprés que vous lui aurez dit ces choſes, priez-le de conſerver un homme qui lui doit tout : & que ce ſoit le ſujet de voſtre voyage.

LES

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VI.

A BRUTUS.

Qu'il sera toûjours reconnoissant à l'égard de ses amis.

LA lettre que vous lisez, illustre Brutus, vous est envoyée d'un païs où vous souhaitteriez qu'Ovide ne fust pas relegué. Mais pour mon mal-heur la volonté du destin n'a pas répondu à la vostre. Helas vos vœux n'ont pas eu le pouvoir de flêchir sa dureté! J'ay déja passé cinq ans en Scythie, & j'entre déja dans un autre Olympiade. Ainsi la fortune opiniatre & trompeuse persiste toû-

jours à me persecuter & à s'opposer à mes desirs.

Fabius qui estiez la gloire de vôtre illustre maison, vous m'aviez promis de parler pour moy au Divin Auguste. Mais la Parque vous a enlevé, avant que vous eussiez fait cette priere. Et je pense, genereux Maxime, que mon malheur vous a fait mourir. Le destin ne devoit pas me traitter si rigoureusement. [a] Je crains maintenant de recommander à quelqu'un le soin de ma vie, puisque le secours que j'en attendrois de lui l'envoyeroit au tombeau. Auguste avoit commencé à me pardonner ma faute, où j'estois tombé par imprudence; mon esperance est allée avec lui en l'autre monde. Cependant j'ay fait des vers comme j'ay pû à la loüange de ce nouveau Dieu, & quoique je sois éloigné de vous, illustre Brutus, je vous les ay déja envoyez. Je souhaite que cette affection me produise quelque avantage, qu'elle mette fin à mes maux, & qu'elle me rende favorable la sacrée maison des Cesars. Je puis jurer positivement qu'en cela vos vœux sont conformes aux miens, puisque vous m'avez donné tant de preuves manifestes de vôtre bien-veillance.

a *Jam timeo.* Ovide pour exprimer son malheur, dit qu'il n'a qu'à esperer une grace d'un homme pour le faire mourir.

En effet quoique vous m'ayez toûjours témoigné une veritable tendresse, elle m'a pourtant paru plus grande pendant mon adversité. Et ceux qui vous auroient vû pleurer avec moy, se seroient sans doute imaginez que nous endurions toûs deux la même peine. Vous estes naturellement si tendre à l'égard des miserables, que personne ne l'est plus que vous. Et ceux qui ne sçavent pas quelle est la force de vostre esprit dans les combats du [a] Barreau, ne sçauroient s'imaginer qu'un homme puisse estre declaré criminel par vôtre jugement. Estre doux aux innocens, & Severe envers les coupables ne sont pas deux qualitez incompatibles, quoiqu'elles le paroissent.

Lorsque vous entreprenez de punir ceux qui ont violé une loy, toutes vos paroles sont comme empoisonnées. Il est à souhaitter que vos ennemis sentent la valeur de vôtre bras, & les traits de vôtre langue. Vous les aiguisez si finement, qu'on ne peut pas croire qu'un mortel soit capable d'avoir tant d'esprit. Mais quand vous voyez quelqu'un exposé aux cruautez de la fortune, vous vous laissez attendrir comme une femme.

Je l'éprouvay bien moi-même dans le

a *Marte forensi.* Il a raison de dire que le parquet d'un barreau est un champ de Mars.

temps que la plufpart de mes amis ne firent aucun femblant de me connoître. J'en conferve encore le fouvenir, auffi-bien que de vous autres qui avez pris grand foin de me foulager dans ma preffante mifere. Le Danube dont je fuis voifin malheureufement pour moy, s'en retournera plûtôt du Pont-Euxin à fa fource, & le foleil évitant comme autrefois de voir le feftin de Thieste, fera pluftôt rebrouffer fon char vers l'Orient, que nul de ceux qui m'ont regretté m'accufent d'ingratitude & d'oubli.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VII.

A VESTALIS.

Il lui demande sa protection.

COMME vous venez rendre la justice dans la Province de Pont aux peuples du Nord, vous voyez-vous même de vos yeux le pays où je suis relegué, & vous pourrez temoigner que je ne me plains pas à faux. Vestalis qui descendez des Rois des Alpes, vous ferez par vôtre témoignage que l'on ajoûtera foy à mes paroles.

Vous voyez le Pont-Euxin glacé, & le vin durci par la gelée : vous voyez que

les feroces Jaziens font passer à travers le Danube leurs charrettes toutes chargées. Vous voyez comme les traits qu'on nous lance sont empoisonnez & qu'ils sont mortels par deux causes. Pleust aux Dieux que vous eussiez seulement veu ce pays, & que vous ne l'eussiez point connu pour y avoir combatu en personne ? Mais vous autres braves, vous n'aspirez qu'à estre à la teste d'une legion exposez à mille dangers. Il n'y a pas long-temps que vôtre merite vous a élevé à cet honneur. Et quoique cette grande charge vous doive estre tres avantageuse, vous avez lieu d'esperer par vôtre valeur des emplois bien plus considerables.

Le Danube ne peut pas nier que vous n'ayez fait rougir ses eaux du sang des Getes. La ville d'Egipse que vous avez aidé à reprendre, pourra témoigner que les meilleures places ne sçauroient tenir contre les Stratagemes. Car estant située sur un Rocher qui s'éleve jusqu'aux nuës, elle paroissoit inexpugnable par son assiete, & par la valeur de sa garnison. Les Getes qui l'avoient prise sur le Roy de Thrace, en furent entierement les maistres, jusqu'à ce que Vitellius emmena des troupes par le Danube qu'il debarqua à leur veuë. Et vous brave Vestalis, digne rejetton du fameux Daunus, vous allates fierement af-

fronter les ennemis. Vous vous distinguates d'abord aux premiers rangs, par l'éclat de vos belles armes & par vos grandes actions. Vous montâtes à grands pas à l'assaut de cette place, au travers de mille traits, & d'une gresle de pierres. Ni la quantité de dards, ni les flêches empoisonnées ne purent arrester l'impetuosité de vôtre ardeur. Vôtre casque estoit par tout herissé de traits empennez, & il n'y avoit nul endroit sur vôtre bouclier qui n'eust reçû quelque coup. Vous n'eustes pas le bon-heur d'éviter d'être blessé, mais la douleur de vos playes ne fut pas si forte en vous que l'amour de la gloire. Tel dit-on, parut [a] Ajax, lorsqu'il défendit la flotte des Grecs contre les feux des Troyens.

Quand on se fut approché, & que l'on en vint aux mains pour terminer le combat à coups d'épée, il seroit bien mal-aisé de representer les grandes choses que vous fites dans cette attaque, & combien de vaillans hommes y furent taillez en pieces, ni en combien de manieres ils expirerent sous vôtre fer. Vous marchiez sur des monceaux de Morts que vos armes victorieuses

a *Hectoreas faces.* Achille irrité contre Agamennon, fut quelque temps sans vouloir combattre. Dans cette entrefaite, Hector fit une sortie sur la flotte des Grecs, où Ajax se distingua par sa valeur.

avoient terrassez, & vous fouliez à vos pieds grand nombre de Getes. Les Officiers qui estoient sous vos ordres combattoient fort vaillamment à l'exemple de leur Chef; & le soldat tout chargé de coups, ne laissoit pas de faire main basse. Mais vous surpassiez autant tous les autres en valeur, que Pegase estoit plus vîte que tous les autres chevaux. Enfin, Vestalis, vous priftes Egipse, & je rendray dans mes vers cette conquête immortelle.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE VIII.

A SUILLIUS.

Eloge de la Poësie.

QUOIQUE j'aye été long-temps à recevoir vôtre lettre, sçavant Suillius, elle m'a pourtant esté fort agreable ; car vous me mandez que si la tendresse que vous avez pour moy, estoit capable de flêchir les Dieux par vos prieres, vous ne me laisseriez pas sans secours. Quand même vous n'obtiendriez rien, je vous seray redevable de vôtre bonne volonté : & le desir que vous témoignèz de me rendre de bons offices me tient lieu d'un service effectif.

Que cette ardeur officieuse vous dure long-temps, & que vôtre generosité ne se lasse point de mes miseres. L'alliance qui est entre nous établit en quelque sorte cette affection ; je prie les Dieux qu'elle soit éternellement inviolable. Vôtre femme est ma belle fille, & je suis mari de celle qui vous appelle son gendre. Que je seray malheureux si vous froncez le sourcil à la lecture de ces vers, & que vous rougissiez de honte d'être mon parent ? Il n'y a pourtant rien en cela qui doive vous estre honteux, à la reserve de la fortune qui a esté aveugle à mon égard. Car si vous examinez ma genealogie, vous y trouverez des Chevaliers dés sa premiere origine dans une tres longue suite d'aAnceſtres. Et si vous voulez regarder ma vie, vous verrez qu'elle est sans tâche, si l'on excepte une faute où je suis tombé par imprudence.

Cependant si vous croyez pouvoir obtenir quelque grace par vos prieres, adressez-vous humblement aux Dieux que vous adorez. Le jeune Cesar est vôtre Dieu ; invoquez cette Divinité. Il n'y a point d'Autel où vous alliez plus souvent qu'à celui-là. On n'y offre jamais d'encens en vain. Demandez là du secours pour nos affaires. Pour peu que le vent nous y soit favorable, nôtre barque reviendra sur l'eau, quoiqu'elle soit presque submergée. Alors j'of-

friray beaucoup d'encens, & je publieray le pouvoir des Dieux. Mais, Germanicus, n'attendez-pas que je vous fasse bâtir un Temple de Marbre de Pare; mon exil m'a rendu pauvre. Que les gens riches & les grandes villes erigent des temples à vostre honneur; Ovide ne peut vous gratifier qu'en Poësies qui sont toutes ses richesses.

J'avoüe que mes petits presens ne repondent pas à la grandeur des choses que je demande, lorsque je ne donne que des paroles pour estre tiré d'exil. Mais on peut passer pour reconnoissant, quand on offre librement ce que l'on a de meilleur, & cette affection genereuse parvient au but qu'elle peut pretendre. Un grain d'encens offert aux Autels par une personne pauvre, n'est pas moins agreable aux Dieux que ces magnifiques encensoirs où l'on brûle tant d'essences odoriferantes. Et un agneau qui tette sa mere fait autant d'effet auprés de Jupiter qu'un Taureau que l'on aura nourri dans les pasturages des Falisques.

Les Poëtes ne sçauroient faire plus agreablement la cour aux Princes, qu'en leur offrant des Poësies. En effet les vers sont employez à chanter les belles actions, & à les transmettre aux siecles futurs, pour en conserver toûjours la memoire. La vertu devient immortelle, & s'exemte du

tombeau par la Poësie, qui la fait connoître à la posterité. La vieillesse qui corrompt toutes choses, consume les pierres & le fer; & il n'y a rien qui ne perde ses forces avec le temps.

Les écrits seuls sont capables de resister aux années. C'est pour eux que l'on connoit Agamemnon, & tous ceux qui combatoient pour ses interets, ou qui avoient armé contre lui. Sçauroit-on sans la Poësie ce qui se passa au siege de Thebes entre les sept Generaux, & ce qui se fit devant cette guerre & dans les siecles suivans? Bien plus je ne craindray pas de dire que les Poëtes contribuent à faire les Dieux, & que les Divines Majestez ont besoin de la voix d'un Chantre: Nous sçavons par leur moyen comme le Chaos s'étant debroüillé de cette masse confuse de la matiere premiere, fut rangé & distribué dans ses parties. Nous sçavons encore par là comme les Geants qui vouloient monter au Ciel, furent precipitez aux Enfers à coups de foudre: comme Bacchus se rendit fameux par la conqueste des Indes, & Hercule par la defaite des Ecaliens. Mais, Seigneur, n'avons nous pas veu il n'y a pas long temps que les Poëtes ont consacré à l'immortalité le merite de vostre Ayeul parmi les troupes Celestes.

Que s'il reste encore dans mon esprit un peu de vigueur, je me tiendray fort glorieux de l'employer pour vostre service. Vous ne sçauriez mépriser l'offre d'un Poëte, puisque vous faites des vers vous même, & que la Poësie est d'un grand prix selon vôtre propre jugement. Si le grand nom de Cesar que vous portez ne vous eust appellé aux plus grandes choses, vous pouviez-vous élever par les Muses au plus haut degré de la gloire.

Mais vous aimez-mieux nous donner matiere de faire des vers, que d'en composer vous-même. Cependant vous ne sçauriez renoncer entierement à la Poësie. Car tantost vous faites la guerre, & tantost vous faites des vers : & ce qui seroit aux autres une grande occupation n'est qu'un jeu d'esprit pour vous. Ainsi vous faites paroître également que vous estes Docte & grand Capitaine. Vous avez placé dans vôtre esprit les Muses avec Jupiter.

Puis donc que ces Doctes sœurs ne m'ont point chassé de cette fontaine qui nâquit d'un coup de pied du cheval Pegase, qu'il me soit utile & avantageux d'estre admis aux mêmes Mysteres, & de m'attacher à la même Etude : Que je ne sois plus si voisin des Coralles vetus de fourrures, & des Getes inhumains. Et s'il m'est défendu de

voir ma Patrie, que l'on me relegue au-moins dans un pays qui soit moins éloigné de Rome. Ainsi je pourray plûtôt chanter vos loüanges, & je feray peu de temps à publier vos grandes actions. Priez-donc les Dieux, mon cher Suillius, d'accomplir les vœux d'un homme qui est presque vôtre Beaupere.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE IX.

A GRECINUS.

Il lui témoigne sa joye de ce qu'il est designé Consul.

OVIDE, mon cher Grecin, vous saluë dans cette lettre, qu'il vous a écrite comme il a pû sur les bords du Pont-Euxin, dont il deteste le sejour. Je souhaite qu'elle vous soit rendue le premier jour que vous serez revêtu de la [a] dignité Consulaire. Et puisque je n'auray pas l'honneur de vous accompag-

a *Bis senos fasces.* Les Consuls Romains estoient designés par douze Licteurs qui portoient des hâches enortillés de faisceaux.

ner au Capitole, quand vous ferez declaré Consul, je veux que ma lettre y aille en ma place, & qu'elle remplisse les devoirs d'un parfait ami. Si j'estois venu au monde avec une destinée plus favorable, & que le cours de ma vie ne fust pas si malheureux qu'il est : je vous aurois fait mon compliment de vive voix, au lieu que je le fais par écrit. Je vous eusse felicité & embrassé tendrement, vous assurant que je prends autant de part que vous même aux honneurs qu'on va vous rendre.

J'avoüe que ce jour là m'eust rendu si fier & si superbe, que j'en serois devenu insupportable à tout le monde. Et tandis que le [a] Senat marcheroit en corps à vôtre costé, j'irois devant le Consul dans les rangs des Chevaliers. Cependant malgré mon souhait d'être toûjours prés de vous, j'aurois de la joye de n'estre pas si proche de vostre personne. Et bien loin de me plaindre d'être incommodé de la foule, je serois bien aise d'en estre pressé. Je regarderois avec plaisir l'ordre & la longue file de cette marche.

Aureste pour vous faire voir combien je serois touché des choses plus vulgaires, je m'attacherois à regarder la pourpre de vôtre

a *Turba senatus*. On dit qu'Auguste fixa le nombre des Senateurs à trois cens selon l'ancien estat.

habit, les figures & tout l'ouvrage d'yvoire de vôtre chaise Curule. Et quand on vous meneroit au Capitole pour y sacrifier des victimes, le Dieu qui reside dans ce Temple entendroit les actions de graces que je rendrois dans mon cœur. Je lui offrirois plus d'encens par mes souhaits, que l'encensoir n'en pourroit tenir, tant j'aurois de joye de vous voir dans une charge si honnorable, & d'une si grande autorité. Pour moy j'y serois present parmi vos autres amis, si le destin pour me contenter me rendoit habitant de Rome, & si je pouvois alors joüir du plaisir de voir ces choses, comme je les conçois en esprit. Mais les Dieux ne l'ont pas voulu, & ce sont peut-être les Dieux les plus équitables. Car que me servira-t'il de dire que je ne merite pas cette punition? J'auray neanmoins recours à mon esprit, qui est la seule chose en moy qu'on n'a pû bannir de Rome; & j'auray la satisfaction de voir vostre robe Consulaire, & vos faisceaux.

Tantost il verra que vous rendez la justice au peuple dans vostre Tribunal, & il s'imaginera d'avoir part à vos secrets. Tantôt il sera témoin que vous ordonnez exactement la publication des Fermes du revenu de la republique pour cinq années. Tantôt il écoutera les harangues éloquentes que vous faites au Senat pour le bien public.

Et tantost il assistera aux actions de graces & aux sacrifices que l'on fait aux Dieux par vos ordres pour la prosperité des Cesars. Je souhaite qu'aprés avoir demandé aux Dieux les choses les plus importantes, vous veüillez-bien les prier d'adoucir en mon endroit la colere du Divin Cesar : & que le feu sacré de l'Autel s'élevant en haut à vostre priere, on puisse tirer un bon augure par la flamme claire qu'il rendra.

Cependant pour ne pas estre privé de tous ces plaisirs, je celebreray-icy, comme je pourray, la feste de vostre Consulat. Je m'attens encore à un sujet d'un autre allegresse aussi grande, lorsque vostre frere succedera à la charge que vous possedez. Car Grecinus, comme elle doit finir à vôtre égard sur la fin du Mois de Decembre, il en sera revêtu au commencement de Janvier. La tendresse reciproque qui est entre vous deux, vous comblera tour à tour, de joye, lui par vostre dignité Consulaire, & vous par la sienne. Ainsi vous serez l'un & l'autre deux fois Consuls; & vôtre maison se verra deux fois honnorée de la même charge. Quoiqu'il n'y ait rien de plus élevé que le Consulat, ni qui donne plus d'autorité parmi les Romains, la grandeur & la Majesté de celui qui le confere en augmente encore l'éclat & l'hon-

neur. Puissiez-vous donc en tout temps, vous & vôtre frere Flaccus estre dans l'estime d'Auguste.

Mais lorsque ce Prince sera debarrassé du soin le plus important de ses affaires, je vous conjure de joindre à vos vœux ceux que je fais pour mes interets : Et si vous voyez que le vent soit bon, tournez la voile de ce côté là, afin que mon vaisseau se tire du gouffre profond où il est abismé. Vostre frere a déja commandé en ces quartiers aux peuples feroces du Danube. Il a maintenu en paix les [a] Mysiens. Il a porté la terreur parmi les Getes, malgré la confiance qu'ils ont à estre invincibles à tirer de l'arc. Il a reconquis Trezene qui avoit déja esté prise, & il a teint le Danube du sang des Barbares. Demandez-lui combien la Scythie est affreuse & insuportable : Combien je suis exposé aux irruptions formidables de nos voisins les plus cruels ennemis du monde ; s'il n'est pas vray que leurs flèches sont frottées du sang de serpens, s'ils n'ont pas l'inhumanité d'immoler des hommes pour victimes, & si la violence du froid n'y glace pas les eaux de la mer dans une grande étenduë de païs.

a *Mysas gentes.* L'ancienne Misie ou Masie, comprenoit en Europe la basse Hongrie & quelques autres pays voisins comme la Bosnie & la Servie.

Quand vous serez informé de toutes ces choses, demandez encore s'il vous plaist dans quelle reputation j'y suis, & comment j'y passe mon triste exil. Je n'y suis odieux à personne, & je ne merite pas de l'estre. Mon esprit n'a point changé avec ma fortune. J'ay toûjours cette tranquilité d'ame que vous avez tant loüées autrefois; & mon visage conserve encore cette air honneste & modeste que vous m'avez veu. Voila de quelle maniere je vis icy loin de Rome, c'est ainsi que je vis en Scythie; où les peuples inhumains font ceder l'équité des loix à la puissance des armes. Cependant mon cher Grecinus, quoique j'aye demeuré ici Plusieurs années, il n'y a personne qui puisse se plaindre de moy. Delà vient que ceux de Tomes sont touchez de ma misere; & ils pourroient témoigner ce que je viens de vous dire. Comme ils voyent que je desire d'être rappellé à Rome, ils le souhaiteroient passionnement. Neanmoins à leur égard ils voudroient m'avoir toûjours dans leur Ville. Mais, Grecinus, pourriez-vous bien croire que par un decret public je suis authentiquement loüé, & même declaré exempt de toutes contributions. Quoiqu'il ne soit pas bien seant à un miserable comme moy de se glorifier, je ne laisseray de vous dire que les villes voisines m'accordent aussi de semblables privileges.

Aureste on connoît icy ma pieté, car ce païs voit dans ma maison un Autel dressé à l'honneur de Cesar. Tibere & Livie y sont reverez comme les Divinitez les plus considerables depuis qu'Auguste est fait Dieu. Mais afin qu'il ne manque aucun de la famille Imperiale, j'ay aussi dans ma maison les statuës des petits fils. L'un est à costé de sa grand'mere, & l'autre prés de son grand pere. Je leur offre tous les jours au lever du Soleil mes prieres & de l'encens.

Toute la Province pourroit rendre témoignage, si vous vous en informiez, que je ne ments pas en cela, & que je m'acquitte exactement de mon devoir. Elle pourroit dire encore que je celebre le jour de la naissance du Divin Cesar par des jeux aussi pompeux qu'il m'est possible de faire. Et même les étrangers qui abordent icy sur nos costes par la Propontide, connoissent la sainte affection que j'ay pour nostre Empereur. Je diray aussi que vostre frere qui a commandé sur la rive gauche du Pont-Euxin peut en avoir entendu parler.

Le present estat de ma fortune n'égale pas ma tendresse. Cependant malgré ma pauvreté, je fais de bon cœur ma petite offrande. Comme je suis éloigné de Rome, cela ne paroist point à vos yeux, desorte qu'il faut me contenter de témoigner en secret mon affection. J'espere pourtant

que Cesar sçaura quelque jour ces choses, lui qui sçait tout ce qui se passe dans toute l'étenduë du monde. Vous ne pouvez pas non plus les ignorer, Divin Auguste, vous qui maintenant estes élevé au rang des Divinitez celestes : & même vous les voyez, puisque vous avez la terre sous vos yeux. Comme vous brillez au Ciel parmi les astres, vous entendez les prieres que je fais avec ardeur. Et peut-estre sçaurez-vous que j'ay envoyé des vers à Rome pour celebrer la solemnité de vôtre nouvelle Apotheose. J'augure donc que ces choses flechiront vostre Divinité, car ce n'est pas sans sujet que la Patrie se loüe de vôtre douceur paternelle.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE X.

A ALBINOVANUS.

Qu'Ulisse dans ses voyages ne souffrit point de travaux comparables aux rigueurs de son exil.

VOICY le sixiéme Eté que je passe sur les bords du Pont-Euxin parmi les Getes vetus de peaux. Quels rochers, & même quel fer pourriez-vous, mon cher Albinovanus, comparer aux duretez de ma vie? Une goûte d'eau creuse la pierre; une bague s'use au doigt, aussi-bien que la charruë au labourage des champs. Le temps

qui consume toutes choses, n'épargnera donc que moy seul ? La mort même ne m'attaque point vaincuë par ma misere.

Ulisse que l'on peut proposer pour un modele de souffrance, fut agité pendant dix années sur une mer perilleuse. Mais son rigoureux destin ne le persecuta pas toûjours, car il eut des intervalles de repos. Eust-il beaucoup à souffrir de faire l'amour durant six années à la belle [a] Calipse Nymphe de la Mer, & de passer les nuits avec elle ? [b] Eole ne se contentant pas de le recevoir dans son Palais, lui donna encore des vents pour pousser heureusement son vaisseau. Est-il fort fâcheux d'entendre l'agreable chant des Sirenes, & de manger du Lotos qui est tres delicieux au goust ? Que l'on me donne de ce fruit qui fait oublier sa Patrie, & j'en acheteray au prix d'une partie de mes années.

Ne comparez pas les Lestrigons aux Nations voisines du Danube. Le Cyclope Polipheme ne surpassera point en ferocité l'inhumain Philace Roy des Scythes qui me donne tous les jours mille frayeurs. La monstrueuse Scylla qui a sous le ventre des chiens aboyans sans cesse, est moins funeste

a *Calypso*. Cette Nereïde estoit fille de Thetis & de l'Ocean.

b *Hippotades*. Eole le Dieu des vents estoit fils d'Hippote ; il reçût Ulisse chez lui.

aux

aux gens de mer que les vaisseaux des Heniochiens. Il n'y a nulle comparaison de la funeste Caribde aux brigandages de Achées, quoique ce gouffre profond absorbe trois fois les eaux de la mer, & qu'elle les revomisse autant de fois. Il est vray que cette Nation fait plus librement des courses sur la rive droite du Pont-Euxin, mais elle ne laisse pas d'en faire sur l'autre bord.

Je suis relegué dans un païs où la Campagne est sans feüilles ; les dards qu'on y lance sont empoisonnez, & l'on marche sur la mer dans la saison des gelées. Ainsi le chemin qu'on ne pouvoit faire dans un autre temps qu'à grands coups de rames contre les ondes, se fait à pied sec par les voyageurs sans se soucier de vaisseau. Ceux qui vont d'icy à Rome, disent que vous avez de la peine à croire ces choses. Helas qu'on est mal-heureux de souffrir des maux incroyables ! Vous y devez neanmoins ajoûter foy ; & je veux bien vous apprendre ce qui fait que cette Mer est glacée pendant l'hiver.

Nous sommes sous la constellation du Chariot qui cause le plus grand froid. Le vent de Nord qui se leve icy, & qui regne continuellement en ces quartiers, prend toutes ses forces des lieux voisins. Au contraire le vent de midi qui vient d'un pole opposé avec son haleine tiede, arrive de loin

& fort rarement, & ne pouvant presque pas souffler. Ajoutez que cette mer qui est de tous côtez fermée de terres, est affoiblie par les Rivieres qui dechargent leurs eaux dans son sein. Le Lyque, le Sagaris, le Benie, l'Hipanis, & le serpentant Halis, le rapide Parthenie, le Synape qui roule des Rochers, & le Tynas qui n'est pas le plus lent fleuve du monde, ont leurs embouchures dans cette mer. Joignez-y le Thermodon si connu des Amazones; le Phase ou les Argaunotes aborderent autrefois; le Boristhene, le Dyrapse, le Melanthe qui coule doucement; Le Tanaïs qui separe l'Europe d'avec l'Asie, & qui passe entre ces deux regions. Mille autres fleuves y tombent aussi, dont le Danube est le plus grand, car il ne cederoit pas au Nil.

Toutes ces Rivieres corrompent les eaux de la Mer qu'elles augmentent, & ne lui permettent pas de garder ses propres forces. Elle est même comme un étang, & comme les eaux croupissantes d'un Marais; desorte qu'estant si mélée, à peine conserve t'elle sa couleur de vert de Mer. L'eau douce qui est plus legere que la sienne surnage par dessus; & celle-cy est pesante à cause du sel qui est mélé avec elle.

Que si quelqu'un veut sçavoir pourquoy je fais ce recit à Pedo Albinovanus, & à quel dessein je l'écris en vers, je lui en dirai

la raiſon, c'eſt pour m'amuſer quelque tems, & pour diſſiper mes chagrins. L'avantage que j'en tire preſentement, eſt qu'en écrivant cecy je bannis mes triſtes penſées; & je ne m'apperçois pas que je ſois parmi les Getes.

Mais vous Albinovanus, qui faites un Poëme à l'honneur de Theſée, vous faites ſans doute briller en vous même ce qui doit orner voſtre matiere, & vous imitez les vertus du Heros que vous nous repreſentez. Il veut que l'on n'abandonne point un ami durant les perſecutions de la fortune. Quoique Theſée fuſt un grand homme par ſes actions, vous en donnez dans vos vers une idée encore plus grande. Il eſt pourtant digne d'eſtre propoſé comme un tres fidelle ami.

Je ne vous demande pas, mon cher Albinovanus, que vous terraſſiez à coups d'épée & de maſſuë ces fiers ennemis qui rendoient l'Iſthme de Corinthe inacceſſible. Je veux ſeulement des marques de vôtre amitié, que vous pouvez aiſement m'accorder ſi vous en avez le deſir. Quelle peine a t'on de ne pas violer la foy que l'on a promiſe? Ne croyez-pas que je parle ainſi à deſſein de me plaindre de vous, puiſque vous me donnez pluſieurs marques d'une conſtante amitié.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XI.

A GALLION.

Qu'il n'ose entreprendre de le consoler sur la mort de sa femme.

JE ne suis pas excusable, mon cher Gallion, de n'avoir jamais parlé de vous dans mes Poësies, car il me souvient qu'aprés ma disgrace, vous vintes m'arroser de vos larmes dans l'accablement de ma douleur. Pleust aux Dieux que vous n'eussiez à plaindre que la perte d'un ami ! Mais ils ne l'ont pas voulu, eux qui ont eu la cruauté de vous oster vostre

femme, qui estoit un exemple de pudicité. J'en appris dernierement la triste nouvelle par une lettre que je ne pûs lire sans verser des larmes.

Pour moy qui connois vostre sagesse, je n'auray pas la folie d'oser seulement, vous en consoler, ni de vous citer sur ce sujet ce que j'ay lû autrefois dans les Auteurs. Si vostre douleur n'est point finie par les voyes de la raison, le temps l'a sans doute surmontée. Une année entiere se passe, avant que les lettres que vous m'écrivez ayent passé tant de mers & tant de pays qui nous separent. Il y a un temps limité pour les devoirs officieux à consoler les amis; c'est pendant le cours de la douleur, lorsqu'un esprit affligé demande à estre secouru. Mais aprés qu'un temps considerable a dissipé les douleurs de l'ame c'est mal à propos qu'on les renouvelle, si l'on en rappelle le souvenir. Ajoûtez que vous pouvez vous estre remarié heureusement, ce que je voudrois avec passion.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XII.

A TUTICANUS.

Aprés luy avoir dit la cause pourquoy il ne met pas son nom dans ses vers, il parle de leur étroite amitié.

VOSTRE nom est fait d'une maniere, mon cher ami, que je ne sçaurois le mettre dans mes vers. Cependant il n'y a point d'homme que j'aimasse mieux honnorer que vous, s'il est vray que mes Poësies puissent faire quelque honneur. Mais la [a] loy qui est im-

a *Lex pedis officio.* On trouve étrange qu'Ovide écrivant à Tuticanus, lui mande que son nom est cause qu'il n'a fait aucune mention de luy dans ses Poësies, comme si on étoit obligé d'observer exactement les longues & les breves dans un nom propre.

posée à la mesure des vers, & la construction de vôtre nom m'empêchent de m'acquitter de mon devoir, & de vous nommer dans mes Poësies. J'ai honte en effet d'estropier vostre nom, & d'être obligé de mettre *Tuti* à la fin d'un vers Exametre, & *Canus* au commencement d'un Pentametre, il me seroit même honteux de faire longue la Syllable qui est bréve, & de dire *Tūtĭcănus*. vôtre nom. *Tŭticanus* ne peut être en vers comme je le marque, representant bréve la premiere syllable qui doit estre longue; ou faisant longue la seconde qui est bréve.

Si je gâtois vostre nom par cette incongruité, on se mocqueroit de moy, & je passerois pour mal habile homme. Voila le sujet veritable qui m'a fait differer jusqu'icy à parler de vous dans mes vers, mais je payeray ce retardement avec usure. Ainsi je feray mention de vous dans mes Poësies, de quelque maniere que ce soit, puisque nous nous connoissons depuis nôtre enfance, & que je vous ai toûjours autant aimé que si vous estiez mon frere. Vous m'avez donné de bons conseils; vous avez esté mon Conducteur & mon compagnon, pendant que je me suis gouverné dans ma jeunesse. Souvent j'ay soûmis à vôtre critique la correction de mes vers, & souvent vous avez fait des ratures selon les avis que je vous don-

nois. Vôtre Pheacide eſt un Poëme qui ne ſeroit pas indigne d'Homere.

Cette union a toûjours demeuré inviolablement depuis nôtre enfance juſqu'à l'âge des cheveux gris. Si vous n'eſtiez touché de ces choſes, je croirois que vôtre cœur ſeroit auſſi dur que le fer & le Diamant. Mais pluſtôt nous verrons icy ceſſer le froid & la guerre qui regnent également dans la deteſtable Province de Pont : pluſtôt l'Aquilon ſera chaud, & le vent de midi froit ; & pluſtôt ma deſtinée ne me traittera plus ſi cruellement, que je puiſſe vous ſoupçonner de dureté envers vôtre ancien ami qui eſt tombé dans la diſgrace. Que ce ſurcroît de malheurs ne puiſſe jamais m'arriver.

Cependant comme vous avez beaucoup de credit auprés des Dieux, dont celui en qui vous vous confiez le plus vous comble tous les jours d'honneur, faites je vous prie que dans mon exil je reçoive des témoignages de vos bontez ordinaires, de peur que le bon vent que j'attens n'abandonne mon vaiſſeau. Me demandez vous ce que je ſouhaitte, je puiſſe perir ſi je n'ay de la peine à vous le dire, s'il eſt vray qu'un homme qui eſt déja peri, puiſſe encore perir une autrefois : je ne ſçay ce que je dois faire, ni ce que je veux & ne veux pas. Je ne ſçay non plus ce qui

m'eſt utile. Il eſt tres certain que la premiere demarche des malheureux eſt d'agir contre la prudence, & qu'un homme en perdant ſon bien commence à manquer de ſens & de conduite. Voyez-vous même, je vous en conjure, en quoy j'ay beſoin de voſtre ſecours, & par quelle voye ſeure vous pouvez concourir à mes vœux.

LES ELEGIES D'OVIDE

ELEGIE XIV.

A CARUS.

Qu'il a fait des vers en Langue Getique à l'honneur d'Auguste.

ILLUSTRE Carus, je vous saluë, vous qui meritez de tenir rang parmi les amis fidelles, & qui portez dignement vostre nom. La couleur de l'envelope de ma lettre, & la construction de mes vers vous feront d'abord connoître dequel pays vous vient ce salut. Mais bien loin que ma Poësie attire l'admiration, elle est même indigne de voir le jour.

Quoiqu'il en soit neanmoins je m'en declare l'Auteur.

Pour vous, si vous supprimiez vôtre nom à vos écrits, je jugerois, ce me semble, que vous auriez fait ces ouvrages. Composez des livres tant qu'il vous plaira, j'ay observé si bien vostre style, que je le discerneray toûjours. La force de vôtre ouvrage decouvre aisément l'Auteur, je le trouve digne d'Hercule, & comparable à ce Heros que vous chantez. Ma Muse se peut manifester par sa maniere d'écrire qui n'est remarquable que par les defauts. C'est ainsi que la laideur de Terside estoit aussi mal-aisée à cacher que la beauté de [a] Nirée.

Mais Carus, il ne faut pas vous étonner que mes vers soient defectueux, puisque je suis presque devenu Scythe, & qu'il entre dans ma Poësie plusieurs façons de parler Barbares. Aussi devez vous me feliciter de ce que je passe pour bon Poëte parmi des peuples feroces. Voulez-vous sçavoir le sujet de mes vers. Je fais l'éloge de Cesar; & dans cette nouveauté d'ouvrage, je me suis senti secouru par la puissance de ce Dieu. J'ay dit dans mon Poëme qu'Auguste aprés s'être depoüillé de son corps mortel, est monté dans la maison celeste; que son fils imite

a *Nyreus*. Homere dit Nirée estoit le plus beau des Grecs qui vivrent au siege de Troye.

ses vertus, qu'il a fallu le contraindre par de frequentes sollicitations à prendre les resnes de l'Empire, ne voûlant pas l'accepter. Pour vous Auguste Livie, je vous ay donné le nom de Vesta parmi les femmes mariées, & je croy qu'il est douteux si vous estes plus illustre pour estre mere de Tibere, ou pour estre femme de Cesar. J'ay encore dit qu'il y a deux Princes qui seront d'un grand secours à leur pere, & qu'ils ont déja donné des marques certaines de leur courage.

Aprés que j'eus recité ces vers en Langue étrangere; & que la lecture en fut achevée, tous les Getes qui m'écoutoient branlerent la teste & leurs Carquois pleins de flêchès. Alors il s'éleva parmi eux un long murmure, & quelqu'un dit là-dessus: ce que vous avez écrit de Cesar, devroit bien porter ce Prince à vous retablir en vostre païs. Ce Scythe parla bien de la sorte: Cependant, Illustre Carus, voicy le sixiéme hiver qui me voit banni sous le pole Arctique. Les vers ne me servent donc de rien, ils m'ont autrefois esté nuisibles, & je les regarde comme l'origine de mon deplorable exil.

Je vous conjure neanmoins par nostre commune inclination à la Poësie, par le nom de nostre amitié qui est une chose considerable pour vous; & par le glorieux tra-

vail que vous allez entreprendre pour celebrer les victoires de Germanicus ; en un mot par la loüange que vous acquerrez dans l'éducation des jeunes Princes à qui vous & moy souhaitons une éternelle prosperité, je vous conjure donc par ces choses d'employer vôtre credit à mon retablissement. Je ne l'obtiendray jamais, si l'on me refuse de m'ôter d'icy, pour me bannir dans un autre lieu.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XIV.

A TUTICANUS.

Ceux de Tomes s'étant plaint qu'Ovide les avoit outragez dans ses vers, il s'en justifie.

IE vous ay déja mandé que vostre nom n'estoit pas propre à entrer dans mes Poësies ; & vous n'y trouverez autre chose, sinon que je me porte assez bien, & que rien ne me contente icy. La vie même m'est desagreable, & le plus ardent de mes vœux est de quitter la Scythie pour tout autre lieu que l'on voudra. Je ne me soucie pas où l'on m'envoye, par ce qu'il n'y a point de païs que je

n'aime mieux que celui-cy. Mettez-moy ſur mer pour faire voile au milieu des Syrtes ou Caribde, pourveu que je ſorte des lieux où je ſuis. Je quitteray volontiers les rivages du Danube pour aller ſur les bords du Styx, s'il eſt vray que ce fleuve exiſte. Et même j'yray plus bas, ſi le monde à d'autres lieux plus profonds. Un champ cultivé eſt moins ennemi des mechantes herbes, & l'Herondelle craint moins le froid, que je ne deteſte les pays qui ſont expoſez aux courſes des Gêtes.

Je me ſuis par ces diſcours attiré la haine de ceux de Tomes, & mes vers m'ont chargé de la haine du public : ils m'engageront donc toûjours dans de mechantes affaires, & mon imprudence me fera ſouffrir continuellement des peines ? Il faut donc pour ne pas écrire que je n'heſite pas davantage à me couper les doigts. Dois-je encore avoir la folie de m'expoſer à des traits qui m'ont bleſſé ? Je retourne donc aux mêmes écueils, & aux mêmes eaux où mon navire a fait naufrage ?

Mais je ne vous ay point offenſez, habitans de Tomes, & je ne me ſens point coupable à vôtre égard. J'avoüe que vôtre païs me deplaît, mais cela n'empêche pas que je ne vous aime. Que l'on examine mes ouvrages, on n'y verra nulle plainte contre vous. Je ne me plains que du froid de vôtre

climat, & des courses formidables qui se font de tous costez par des ennemis qui viennent insulter les murs de vôtre ville. Il est vray que dans mes vers j'ay parlé contre ces lieux, mais non contre les habitans. Vous même ne dites-vous pas souvent du mal de vôtre païs ?

Hesiode n'a pas craint de dire que le terroir [a] d'Ascre estoit mauvais. Cependant il y estoit né; & il ne s'est pas attiré pour cela la haine des Citoyens d'Ascre. L'industrieux Ulysse aimoit son païs autant que l'on puisse aimer: C'est lui neanmoins qui dit dans l'Odissée qu'il est rude & raboteux. [a] Scepsius dans ses écrits ne s'est point dechaisné contre l'Italie, mais contre les mœurs de ses habitans: il a traitté Rome de criminelle, sans qu'elle ait daigné se fascher de ses injustes outrages; & l'Auteur n'a point esté puni pour l'effrenée licence de sa langue.

Cependant un esprit malicieus interpretant mal mes vers, me suscite la colere du peuple, & me veut rendre coupable d'un crime que je n'ay jamais commis. Pleust aux Dieux que j'eusse autant de bon-heur que d'innocence; je n'ay encore outragé person-

a *Ascra.* Hesiode nâquit dans Ascre en Beotie & cette ville devint fameuse chez les anciens par la naissance de ce Poëte.

b *Scepsius.* On ne sçait pas précisement si Scepsius étoit Philosophe ou Poëte.

ne dans mes Poësies. Quand j'aurois l'ame noire, je n'aurois eu garde d'offenser un peuple qui m'a témoigné tant d'affection. En effet ô Tomitains vous m'avez reçû aprés mon naufrage d'une maniere si honneste, qu'il n'y a pas lieu de douter que vous ne tiriez vostre origine des Grecs. Ma Nation des Peliguiéns, & ceux de ma ville de Sulmone n'auroient pû me faire un plus doux acueil dans ma misere. Je suis jusqu'icy le seul exempt de contributions dans vôtre païs, si vous en exceptez les personnes que les loix exemptent. Au reste vous m'avez favorisé publiquement malgré moy d'une couronne sacrée.

Comme donc Latone aima Delos qui seule lui offrit une retraitte assurée aprés ses longues erreurs, ainsi j'aime tendrement la ville de Tomes, où depuis mon miserable exil jusques à present, je demeure en toute seureté. Je souhaitterois seulement que l'on y pût vivre en paix, & que l'on y fust plus éloigné de la froide constellation de l'Ourse.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XV.

A SEXTUS POMPEIUS.

Il le conjure de demander à Tibere un autre pays pour son exil.

S'IL y a encore quelqu'un qui se souvienne de moy, & qui ait la curiosité de demander ce que fait Ovide dans son exil ; qu'il sçache que je dois la vie aux Cesars, & ma conservation à Sextus. Aussi tiendra-t'il la premiere place dans mon cœur aprés les Puissances Souveraines ; & pendant toute ma vie il ne se passera point de jour sans me souvenir

des graces qu'il m'a faites. Elles ne sont pas moins innombrables que les pepins des Grenades d'un jardin fertile, que les bleds de la Libie, que les raisins du vignoble de [a] Tmole, que les Olives de Sicyone, & que les rayons de miel du Mont Hiblé.

Je le declare hautement; vous pouvez le temoigner & y souscrire, Citoyens Romains; Il n'est pas besoin pour cela de recourir aux loix, je le publie moi-même, qu'encore que je sois pauvre, je puis disposer, Sextus, de vos immenses richesses comme de mon peu de bien. Les terres que vous avez en Sicile, & en Macedoine, vostre magnifique Hôtel de Rome, vos delicieuses maisons de Campagne; en un mot tous les grands biens que vous tenez de vos peres, ou que vous avez achetez ne sont pas plus à vous que je le suis. Mais quand je me donne à vous, vous ne pouvez-pas veritablement dire que vous n'ayez rien dans la Province de Pont.

Je souhaiterois neanmoins que ce fust dans un climat plus doux, & qu'estant à vous comme je suis, vous me pussiez mettre dans un meilleur païs. Mais puisque la chose depend des Dieux, taschez de les

a *Sicion.* Les Olives de Sicyone dans le Peloponnese estoient excellentes.

adoucir par vos prieres, vous qui adorez ces Divinitez avec un culte assidu. Autrement il seroit mal-aisé de connoître si vous me voulez secourir dans la faute que j'ay faite par erreur, ou si vous voulez faire voir que je l'ay commise de dessein formé. Je n'implore pourtant pas vôtre assistance dans l'incertitude d'estre refusé : Mais vous sçavez que le cours d'un fleuve est bien souvent plus rapide à coups de rames. Et puis la honte que j'ay de vous faire toûjours la même priere, me fait craindre avec sujet de passer dans vostre esprit pour un importun.

Mais que feray-je à cela ? Le desir est une passion immoderée. Vous avez de la bonté pour moy, excusez s'il vous plaist mes defauts. Il m'arrive fort souvent que voulant écrire quelqu'autre chose, je reviens à celle là sans y penser : & ma lettre d'elle même vous demande un autre lieu pour mon exil. Cependant soit que j'obtienne cette grace, ou que la Parque cruelle ait ordonné que je finisse mes jours parmi les glaces du Nord, je conserveray toûjours le souvenir de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé. Et non seulement mon pays, mais toutes les autres Regions du monde sçauront que je vous dois la conservation de ma vie, & que je sois plus attaché à vous, que si vous m'aviez acheté à prix d'argent.

LES ELEGIES D'OVIDE.

ELEGIE XVI.

A UN ENVIEUX.

Il luy reproche son injuste médisance.

ENVIEUX, pourquoy dechires-tu les Vers d'Ovide qui n'est plus au monde ? On n'a pas accoutumé de parler contre les Auteurs aprés leur mort : au contraire leur reputation s'accroit, lorsque l'on a recueilli leurs cendres. J'avois aussi quelque nom, quand j'estois du nombre des vivans.

Que n'attaques-tu [a] Marsus, ou le subli-

a *Marsus Domitius.* Marsus fit des Epigrames & un Poëme des Amazones.

me [a] Rabirius, ou Macer qui a continué l'Iliade, ou Pedo qui a écrit des Astres, ou Carus qui eust offensé Junon dans son Poëme des travaux d''Hercule, si ce Heros ne fust devenu gendre de cette Deesse? Dechire le Poëme Royal de Severe; les Poësies des deux Prisques sur les actions de Numa; les œuvres diverses de [a] Montan si celebre en toutes sortes de versification, & l'Auteur de la réponse de l'errant Ulysse à Penelope.

Tu peux encore attaquer la Trezene de Sabin, & son Ouvrage des Fastes que sa mort precipitée lui a empesché d'achever. Largus même qu'on appelle ainsi pour son esprit abondant, & qui dans ses Vers a celebré l'établissement d'Antenor dans la Gaule Cisalpine; Camerin qui chante dans un Poëme la prise de Troye par Hercule; Tuscus si fameux par sa Philis; Varron dans ses argonautes dont l'excellente Poësie paroit l'ouvrage des Dieux de la mer, pourroient exercer ta médisance.

L'Auteur du Poëme des Guerres des Cartaginois & des Romains; Marius cet homme habille en toutes sortes d'écrits; Lupus de Sicile qui a donné & joüé la Perseide, la Tantalide & la Tyndaride; & celui qui a traduit d'Homere les avantures d'Ulysse

a *Rabirius* Quintilien fait mention de luy parmi les Poëtes épiques.

dans l'Isle des [a] Pheaciens ; [b] Rufus qui chante des airs sur la lyre de Pindare. Le tragique Turranus ; & le Comique [c] Melisse devroient servir de matiere à ta critique.

[a] Varus & Gracchus qui ont representé des Tyrans sur le theatre ; Proculus qui a imité les vers tendres de Callimaque, Virgile dans ses Bucoliques, & dans sa charmante Eneïde : Fontanus qui a decrit les amours des Nymphes & des Satyres ; Capella dans ses Elegies ; & plusieurs autres Auteurs connus, qu'il seroit trop long de nommer seroient dignes de ta censure.

Je pourrois citer de Jeunes Poëtes, si j'étois en droit d'en faire mention, sçachant qu'ils n'ont pas encore donné leurs Ouvrages au public. Mais Cotta, je n'oserois passer sous silence vostre nom parmi cette multitude d'Auteurs, vous qui estes l'ornement du Parnasse, & le soûtien du Barreau. Les Cottes vos Ayeux

a *Montana*. Julius Montanus Poëte celebre estoit fort aimé de Tibere.

b *Maoniam Pheacida*. On croit qu'Ovide parle de Tuticanus dont il a déja fait mention.

c *Rufe*. Rufus traduisit en Latin les Poësies de Pindare.

d *Melisse*. Cajus Melissus affranchi de Mecene eut la garde de la Bibliotheque d'Auguste.

Maternels, & les Messales dont vous descendez par vostre pere, ont rendu par leur alliance vostre maison tres Illustre. Que s'il m'est permis de me citer parmi ces grands hommes, je puis dire que ma Muse a esté dans une haute reputation

Puis donc que je suis banni de mon païs, cesse de me dechirer, cruelle envie, & ne jette point mes cendres au vent. J'ay tout perdu, & il ne me reste que la vie pour me faire sentir mille maux. Quel plaisir prens-tu d'enfoncer ton couteau dans mon cœur aprés ma mort ? Il n'y a nul endroit sur moy où tu puisses faire de nouvelles blessures.

Fin des Elegies d'Ovide écrites dans la Province de Pont.

IMPRE